KADMI-COHEN

NOMADES

essai sur l'âme juive

PRÉFACE DE A. DE MONZIE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
PARIS


NOMADES

IL A ÉTÉ TIRÉ HORS COMMERCE
2 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DES MANUFACTURES
IMPÉRIALES DU JAPON, MARQUÉS JAPON ;
9 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
VAN GELDER, MARQUÉS HOLLANDE,
ET 39 EXEMPLAIRES
SUR PAPIER D'ALFA IMPONDÉRABLE
MARQUÉS ALFA

KADMI—COHEN

NOMADES

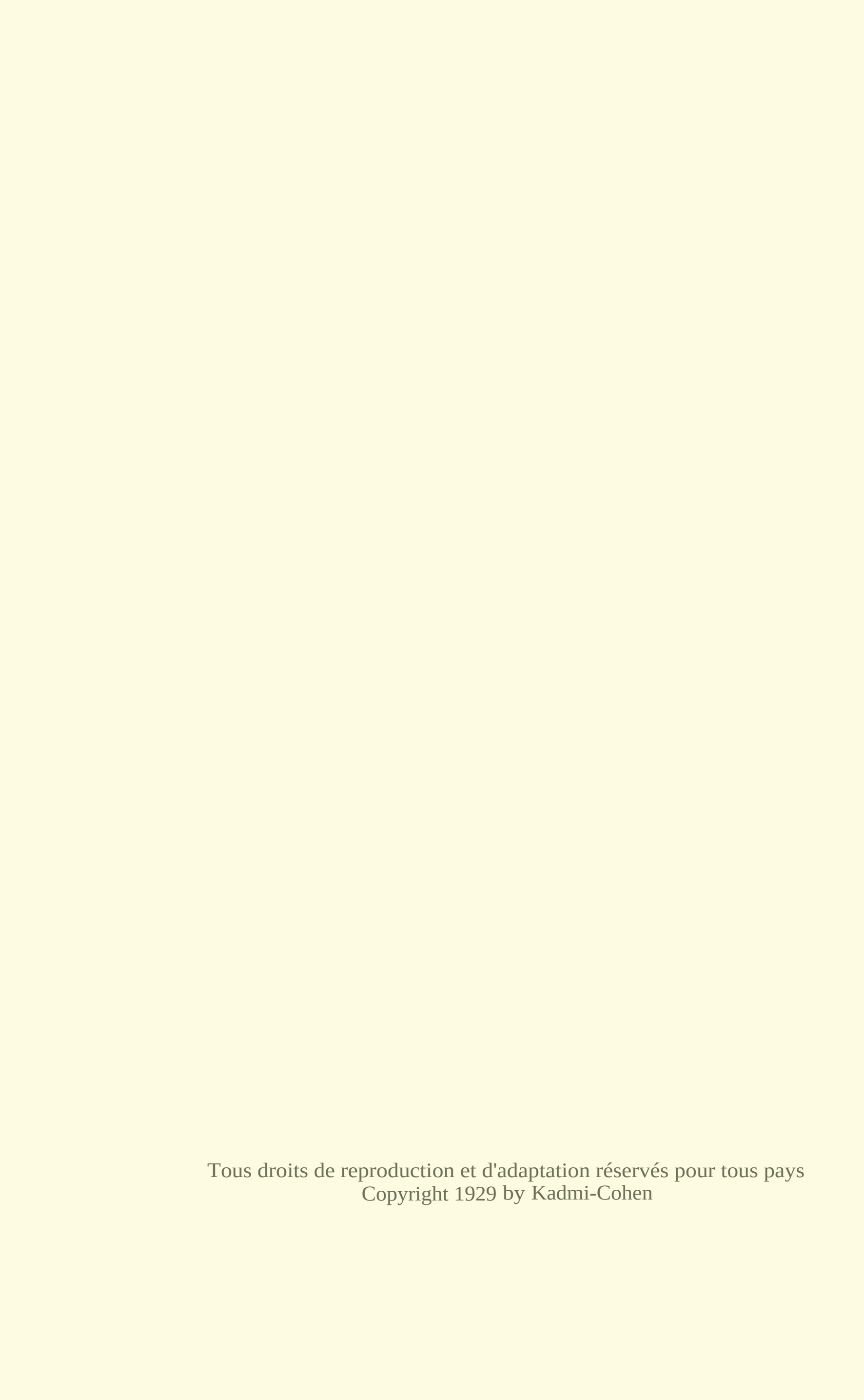
Essai sur l'âme juive

AVEC UNE PRÉFACE DE A. DE MONZIE

> Ne soyez pas comme les Nabathéens de la Babylonie. on demande à l'un d'eux d'où il sort, il dit : De tel ou tel village. Dites : Nous sommes de telle tribu.
>
> D'après IBN KHALDOUN.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1929



Il y a beaucoup de façons pour un non-juif de s'intéresser au mouvement spirituel et politique du judaïsme. Les hommes de ma génération, marqués qu'ils étaient par les souvenirs de l'affaire Dreyfus, ont été philosémites par générosité, par romantisme, par horreur des pruderies pharisiennes ou parisiennes. Mais ils ont tout ignoré du problème juif, du tempérament juif, de l'histoire juive. Bernard Lazare et Mécislas Goldberg représentaient en la variété de leurs idéologies toutes les aspirations contradictoires de la race. Nous n'allions pas plus avant dans la connaissance d'un peuple qui ne s'était pas affirmé comme peuple.

La guerre, le sionisme, la Révolution russe ont réformé notre parti pris de ne pas savoir. Nous avons mesuré l'action juive dans les conflits des impérialismes ou plutôt évalué la part du tourment juif dans le tourment mondial. Les uns ont souhaité alors qu'on dotât d'une patrie les parias de tant de patries. D'autres, reconnaissant l'impossibilité de ramener vers la Palestine des Hébreux les millions d'Israélites que l'Europe et l'Amérique ont fixés dans leurs cadres de civilisation, se sont contentés de réclamer qu'en tous pays une protec-

tion légale du judaïsme fût instituée sous le contrôle de la Société des Nations. Mais nul d'entre nous, conscient des devoirs occidentaux, n'ose plus régler l'affaire juive avec les trois ou quatre facéties qui suffisaient à nos anciens pour écarter de leur esprit le souci du judaïsme.

Le judaïsme est l'énigme des temps modernes, l'énigme qu'il faut enfin déchiffrer à la croisée de nos chemins. Jusqu'ici on s'est obstiné à juger le judaïsme sur l'activité positive ou spéculative des juifs. Mauvaise méthode vouée aux plus décevants résultats ! Les juifs ! Mais ils ont une participation dans toutes les entreprises matérielles et spirituelles, dans toutes les résistances comme dans toutes les révoltes, aujourd'hui comme hier, comme demain. *L'un des frères brisait des pots, l'autre des cruches ; ménage ruineux.* Cette boutade que Goethe a inscrite dans son recueil de pensées est assez valable pour ce qui est du double emploi des juifs à travers le monde et l'histoire. Disraëli contredit Karl Marx. Le capitalisme américain est réputé juif dans le moment où le bolchévisme russe passe pour juif. Il y a des juifs dans la social-démocratie allemande ; mais il y en a aussi parmi les racistes. Impossible de faire le compte des juifs dans les camps adverses ou sous les bannières ennemies.

Un raisonnement utile se doit fonder sur la seule étude des courants d'idées auxquels le judaïsme s'est mêlé. C'est le premier mérite de Kadmi Cohen d'avoir dirigé dans ce sens ses libres investigations.

Mais son mérite essentiel est d'avoir découvert, précisé et avoué l'alliance quasi séculaire que la pensée juive a nouée avec la pensée puritaine. L'appui que les Israélites des Etats-Unis ont donné à la secte moralisante du Christian Science n'est qu'un détail épisodique de cette alliance. De même, le concours parfois indiscret qu'ont fourni les publicistes juifs aux violences sommaires de notre anticléricalisme. Ce n'est pas à tort que nous avons été irrités de rencontrer des juifs de *pilpoul* parmi nos plus ennuyeux prédicants.

Il semble que cette collaboration ait détourné les juifs de leur mission ethnique. Il semble qu'ils aient perdu l'originalité puissante de leur philosophie à fréquenter les doctrines du libre examen. Kadmi-Cohen le sait ; il le dit. Il entend dégager de l'âme juive le concept universel et unitaire dont s'émerveillaient Bossuet et Pascal, et Péguy dans la suite de nos maîtres. Le sionisme n'est qu'un procédé social ou national en vue de soutenir cette universalité et cette unité, un procédé de rassemblement des cerveaux et des coeurs autour d'un idéal reconstitué.

Cet idéal n'est pas hostile au catholicisme. Il n'est pas interdit de concevoir entre le judaïsme et le catholicisme un accord dans un avenir harmonieux, mais à la condition préalable que le *miracle juif* ait retrouvé sa créance et sa magnificence. Foin des pense-petit du judaïsme et du catholicisme I Il ne s'agit pas d'une ambitieuse

▪

mendicité. Il s'agit d'isoler une force pour lui rendre ses vertus au bénéfice de la communauté humaine.

Je salue ce programme de toute ma sympathie longuement préméditée. Catholique d'origine et Français de pleine latinité, j'ai soutenu dès 1919 les campagnes de timide propagande qu'ouvraient à Paris mon regretté ami Braunstein et sa cohorte de sionistes passionnés. Mais jamais encore les idées qui justifiaient mon adhésion spontanée n'avaient été exposées dans une forme aussi nette, aussi vigoureuse, aussi directe. Le livre que je me fais honneur de préfacer unit aux qualités d'un admirable plaidoyer les élans d'une mystique fervente. Lui aussi, Kadmi-Cohen, il est comme se qualifiait le noble Lassalle « penseur et combattant », à cause de quoi il suscitera beaucoup de polémiques, pas mal de petites haines et sans doute plusieurs amitiés enthousiastes. J'inscris la mienne sur cette page de garde ou d'avant-garde.

A. DE MONZIE.

PREMIÈRE PARTIE

NOMADES

Jusqu'à l'arrivée d'Œdipe, la route qui conduisait du pied du mont Phicius aux environs de Thèbes était dangereuse aux voyageurs. Elle était hantée par un monstre d'une curiosité singulière qui proposait et même imposait, sous peine de mort, aux passants certaines questions dont la solution était indéchiffrable. Cette route mythologique est un symbole. Le Sphinx a péri. Dressées au carrefour de la conscience et de l'intelligence humaine, comme des points d'interrogation, les énigmes demeurent.

Une d'entre elles s'est perpétuée : l'énigme sémitique. Qu'est-ce que le Sémitisme ? ou plutôt existe-t-il un concept sémitique ? ou mieux, de quoi est fait le concept sémitique ? Comme il arrive d'habitude, la question est simple, la réponse malaisée, et dans le cas présent l'embarras est considérable. On peut, malgré certaines difficultés pratiques, dépeindre une chose, un corps, un être. Les phénomènes de l'histoire naturelle, de la physique, de la chimie et des sciences mécaniques peuvent être aisément décrits, leurs lois exposées,

Tempérament mis à part, il est relativement facile de représenter sans trop d'infidélité, par le pinceau ou dans le marbre, un paysage ou une attitude. L'histoire qui est la résurrection des événements passés est d'une réalisation plus ardue. Seule, et pour de nombreuses raisons, la description d'une idée, l'analyse d'un concept offre à celui qui s'y livre de passionnantes difficultés. Rien, en effet, n'est moins simple qu'une *idée,* présentât-elle toutes les apparences de la simplicité. L'idée revêt extérieurement le bel absolu de l'unité, mais à celui qui cherche à la définir, elle réserve le spectacle d'éléments nombreux, divers, parfois contradictoires, dont la fusion, dont l'amalgame intime, maintenait apparemment l'unité. L'idée est semblable à la lumière : d'une unique blancheur, le prisme la décompose en toutes les couleurs du spectre solaire.

Comme on le voit, la question qu'à la fois Sphinx et Œdipe nous nous sommes proposée n'est pas de celles dont la solution soit évidente et instantanée. Et pourtant nous n'hésitons pas à essayer de la trouver. Nous ne nous dissimulons pas que l'entreprise dépasse singulièrement nos forces. Il faudrait des générations de savants pour rassembler et traduire tous les documents de tous ordres, pour les classer, les poser, les comparer, les interpréter afin de reconstituer l'idée générale, auparavant contenue dans tant d'éléments constitutifs disparates.

Le but que nous nous sommes fixé est moins lointain et moins ambitieux.

Du concept sémitique, nous voulons savoir s'il existe et de quoi il est fait. Telle est la tâche que nous nous sommes assignée. Réussir n'entre pas dans nos prévisions : du moins cet essai sera-t-il de « bonne foy » (I).

Existe-t-il un concept sémitique ?

Répondons hardiment par l'affirmative : Oui. Les preuves seront apportées en temps voulu, qui soutiendront cette affirmation. Il est permis à l'architecte de faire, sur son plan, admirer l'édifice, sans qu'il soit tenu, au même instant, d'indiquer les soubassements, les étais, les poutres, les opes, en un mot les fondations, et la charpente.

Le concept sémitique d'aujourd'hui est celui d'hier, mais d'un hier millénaire. Il *se perd* dans la nuit des temps, ou plutôt (car ce « cliché » est mensonger) il se *retrouve* dans la nuit des temps. Aurore promise, attendue, messianique. Luira-t-elle dans le futur d'une irradiation fulgurante ? Certifié par le présent, prouvé par le passé, l'avenir la

) En ce qui concerne la bibliographie, nous avons toujours préféré les textes originaux des monuments des littératures hébraïque et arabe. Pour la première, nous nous sommes reportés, outre la Bible, au Talmud, surtout babylonien ; quant à la seconde, nous avons puisé aux sources mêmes, c'est-à-dire Tabari, sur qui les autres chroniqueurs n'ont fait que copier, Maç'oudi, Ihn Khaldoun, Mawerdi, hommes de tout premier plan, historiens probes et observateurs perspicaces qui savaient être à la fois hommes de pensée et d'analyse.

maintiendra-t-il ? Le concept sémitique réalisera-t-il les trois modes d'être ? Il est, il a été, sera-t-il ?

Il est. — Il est stable. Il nargue cette petite conjecture qu'on appelle l'histoire, et ces petites contingences qu'on appelle les convulsions ou les révolutions religieuses, politiques ou sociales. C'est lui qui les provoque, qui les dirige, qui les alimente, qui les arrête.

Il a été. — Toutes les civilisations portent témoignage de son antérieure individualité, et parmi elles la plus puissante aujourd'hui, la civilisation chrétienne. Et en dehors de celle-ci et de celles-là, n'y a-t-il pas la confirmation « irréprochable » d'un livre, du Livre tout court, du Livre par excellence : la Bible ?

Sera-t-il ? — Un jour viendra-t-il où le mod de penser qu'a institué l'idée sémitique triomphera — non peut-être par la victoire, mais par le combat, et par les résultats de la bataille ? Dans ce dernier cas, ce serait, pour employer le dire de Montaigne, une « défaite triomphante ». On sait par ailleurs, d'expériences récentes, que les victoires sont de belles statues funéraires et non des réalités agissantes, et, d'expérience historique, que la Grèce conquit son brutal vainqueur.

Pour épars et errant qu'il ait été et qu'il soit encore, le concept sémitique est demeuré *un, à*

travers, et parmi, et contre tous les pays et les âges : l'espace et le temps. Si la race principale, à laquelle se réfère le concept sémitique, a été morcelée, dispersée, écrasée, émiettée, poudroyée, semée à la surface du vaste monde..., le concept est demeuré.

Un ouragan s'abat qui éparpille au hasard lac floraison d'une espèce donnée. Mais en dépit de la tourmente, à raison même du tourbillon, portées par l'aile des vents déchaînés, des graines, que libère la rafale destructrice, s'en iront véhiculées au delà des mers et des monts.

Et dans un terrain presque toujours hostile, parmi des races locales indifférentes, sinon ennemies, ces graines germeront, fleuriront, fructifieront et propageront l'espèce disséminée. N'est-ce pas là un des plus magnifiques exemples d'unité éparse, d'immuabilité dispersée ? La dispersion — qui n'est pas exclusive de l'unité — est par ailleurs un signe d'éternelle réalité. C'est l'étonnement des géologues et des archéologues de rencontrer sur l'étendue d'une plaine que ne surplombent ni montagnes, ni collines, des masses de pierre énormes, pesantes, inébranlables, dont la présence sur un sol contraire est une énigme. On appelle ces vestiges, qui sont des témoins, des *blocs erratiques,* mais ils prouvent l'existence des glaciers éternels.

Lourd, stable, immuable, épars, erratique, si l'on veut user de cette dernière expression qui

est une image, qui est une vérité, le concept sémitique est un bloc. La conclusion s'impose.

Un phénomène de simultanéité dénonce, en outre, l'existence de la notion sémitique.

Le tronc sémite a deux maîtresses branches. Il y a les Sémites arabes dont on commence à peine à déchiffrer les écrits, il y a les Sémites juifs, dont, jusqu'à présent, on a dédaigné de traduire les livres, d'analyser la sève d'inspiration, la nourriture spirituelle, trésor dont l'inventaire n'a même pas été dressé.

Or, dans l'histoire juive comme dans l'histoire arabe, on est frappé de l'existence et de la constance de phénomènes communs. D'elles-mêmes des mentalités parallèles s'imposent, les caractères se ressemblent, les philosophies ont des points de contact, les prescriptions juridiques ont puisé leur esprit et leur expression à la même source. Tout, jusque dans les destinées, est similitude. Ces connexités démontrent la permanence d'une idée originairement une.

Enfin un phénomène de contradiction atteste l'existence du concept sémitique : c'est celui de l'antisémitisme. L'opposition a valeur de preuve

irréfutable. Un anti-quelque chose, un *anti- . . .isme* démontre la réalité de la chose, du système.

Nous ne visons pas cet antisémitisme vulgaire, fermentation de haine et de calomnies, composé d'erreurs et d'inepties, facteur d'injustices et de crimes, qui déshonore comme une maladie honteuse ceux qui en sont atteints. Nous voulons parler de cet antisémitisme que ne trouble pas la passion, forme particulière du jugement, revendication de la logique, raisonné et rationnel. Un tel antisémitisme a son contenu propre, sa vertu intrinsèque, sa force d'idées et d'action. Représentant qualifié, champion d'un ordre déterminé de pensée, de sentiments, de croyances, de résultats, il a, grâce à la puissante expansion du Christianisme, du Catholicisme romain, instauré un mode de civilisation presque universel. S'il s'oppose au concept sémitique à peu près dans tous les domaines, s'il l'affronte à peu près sur tous les terrains, il ne le méconnaît pas, il ne le nie pas : il affirme, par le contraste, la substance, la consistance, la constance de ce concept.

Allons plus loin, et trouvons dans l'universalité de l'antisémitisme une attestation générale de la notion sémitique. Car voici près de deux mille ans que le Juif vit parmi les autres peuples. Ces peuples ignorent tout de lui, mais savent seulement qu'ils le méprisent, le haïssent, le redoutent, le jalousent même. Chez quelque nation que ce soit, quel que soit le pays où le Juif vive, à quelque

période de l'histoire qu'on le considère, depuis l'époque décrite au *Livre d'Esther* et jusqu'aux temps modernes, l'antisémitisme est demeuré aussi fort, aussi vivace. Certes, s'il fallait énumérer tous les griefs qui ont été adressés aux Juifs, il y en aurait d'innombrables depuis Tacite jusqu'à Treitschké, Chamberlain et Edouard Drumont. On remarquerait même que certains d'entre eux revêtent un caractère local plus ou moins accentué, une teinte ethnique plus ou moins spéciale selon les latitudes où ils sévissent et les inspirations d'ordre moral, religieux, économique ou social qui les motivent. Mais il n'entre pas dans nos intentions de dresser le catalogue de ces imputations et de ces accusations, à plus forte raison de les discuter. Ce qui nous importe, c'est de constater, en ce qui concerne les Juifs, ce sentiment quasi universel de réprobation, cette force mondiale de réaction ; de décrire, en analysant les différents éléments qui le composent, le principe adverse qui alimente ce sentiment et provoque cette /réaction.

⁂

Bismarck, à qui l'on attribue la paternité du mot *Antisémitisme,* parait bien ne s'être pas rendu compte de la valeur de l'expression qu'il employait. En se servant de ce terme plus large, plus extensible, il cherchait seulement à éviter qu'on lui reprochât de s'attaquer à certains des sujets de

son Souverain. A vrai dire, cette expression : antisémitisme, ne doit être considérée ni comme un euphémisme, ni comme un néologisme. C'est un concept, auquel s'oppose le concept sémitique.

Et de même que le concept antisémitique prouve le concept sémitique, les diverses modalités qui conditionnent, selon les temps et les lieux, le premier, démontrent, partout et toujours, l'invariable unité du second.

Aux antisémitismes nationaux, produits par le génie récent des peuples, se heurte le génie millénaire de la race. D'un côté, *des nationalités,* dressées les unes contre les autres ; de l'autre, une *race* toujours identique à elle-même.

A l'antisémitisme intellectuel, produit par les revendications de la raison, construit sur les bases de la logique, s'oppose une forme de penser trouble, vacillante, incohérente, nourrie par un « passionnalisme » extravagant.

A l'antisémitisme social, produit par les exigences des principes les plus conservateurs, — soutenu par la force de l'ordre et de la hiérarchisation (de classes et de sujets) — fait face un esprit d'indiscipline innée, de révolte et d'unitarisme.

Aux antisémitismes économiques, produits par l'existence et la prédominance du droit de propriété, résiste et s'attaque une conception qui refuse à ce droit de propriété toute nécessité et toute vertu, une conception qui essaie de créer l'égalité ou, à son défaut, l'idée de justice.

Aux antisémitismes religieux, produits non pas seulement par les fanatismes et les superstitions, mais par les croyances les plus diverses et les plus diversifiées touchant à la Divinité, le concept sémitique, et plus particulièrement le concept judéo-sémitique, oppose encore l'antériorité, l'exclusivité et la permanence d'une croyance dont l'unité est sans exemple.

Ainsi, qu'on veuille bien le remarquer d'après l'énumération de ces oppositions, tout, dans le concept antisémitique, est *différenciation ;* tout, dans le concept sémitique, est *non-différenciation.*

L'unité du concept sémitique est l'objet bien délimité de cette étude.

*
* *

Un peuple sobre de corps et d'esprit, d'un tempérament sec et ardent, ne voyant que le but et y courant tout droit, habitué à sillonner le désert avec la rapidité dela flèche, *parce qu'on ne s'arrête pas impunément dans le désert*, et qu'entre le point de départ et le point d'arrivée, rien ne s'y offre dont l'attrait puisse retenir le voyageur ; un peuple fait pour l'action prompte ou pour le repos absolu : c'est le peuple arabe, et dans son histoire on reconnaîtra ces traits de son caractère.

Ainsi s'exprime Victor Duruy, dans son « Histoire du Moyen Age » (livre II, chap. vi), et ce qui est vrai pour les Arabes l'est également pour les Juifs, car la Péninsule est leur patrie commune, cette Péninsule dont les conditions climatiques ne se retrouvent nulle part ailleurs.

A l'origine, ils furent done nomades.

L'unité du concept sémitique trouve son explication première et absolue dans le caractère nomade du genre de vie des Sémites. Race de bergers et de pasteurs plutôt que d'agriculteurs et de terriens, ils ont été des nomades. Ils sont demeurés des nomades. L'empreinte est indélébile à la façon d'une marque qu'on incise sur le tronc d'un jeune arbre : le tronc croît, se développe, la marque s'allonge, semble se défigurer, mais n'en reste pas moins reconnaissable. Si le nomadisme a été le précieux gardien de l'unité de la race, c'est parce qu'il l'a préservée d'un contact trop prolongé avec la terre, d'une fixation continue sur la même glèbe, de cet enracinement sédentaire qui amène fatalement sur la lande devenue champ de blé, par adaptation et sélection, les productions différenciées du *cru*. Il détache, en l'isolant dans la liberté, l'homme de la terre.

Et pourtant, combien séduisant est l'appel qui monte de la terre vers l'homme, plus séduisant peut-être, mais non pas moins dangereux, que les voix des Sirènes dont le charme attire le marin, ce nomade de la mer. Tout est tentation ; le paysage lui-même convie à la halte définitive ; le sol, par son apparente soumission, invite à la possession durable. C'est la récompense des fructueuses moissons contre un peu de travail. C'est la certitude du grain et l'assurance de la farine, du pain quotidien. C'est l'épi, la gerbe, la meule, le moulin, le fournil, et c'est aussi la vigne, le cep, les grappes,

le pressoir qui écrase le fruit, la cuve où fermente la joie. C'est l'offre — de la maison bien assise dans la vallée, avec les granges et les celliers, avec les murs qui défendent bien des rafales du large, avec la cheminée dont la fumée est un poème de bonheur calme.

Mais le nomade reste sourd aux avances de la terre. Il sait que s'il y cédait, il serait perdu. Il sait de quelle servitude il devrait payer cette possession, cette propriété, et que ce serait à tout jamais faire l'abandon de son indépendance.

Errant, avec sa famille, avec sa tribu, par l'immensité de la plaine qui, chaque jour et à chaque heure du jour, développe un décor mouvant, il partage équitablement, à tour de rôle, le côté de l'ombre et celui du soleil. Il ne mesure qu'aux besoins des siens et de son bétail la quantité de terre qui lui est strictement nécessaire et ne fait dépendre sa station que de l'abondance ou de l'épuisement du pâturage. La nuit, il dresse pour le repos sa tente, et par l'immensité de la plaine céleste, il contemple les éternels voyages des astres nomades. Puis, quand le temps de la migration est venu, il se transporte vers un autre horizon, avec sa tribu, son père patriarche, sa femme, ses enfants, sa servante, le troupeau et le chameau roux. Mais il transporte également avec lui son indomptable et pure liberté, où s'enferme l'invariable identité de sa race. Les attraits du sol n'ont

trouvé en lui qu'un indifférent, ils ne l'ont pas captivé, ils ne l'ont pas transformé : il a échappé à leur emprise.

• Car il existe une véritable emprise de la terre sur l'homme.

De l'homme à la terre et de la terre à l'homme, naissent et se tendent des liens bientôt indestructibles : préhension, labour, propriété enfin.

L'homme est le mâle de la terre, la terre, sa maîtresse et sa nourrice. Mais dans la dépendance étroite où il se trouve à son égard, distributrice qu'elle est de son pain quotidien, l'homme est indissolublement lié à la terre. Elle réagit sur lui, le pétrit, le modèle, le recrée à son image. Une lutte tenace et sournoise s'engage entre eux ; c'est avec elle et ligués contre lui que sont les éléments ; c'est elle qui a l'avantage, il devient son esclave. Penché sur la terre qui n'offre d'abord à ses efforts qu'un sein ingrat à féconder, il peine durement, tout aussi bien contre la libre luxuriance des végétaux sauvages que contre l'aridité naturelle du sol. Violée par le soc de l'araire, la terre reçoit les premières semences, mais il y a loin du grain en dépôt dans le sillon aux moissons futures. Les reins courbés sur la motte qui recèle l'espoir, l'arrosant pour ainsi dire de la sueur de son front, redoutant l'hostilité des orages et l'avidité des oiseaux, l'homme suit minute par minute le développement d'une incertaine gestation. Quelle attention incessanet dans ces angoisses renou-

velées, dans cet amour à la fois continuel et épuisant. Et quelle abdication de sa part !

Dans la nature, il a perdu toute indépendance, toute autonomie intime : fonction de la terre. Il n'est plus maître de son travail ni de sa vie. L'un et l'autre, il les doit consacrer à la terre. Ce n'est pas à son heure, à lui, qu'il la féconde : elle ne lui donnerait aucun fruit, s'il ne la cultivait à certaines époques et d'une manière appropriée. Il n'est plus libre. Il n'est plus souverain maître de sa personne.

Ainsi la terre acquiert sur l'homme une supériorité dont se dégage l'idée abstraitement pure d'une hiérarchie dans la nature, d'un ensemble de liens de subordination qui se prolongent et se multiplient dans toutes les manifestations et dans tous les phénomènes de la vie. Cette subordination n'est pas tyrannique, car il n'y a pas d'arbitraire dans l'autorité du sol sur l'homme ; le mérite du travail a sa récompense dans la récolte et l'on reconnaît là la nécessité et la légitimité de cette autorité.

C'est cette subordination de l'homme à la terre qui crée, en même temps que l'autorité, la nécessité du travail. Non pas des efforts disséminés, sporadiques, mais un travail soutenu, régulier, méthodique, logique en un mot. Car la logique n'est pas autre chose que la mise en formule généralisée et universalisée de certaines nécessités inéluctables découlant du fait même de la nature.

Autrement dit, c'est la *logique des solides* bergsonienne, la raison souveraine de Descartes, par opposition à l'idée abstraite, à la volonté nue, à la notion sans support matériel, idées étrangères aux Romains et que les Anglais, — leurs successeurs modernes, — ont beaucoup de peine à concevoir.

Contrairement au sédentaire ; le nomade n'a pas prêté hommage à la terre.

Le détachement des Juifs et. des Arabes domine: toute leur histoire. Juifs et Arabes sont en effet par essence des nomades. Le mythe de Caïn cultivateur tuant Abel berger, — tel qu'il est rapporté au chapitre iv de la Genèse, — est significatif. Bien que Caïn soit le vainqueur, c'est Abel qui est, — et non pas seulement par sa qualité touchante de victime, — le héros sympathique, le martyr : car c'est bien Abel qui exprime les tendances profondes subconscientes de la race, parmi lesquelles se place au premier rang le nomadisme.

Qu'on veuille bien le remarquer : l'état nomade, à l'encontre de ce qui s'est passé chez d'autres peuples, n'a jamais eu chez le Sémite un caractère de transition, un caractère de stade passager qui précède et prépare la vie sédentaire : il a sa source au fond du coeur sémite.

C'est une existence librement choisie, parce qu'elle convient le mieux aux aspirations populaires.

Les auteurs arabes ne se bornent pas à constater ce fait, ils le glorifient et c'est un véritable hymne qu'ils chantent à la vie nomade (i).

Fiers, libres et indépendants, les Arabes voient dans la vie nomade et dans le choix continuel d'un nouveau campement la condition la plus digne d'une race noble, et la plus conforme à son orgueilleuse indépendance. A leurs yeux, être maîtres chez eux et habiter où bon leur semble vaut mieux que tout autre genre de vie, et c'est pourquoi ils ont préféré le séjour du Désert.

Et encore : (2)

Le séjour des maisons, la vie sédentaire, sont autant d'entraves à la libre possession de ce monde, entraves qui arrêtent l'homme dans sa course indépendante, enchaînent ses plus nobles instincts, captivent les plus beaux sentiments de son choeur et son élan vers la gloire.

Ce désir, ce besoin naturel de vie errante, cette attraction du nomadisme se retrouve, parallèlement dans l'âme juive. Tout comme l'Arabe — et bien plus que lui peut-être — parce que Sémite comme lui, le Juif a la hantise du déplacement et

Meynard.
(2) *Ibidem,* p. 244.

le goût des migrations. Nous ne craignons pas de l'affirmer — que l'on ne nous taxe pas d'exagération, — le Juif du xxe siècle est aussi nomade que son ancêtre du XII siècle avant Jésus-Christ.

, dans son *Histoire du Peuple juif,* donne le tableau des migrations juives. Sans doute, ces migrations ont été provoquées par les persécutions, et l'histoire connaît d'autres migrations : celle qui suivit la révocation de l'Edit de Nantes, celle des Puritains et, dans les temps modernes, celle des Doukhobores russes. Mais on remarquera que, pour les peuples d'Occident, la migration est un fait exceptionnel, unique, tandis que, pour les Juifs, c'est un fait permanent, un état habituel.

On aperçoit chez eux plus de dix courants de migration, parmi lesquels trois extrêmement importants : aux environs du milieu du Moyen Age, le courant vers les villes rhénanes,... au début du siècle, le courant vers l'Europe orientale (Pologne, Lithuanie, Ukraine) ; au XIX siècle, le courant vers les Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

La Grande Guerre, à son tour, a suscité de nouveaux courants de migration, et les plaisanteries qui ont cours parmi les Juifs à propos de *passeports* révèlent d'une façon singulièrement instructive que cet état nomade en lui-même ne leur est pas trop déplaisant.

D'ailleurs, si le nomadisme n'eût pas correspondu aux fibres-• les plus secrètes de léur aspi-

ration, s'il n'eût pas fait partie intégrante de leur idéal, il ne tenait qu'aux Juifs de lui substituer un état plus conforme, en se fixant par les racines au sol, quelque part à la surface du vaste monde,

Or, on constate que, pendant leur dispersion longue de deux millénaires, jamais pour ainsi dire les Juifs n'ont songé à devenir des propriétaires fonciers et ne le sont devenus. De ce fait, plusieurs raisons plus ou moins plausibles ont été avancées : telle, par exemple, la défense qui leur est faite d'acquérir la terre dans certains pays, à certaines époques. Mais ces raisons ne sont que relatives et ne valent que pour un temps et pour un lieu déterminé : elles sont insuffisantes à expliquer l'universalité du phénomène. Seule l'explication générale, recevable toujours et partout, est fournie par la désaffection atavique persistante à l'égard du sol, par l'absence d'un lien intime entre le Juif et la terre.

Ce mépris du sol, en tant qu'objet d'appropriation individuelle, nous n'en trouvons pas des preuves uniquement dans l'âme des Sémites, nous le voyons expressément consacré dans leurs législations.

Comment se pose la question de la terre chez les Juifs ?

Tout d'abord une constatation impressionnante

s'impose à notre réflexion, un fait connu de tout le inonde, fait qui pourtant passe presque inaperçu : la Bible à la fois charte et poème de la race juive, nie formellement et explicitement l'existence de la propriété foncière individuelle : le Seigneur ne dit-il pas en effet : « La terre ne se vendra pas à perpétuité car c'est Moi qui en suis Propriétaire et vous n'êtes que possesseurs et usufruitiers » (I).

Mais la nécessité publique, quand les nomades eurent soumis la population autochtone palestinienne, qui était et resta cultivatrice, força de composer avec ce dogme absolu. Dès lors, que fit le législateur sémite ? Si la propriété : *Jus utendi, fruendi, abutendi,* demeure abolie, on la remplace par un simple droit d'usufruit résultant de baux emphytéotiques de 49 ans. « Si vous vendez à votre prochain, ou si vous achetez de votre prochain (une propriété), qu'aucun de vous ne trompe son frère. Tu achèteras de ton prochain, en comptant les années depuis le *Jubilé ;* et il te vendra en comptant les années de rapport. Plus il y aura d'années, plus tu élèveras le prix, et moins il y aura d'années, plus tu le réduiras; *car c'est le nombre des récoltes qu'il te vend* (2).

Dans la loi musulmane, nous trouvons également la réplique de cette indépendance sentimentale et, pour ainsi dire, morale, vis-à-vis du sol.

(1) *Lévitique,* chap. xxv, verset 23. Nous avons tenu à traduire ce passage sur le texte hébraïque de la Bible, dont la version de M. L. Segond est de toute évidence, erronée.

(2) *Ibidem,* versets, 14-15-16.

Certes, la propriété foncière existe actuellement dans le droit musulman et se trouve même entourée de beaucoup de garanties, —au point que l'étranger n'y accède que fort difficilement. Mais parmi les cinq catégories de terre que connaît le Code Foncier Ottoman, il n'y en a qu'une, la terre *mulk* (i), sorte d'alleu, qui fasse l'objet d'un droit de pleine propriété, *plenam in re potestatem.*

Et encore faut-il tenir compte du fait que cette législation est ottomane, établie sur des territoires et pour des populations en grande partie non arabes.

La véritable doctrine arabe-musulmane, on la trouve, dans toute sa pureté, chez le Khalife`Omar Ibn el Khattab. L'avis de celui-ci est formel : il est défendu de faire des acquisitions foncières dans les pays conquis. La terre, en tant que richesse, est moyen de subsistance indispensable à l'homme ; aussi doit-elle devenir la propriété de la « Nation musulmane » tout entière représentée par le *Beith el Mâl, le* Trésor Public, et non pas de chaque musulman pris individuellement. De telle sorte est évitée la naissance d'un lien personnel entre l'homme et la terre.

(1) Belin, cité d'après Padel et Steeg. *De la législation foncière ottomane,* Paris, 1904.

La manière de vivre des Sémites les détachait aisément de la terre, et leurs lois leur interdisaient de s'y attacher. Répugnance native, inhabileté légale à posséder le sol ferme ; tels sont à la fois les causes et les effets du nomadisme. Et par là il a conditionné deux phénomènes : l'exaltation de la notion de race sémite à travers le monde, — et la persistance, parmi les Sémites, de l'esprit de race.

* * *

Que le nomadisme soit, par lui seul, conservateur de la race, de la pureté ethnique, cela se conçoit. Qui dit errance d'un groupe humain dit également isolement de ce groupe, et malgré ses déplacements, à raison même de ses déplacements, la tribu demeure identique à elle-même. Et cette identité persiste, lorsque le hasard, ou le choix d'un campement provisoire, aura conduit ces nomades dans une contrée où se trouvent fixées d'autres populations. Qui plus est, si au cours des temps, des événements malheureux ont amené la dispersion de la tribu, la race survit à cette catastrophe dans chacun des membres éparpillés.

C'est qu'en effet la tribu a été préservée, par ses pérégrinations, de tous les contacts avec les éléments étrangers, contacts qu'aurait facilités l'élection de domicile sur un territoire déterminé. Formant un tout homogène, la tribu n'a rien reçu du dehors, ni rien laissé d'elle-même derrière elle. Aussi le sang qui coule dans ses veines a-t-il conservé sa pureté première et la succession des siècles ne fera que renforcer la valeur de la race : c'est, en définitive, la prédominance du *Jus sanguinis* sur le *Jus solin.*

De ce phénomène, les Sémites, et particulièrement les Juifs, ont offert, offrent encore une preuve historique et naturelle. Nulle part le respect du sang n'a été prescrit avec une intransigeance aussi farouche.

Déjà le « Livre des Chansons » anti-islamique mentionne la répugnance qu'avaient les Arabes à contracter des liens matrimoniaux avec des étrangers, comme par exemple dans la cas de No'man. De semblables jalons se retrouvent au cours de leur histoire jusqu'à l'époque où le Khalife législateur'Omar Ibn el Khattab exprime en dogme doctrinal ce qui n'avait été que coutume, strictement observée (i).

Apprenez vos généalogies, dit-il un jour à ses compagnons, et ne soyez pas comme ces Nabathéens de la Babylonie ; quand on demande à l'un d'eux d'où il

(1) Ibn haidoun, *El Mlogaddimath*, t. I, p. 272-273.

sort, il répond : de tel ou tel village. Dites : « Nous sommes de telle tribu. »

Cet orgueil de tribu, ce souci de préserver la race de toute adultération s'observe chez les Juifs d'une façon encore plus remarquable. L'histoire de ce peuple, telle qu'elle est consignée dans la Bible, insiste à chaque instant sur la défense de s'allier avec des étrangers. Les références abondent. C'est au commencement de leurs destinées, à l'époque des Patriarches, l'obligation pour les Hébreux de chercher femme dans leur propre tribu. C'est, sous Salomon, la transgression de cette règle, la présence d'épouses étrangères dans le lit du roi, qui assombrit la fin de son règne glorieux ; c'est au retour de la captivité de Babylone, ordonné par Ezra et Néhémia, le renvoi brutal, urgent, immédiat, de toutes les femmes de race étrangère, épuration violente du sang ancestral. Et de nos jours, comme il y a trente siècles, la vivacité de ce particularisme de race se fortifie et se mesure à la rareté des mariages mixtes entre Juifs et non-Juifs (i).

C'est donc bien dans cet amour exclusif, dans cette jalousie, pourrait-on dire, de la race, qu'est concentré le sens profond du Sémitisme, et qu'appa-

(1) Observons d'une façon générale que tels les *Chuetas* des Baléares observés par Blasco Ibanez, les *Marranes*, catholiques fervents, les Démunis, pieux mulsumans, et les *Frankistes* polonais, se sont aussi peu mélangés avec les catholiques ou musulmans ambiants que leurs frères juifs non convertis. Quelle que soit la religion qu'ils professent, l'allégeance à une *tribu* prédomine chez eux sur l'allégeance à un *village.*

raît son caractère idéal. Le peuple est une entité autonome et autogène, ne dépendant pas d'un territoire, n'acceptant pas le statut réel des pays où il réside, refusant énergiquement les apports, pourtant féconds, des croisements et des métissages. Sans support matériel, sans appui externe, il cultive uniquement son unité. Sa vie est incluse en lui-même et ne relève que de la puissance vitale de sa volonté intrinsèque : celle-ci existe pure, en dehors de toutes contingences qu'elle méprise ou qu'elle écarte.

Et c'est également cette formidable valeur, ainsi conférée à la race, qui explique à elle seule ce phénomène unique tout chargé d'exception ;. de tous les peuples innombrables, un seul, le peuple juif se survivant à lui-même, prolonge une existence paradoxale, continue une durée illogique, et, pour tout dire, en dépit de tous les assauts, de tous les démembrements, de toutes les persécutions concertées, impose la fulgurante clarté de l'unité, le signe resplendissant de l'éternité, la suprématie de l'idée. Un peuple est demeuré un depuis toujours, malgré tout.

L'inouïe singularité de ce phénomène a frappé tous les observateurs, et tous en ont reconnu et enregistré l'étonnante permanence. Ainsi les Pères de l'Eglise, et Bossuet lui-même, cet autre père de l'Eglise, ennemi des variations, et Pascal, Montesquieu, Voltaire, mesquinement antisémite, , Renan, etc...

Bornons-nous à citer Pascal :

> Dans cette recherche, le peuple juif attire d'abord mon attention par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent.
>
> Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité, mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant. Car au lieu que les peuples de Grèce et d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome et les autres qui sont venus si longtemps après, soient péris il y a si longtemps, ceux-ci subsistent toujours, et malgré les entreprises de tant de puissants rois qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme leurs historiens le témoignent, et comme il est aisé de le juger d'après l'ordre naturel des choses, pendant un si long espace d'années, ils ont toujours été conservés néanmoins (et cette conservation a été prédite) ; et s'étendant depuis les premiers temps jusqu'aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires (qu'elle devance de bien longtemps)... ().

L'autorité de Pascal pourrait suffire sur ce point. Mais qu'il nous soit permis de citer, à son tour, en hommage à sa mémoire, un écrivain contemporain dont toute la vie fut dévouée au noble labeur de penser et dont la mort fut le sacrifice et comme la consécration de la vie : Charles Péguy.

Pascal, dans le passage de ses « Pensées » que nous venons de reproduire, note la « conti-

(1) Blaise Pascal, *Pensées et Opuscules,* édition Léon Brunschwig, Hachette, §

nuité » du peuple juif comme un argument apologétique en faveur de l'authenticité de la religion chrétienne. Péguy, dans le passage suivant, souligne cette même pérennité comme l'unique exception constatée, au pouvoir universel d'emprise. et d'assimilation de la civilisation romaine.

§. — Non seulement la spiritualité latine, non seulement le monde latin a dû prendre la forme du monde romain, mais tout le monde grec a dû prendre la forme du monde romain ; et le monde chrétien a dû prendre la forme du monde romain. Et l'autre moitié du monde antique, les prophètes pour une très grande part, et peut-être pour tout, a été forcée de prendre la forme du monde romain.

§. — Tout a été forcé de se revêtir du manteau romain. Et aussi, en un certain sens, tout a été forcé de se revêtir du manteau militaire...

§. — Une seule exception se présenterait peut-être, si l'on ne savait que cette exception ne signifie jamais rien, parce que c'est un peuple qui est toujours et en tout une exception ; les Juifs, depuis la dispersion, paraissent présenter un exemple, et le seul, d'une race spirituelle poursuivie, prolongée, poussée *sans le soutien d'une armature temporelle* (i) et particulièrement militaire, sans le soutien d'un Etat et particulièrement d'une armée.

§. — Il est peut-être vrai. Que la race d'Israël ait poursuivi sa destination sans armature et particuliè-

(i) Souligné par nous,

rement sans armature militaire- Et que depuis la dispersion nul soldat n'ait mesuré la terre à l'esprit de cette race. Mais premièrement l'effrayante marque et l'effrayante destination spirituelle de cette race, et. je. dirai son effrayante marque et son effrayante destination théologique, est telle qu'on en chercherait vainement une autre qui lui soit: comparable, même de loin. Cette dévoration d'inquiétude, cette vocation de. trouble et cette élection d'infortune. Il y a quelque chose de si évidemment unique dans la destination du peuple d'Israël qu'il ne serait point étonnant qu'il eût poussé jusqu'à n'avoir point besoin d'un berceau temporel et pour dire le mot jusqu'à ce que son esprit n'eût pas besoin d'un corps. Mais quand on les connaît bien, et quand on les voit pousser parmi les peuples, et de génération en génération, *leur fatal entêtement* (1), leur obstination d'une intarissable inquiétude, et leur inépuisement d'une infortune intarissable, on sait qu'il ne faut jamais conclure d'eux à aucun autre, car nul autre peuple ne porte aussi évidemment une marque, et en ceci particulièrement, je veux dire dans la référence du spirituel au temporel, il ne faudrait peut-être pas conclure d'eux à aucun autre... (2).

Ne nous excusons pas d'avoir fait une aussi longue citation : félicitons-nous-en plutôt. Car elle nous apporte, dans l'abondance et même dans la profusion (il n'y a jamais confusion dans la pensée d'un Péguy), une confirmation manifeste de nos

(i) Souligné par nous. Dans la Bible, Dieu qualifie les Juifs : ***Peuple à la nuque dure. Cette*** version nous paraît préférable à celle de s cou roide

(2) Charles Péguy, ***L'Argent, suie.*** Neuvième cahier de la quatorzième série- Cahiers de la quinzaine, 27 avril 1913, p- 96-98-99. Nous avons, dans la citation ci-dessus, rapportée scrupuleusement, respectueusement observé la graphie et la ponctuation de l'auteur.

plus intimes créances touchant le concept sémitique. Réservons pour plus tard ces magnifiques expressions : « Cette dévoration d'inquiétude, cette vocation de trouble et cette élection d'infortune », dont la pathétique concision révèle à Péguy certains aspects de l'âme juive. Dès maintenant signalons-les comme des têtes de chapitres et comme des jalons d'idées. Mais dès à présent invitons le plus défiant ou le plus revêche de nos lecteurs, le moins ou le plus prévenu, à s'incliner devant l'autorité de pareilles références.

*
* *

Tous ceux qui ont eu l'occasion d'entrer en contact ou d'avoir des relations personnelles avec des Juifs ont été frappés par la passion qu'ils apportent en toutes matières. C'est ce qu'il est convenu d'appeler le *sombre feu des Prophètes*.

Une âpreté particulière préside à toute leur activité- Qu'il s'agisse d'arts, de sciences, dans ces domaines qui, par définition, devraient être sereins, ou d'affaires et, à plus forte raison, de politique, les Juifs se passionnent tout de suite et immanquablement passionnent le débat. Cela est tellement connu, chaque jour nous apporte tant d'exemples vivants de cet enthousiasme singulier qu'il serait fastidieux d'insister.

Quelles sont les causes de cette particularité psychologique ? Sur quel terrain a-t-elle pu pousser et se développer ? Répétons-le.

Préservateur de la race, dont il maintient la pureté en l'isolant de tout contact terrien et en l'exemptant de toute servitude réelle, le nomadisme pastoral a été, en outre, créateur d'un état d'esprit

spécial. Les migrations renouvelées, les déplacements fréquents à travers une contrée souvent ingrate, âpre, stérile, les stations intermittentes dans le désert ont peu à peu façonné l'âme du nomade.

Le désoeuvrement de la tâche n'exige, pour ainsi dire, aucune surveillance, aucune attention prolongée. Paître un troupeau est la chose du monde la moins absorbante. Pendant que le bétail, petit ou grand, s'égaille selon l'heure de soleil ou d'ombre pour tondre sa subsistance ou se couche pour digérer, le pasteur (berger, chevrier, vacher, chamelier) n'a rien d'autre à faire qu'à suivre d'un regard pensif ses bêtes sur la terre et, du même regard, les nuages au ciel, et qu'à contempler l'horizon- Rares sont les incidents extérieurs qui viennent solliciter ses facultés d'observation, leur fournir un aliment substantiel. Une sorte d'engourdissement, produit à la longue par la monotonie de la réalité ambiante, finit par le pénétrer corps et âme. A la faveur de ce relâchement des sens, qui, faute d'être excités par une attention normalement aux aguets, transmettent à l'intelligence des rapports sans précision et sans continuité, le pasteur en vient peu à peu à détourner ses regards de l'examen fastidieux du monde externe et à les reporter au dedans de lui-même.

Le monde du dedans est tellement plus vaste et plus varié que celui du dehors, et son exploration n'exige aucune contrainte de la raison, au-

cun contrôle. Désirs inconsistants, vagues appétences, aspirations mal définies, ébauches de pensées qui se forment, se déforment, se reforment : c'est le rêve intérieur qui ne s'achève jamais.

Puis la solitude, — l'habitude de la solitude, — exagère encore le réel, le paysage certain borné par l'horizon, les accidents du milieu, en amplifiant toutes les vibrations, bruits et couleurs.

Et peu à peu, par transitions insensibles mais sûres, le pasteur, de quelque nom qu'on l'appelle, laissera, aux données des faits et à leur observation logique, se substituer les créations irraisonnées, irrationnelles de l'imagination, cette *folle* ou cette demi-folle *du logis.* Il en arrivera à tout *passionner :* le paysage, les choses, les êtres, les idées, en donnant à tout, au lieu d'une explication générale et raisonnable, une interprétation particulière et pathétique. Pour lui, le passage d'un vent subit deviendra le souffle prophétique d'un esprit, de l'Esprit; telle touffe d'herbe reluisante de soleil lui apparaîtra comme un buisson ardent, le murmure de la brise dans un arbre lui sera une lamentation. Et quand il voudra traduire ses images incohérentes, ses idées désordonnées, à la place d'un parler clair et net, il usera d'expressions véhémentes, enthousiastes, équivoques.

Tel devait être, tel était l'état d'esprit d'un pâtre d'Idumée ou d'Arabie, il y a des siècles et des siècles. Tel est encore l'état d'esprit d'un

pâtre de Basse-Bretagne ou des Landes, rêveur taciturne, devin, sorcier, prophète dans son pays, qui étonne le laboureur serein et logique. Tel était l'état d'esprit des tribus sémites, bien des millénaires avant le jour qui nous luit. Telle est encore une des formes de l'esprit des Sémites aujourd'hui, disséminés à travers l'univers. Tel est ce que nous appelons le *passionnalisme* des Sémites, c'est-à-dire une sorte de névrose devenue congénitale, caractérisée par un manque d'équilibre entre les données objectives et le jugement,... une excitabilité nerveuse, une exaltation chronique de la passion où se mélangent la vie intérieure de l'individu et ses manifestations extérieures,... un état où sentiment, idée, volition se confondent,... où, à défaut du puissant correctif de la logique, les envolées de l'imagination ne connaissent plus de bornes,... où vie et activité humaines sont dépourvues de régulateur, et mues, en dehors de facteurs matériels et concrets, par la seule force intérieure de l'âme.

Que ce passionnalisme, ainsi défini, ait été la caractéristique du nomade sémite et de toute la race, qu'il s'oppose — avec quel vigoureux contraste — à la psychologie du non-sémite cultivateur, qu'il soit aujourd'hui encore, au vingtième siècle, un des reflets les plus apparents de l'âme

juive : c'est ce que nous nous devons d'expliquer.

Un auteur arabe, Maç'oudi (i), a fait de ce phénomène de *passion personnelle* une analyse remarquable, en l'étudiant sous toutes ses faces et en le présentant sous son aspect intégral.

Imagination surexcitée par la solitude dans les plaines, par l'isolement dans les vallées, par la marche à travers les steppes immenses et les déserts les plus sauvages... Lorsque l'homme se trouve livré à lui-même dans de pareils endroits, il s'abandonne à de sombres rêveries qui engendrent l'inquiétude et la peur. Dans cet état, son chœur s'ouvre facilement à des croyances superstitieuses et des appréhensions qui, jetant le désordre dans son âme livrée à de noirs pressentiments, font entendre à ses oreilles des voix mystérieuses, dessinent à ses yeux des fantômes et lui inspirent la crainte des êtres fantastiques que crée un cerveau troublé. Or, où faut-il chercher le principe fondamental de cette folie et sa cause première, si ce n'est dans l'égarement de la pensée et dans ses divagations, loin d'une voie sûre et sagement définie ? En effet, l'homme isolé dans les déserts, livré à lui-même dans de sauvages solitudes, est porté à redouter tous les dangers, à soupçonner partout des pénis, à appréhender sans cesse la mort sous l'empire des superstitions dangereuses qui dominent son esprit et s'implantent dans son âme.

Le voyageur anglais Burton, dans le récit de son pèlerinage à la Mecque, fait une remarque relative au caractère particulier des Arabes et il

(r) Maç'oudi, *op. cit.*, t. III, p- 323 et suiv.

l'attribue à : « l'effet du surmenage de l'esprit dans un air sec et torride », et il ajoute cette autre observation « qu'en Arabie les étudiants sont sujets à la mélancolie et que peu de leurs philosophes et écrivains échappent à cette particularité ». La naïveté du style ne dissimule nullement la pensée que les Arabes ont certaines prédispositions pour les maladies nerveuses et mentales. Or, il n'y a pas en effet de peuple aussi enclin aux maladies mentales et nerveuses que les Juifs-Ce qui est d'autant plus singulier que la syphilis, pourvoyeuse des asiles, est relativement moins fréquente chez eux que chez les autres peuples.

Nous aurions pu, à la rigueur, nous dispenser de citer Maç'oudi, et nous contenter, pour prouver l'existence du *passionnalisme* sémite, d'ouvrir au hasard ces nobles volumes où repose la sublime beauté de la poésie juive et de la poésie arabe.

Le genre qui domine est incontestablement l'élégie, que ce soit dans les Psaumes, comme l'a remarqué Renan, ou dans les *Qaçâïd* arabes.

Dans ces poésies, les contingences qui devraient être souveraines, n'existent pas ou sont réduites à l'état de simples accessoires. L'âme humaine y vit d'une vie complètement autonome, s'épanouit de mille manières et offre dans la fantasmagorie de son existence irréelle mille demi-teintes et nuances luxuriantes, mais décevantes- Comme les mirages du Désert natal, ce ne sont que des images sous lesquelles il n'est aucune réalité, fût-elle d'ordre métaphysique, images qui ne sont étayées sur aucune logique solide,... n'ayant pas de raison matérielle, sans le support du monde pondérable. Ce ne sont que des floraisons resplen-

dissantes, mais étranges, un feu d'artifice de couleurs, mais hurlantes, une mosaïque violente de métaphores contradictoires, un désordre dans la pensée et dans l'expression, orageuses toutes deux. Créations morbides comme les associations d'images nées sous l'influence de l'opium, vaines et périssables si on les compare aux natures mortes, aux marines ou aux portraits, qui dépourvus d'envolée imaginative, reflètent néanmoins la réalité, palpable, pondérable, mensurable (1).

Ce caractère passionnel, éminemment propre aux productions de la poésie hébraïque, a été admirablement analysé par tous les auteurs sous l'appellation de *sublimité.* Un d'entre eux, non des moindres et qui portait en lui la magnifique inquiétude et le pathétique désordre des passions, Chateaubriand, a consacré à l'étude du « sublime » dans la Bible des commentaires que nous faisons nôtres (2).

Dans la Bible il (le sublime) est presque toujours inattendu, il fond sur vous comme l'éclair, vous restez fumant et sillonné par la foudre avant de savoir comment elle vous a frappé.

(1) Ce caractère de la poésie sémitique est peut-être la seule preuve de l'existence d'une poésie pure ".

(2) Chateaubriand, *Génie du Christianisme,* livre V, particulièrement, chap.

Et les exemples judicieux qu'il cite expliquent à merveille ce mélange d'abondance et d'incohérence qui marque la poésie hébraïque-

Voici, dit-il, un sublime bien différent : c'est le mouvement de l'ode dans son plus haut délire.

Prophétie contre la vallée de Vision.

D'où vient que tu montes ainsi en foule sur les toits, ville pleine de tumulte, ville pleine de peuple, ville triomphante ? Les enfants sont tués et ils ne sont point morts par l'épée, ils ne sont point tombés par la guerre.

Le Seigneur vous couronnera d'une couronne de maux. Il vous jettera comme une balle dans un champ large et spacieux- Vous mourrez là, et c'est à quoi se réduira le char de votre gloire.

Dans quel monde inconnu le prophète vous jette tout à coup ! Où vous transporte-t-il ? Quel est celui qui parle ? et à qui la parole est-elle adressée ? Le mouvement suit le mouvement, et chaque verset s'étonne du verset qui l'a précédé. La ville n'est plus un assemblage d'édifices ; c'est une femme, ou plutôt un personnage mystérieux, car son sexe n'est pas désigné. Il monte sur les *toits pour gémir ;* le prophète, partageant son désordre, lui dit au singulier : *pourquoi montes-tu,* et il ajoute *en foule,* collectif- Il vous jettera *comme une balle dans un champ spacieux, et c'est à quoi se réduira le char de votre gloire :* voilà des alliances de mots et une poésie bien extraordinaires.

Ce passionnalisme littéraire, représentatif d'un état d'âme, divorce entre la *raison contrôlée* et la *volonté impulsive,* au préjudice de l'une et au profit de l'autre, se retrouve également dans la

poésie arabe. Le genre de vie, le climat prédisposaient les Arabes à cette véhémence effrénée de l'imagination intérieure.

Encadrée par la mer Rouge aux rivages quelque peu inhospitaliers, par l'Océan Indien et le Golfe Persique, — nous dit un arabisant renommé (r), - l'Arabie devait, par sa situation, vivre isolée du reste du monde--. L'Arabie était par excellence la terre des nomades, des tribus de pasteurs, obligés, par la nature de leur sol et de leur climat, par le genre de vie qui en résultait, à se transporter d'un campement à un autre campement. Tout ce qui entourait le Bédouin dans sa vie errante, tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il rencontrait sur sa route : maigre végétation, rares arbres, animaux ou oiseaux d'espèces variées, a eu une influence sur son caractère, sur sa mentalité, sur sa langue.

Ce serait de notre part accomplir une tâche inutile, aujourd'hui où la curiosité de l'élite est devenue familière avec les différentes civilisations, que d'analyser par le détail le passionnalisme de la poésie arabe. Quelques exemples suffiront à montrer, à cet égard, la richesse décousue des métaphores.

Si vous ranimez la guerre, dit Zohaïr (2), vous attirerez sur vous l'ignominie. La guerre, comme un animal féroce s'acharnera sur vous si vous l'excitez ; comme

(x) L. Machuel, *Les Auteurs arabes*- Libr. Armand Colin, éd., Introduction, p- i sq-

(2) Cité par L- Machuel, *op- cit.*, p. xi, Zohaïr, *Mo'allaqath.*

le feu, elle vous embrassera ; comme la meule qui broie le grain, elle vous écrasera ; comme la chamelle qui conçoit chaque année et produit chaque fois des jumeaux, elle sera féconde en malheurs--. La guerre sera pour vous un champ dont vous recueillerez plus de maux que les cultivateurs de l'Irak ne recueillent de mesures de grains dans leurs plaines fertiles.

Comment s'exprime le terrible Chanfara, obligé de chercher un refuge dans le désert ? En proie aux affres de la faim, il dit :

Je re)lie mes entrailles sur la faim comme un fileur tord se! fils entre eux et les enroule sur le fuseau.

Accablé de malheurs, il profère cette apostrophe délirante :

Si donc vous me voyez, ô soucis dévorants, exposé comme le reptile des sables à un soleil brûlant, le corps à peine couvert et les pieds nus, sachez que je suis le lieutenant de la patience, que je revêts son manteau sans dépouiller mon cœur d'hyène, et que la fermeté me tient lieu de sandales (1)

Ce *passionnalisme* qui se manifeste par l'assemblage hétéroclite de sentiments, de sensations, de pensées contradictoires, a quelque chose d'effarant au premier abord. Il s'explique si l'on considère que ce qui a longtemps caractérisé la poésie

(1)Cité par Machuel, *op. cit.,* p- 93, *Poème de Chanfara ou Lamiat el' A rab (*traduction de Fresnel).

arabe, c'est l'absence d'idées générales (i). Les idées générales, en effet, résultent d'une observation aiguë des faits et des objets et leur absence indique que le regard est tourné plutôt vers le « dedans » de l'âme que vers l'extérieur.

(i) Gaudefroy-Demombynes.

Ce passionnalisme des Sémites — absence d'idées générales produite par une ardente introspection — ne se rencontre pas seulement dans leurs littératures. Il se manifeste également avec force dans le domaine des arts, accusant une fois de plus l'opposition — si souvent par nous

— entre la logique qui ordonne les matériaux recueillis par les expériences extérieures, et les énergies indisciplinées qui empruntent à l'âme seule leur nourriture spirituelle.

Si l'on se place, en effet, sur le terrain artistique, on est obligé de reconnaître la pauvreté et même la stérilité des Sémites en ce qui concerne l'architecture, la statuaire et la peinture. Mais, par contre, l'on est frappé, en ce qui touche la musique, d'une plus grande « capacité » et même d'une certaine excellence, indéniable chez les Juifs

Certes, au crédit des Arabes il faut inscrire l'Alhambra (la Rouge), le plus célèbre de leurs monuments. Mais celui-ci est en Espagne, et la collaboration berbère y apparaît comme certaine.

En Arabie même, on serait en peine de trouver une oeuvre architectonique quelconque.

Assurément les Juifs ont vu naître parmi eux quelques peintres et sculpteurs de talent, en petite quantité il est vrai, et d'une qualité qui ne force pas l'admiration. En musique au contraire, ils ont produit et des compositeurs et des virtuoses du premier ordre. Et leur place dans la musique moderne est considérable.

A quoi tient donc une différence aussi marquée et comment expliquer à la fois ce dédain des arts plastiques en général et cette prédisposition pour la musique ?

C'est que si tous les arts génériquement peuvent être classés sous un vocable unique, il n'en reste pas moins que la musique doive être mise à part. Beethoven, qui était sourd, était musicien de génie. On a vu des déments, de véritables *minus habens* exceller dans la musique,... cette musique qui semble être exclusivement un don intérieur ayant son inspiration en dehors de toutes contingences matérielles.

En effet, la logique est étrangère à la musique ; elle n'a pas observé la nature pour dégager la vérité qui y est incluse ; elle trouve ses sources en elle-même. Par essence, fille du *passionnalisme,* elle est comme lui subjective. Leur seul objet à tous deux, n'est-il pas l'état d'âme humain ?

Quelle est au fond, d'autre part, la base des arts plastiques ? Ne réside-t-elle point avant

tout dans l'harmonie, c'est-à-dire l'organisation différenciée, alternativement coordonnée et subordonnée de mille formes existantes : lignes droites, brisées et courbes, surfaces, volumes et couleurs ?

Si la Vénus de Milo ou l'Apollon du Belvédère sont considérés comme les *canons* de la beauté plastique de la femme et de l'homme, ce n'est pas parce que de tels échantillons de beauté abondent, mais parce que l'artiste, après avoir longuement et profondément observé les femmes et les hommes, a décomposé dans son esprit leurs lignes et leurs volumes, pour les recomposer par un effort intellectuel, en animant la matière morte du souffle de la *logique bergsonienne,* exempte de tout élément de passion personnelle.

Au reste, entre ces deux extrêmes : musique et arts plastiques, il existe des jalons qui permettent de suivre, pas à pas pour ainsi dire, les différentes étapes du progrès de la logique dans les arts.

Sous ce rapport on peut en effet — inscrivant, comme dans un graphique, la ligne ascensionnelle de la logique — distinguer : la mélodie, le chant, la poésie, la prose, la pensée à base de logique, la notion abstraite de l'harmonie, la concrétisation de l'harmonie dans une oeuvre plastique (i).

La mélodie et le chant sont accessibles à tous les esprits, même aux moins cultivés, car, de

(i) Au fond, c'est encore ici la vieille querelle de l'intellectualisme qui reparatt, c'est-à-dire l'instauration plus ou moins absolue du *raisonnement juste* de la logique bergsonienne, en toute matière.

tous deux, la logique est absente. La poésie en reçoit un certain apport (i). La prose, dont est postérieur au chant, ajoute un élément plus consistant : la donnée rationnelle. Elle permet l'abstraction de la pensée, la possibilité et la capacité de généraliser. Enfin la logique atteint la notion d'harmonie qui s'épanouit dans une oeuvre d'art plastique.

Pour qu'il y ait harmonie, il faut donc qu'il y ait assemblage et cet assemblage, nécessairement harmonieux, doit être construit selon des plans d'ensemble qui se retrouvent le plus souvent dans la nature, ou doit représenter tout au moins les tendances que peut avoir la nature à former ces différentes combinaisons.

Ce sens de la nature ne peut naître que par un contact étroit et permanent entre elle et l'homme, et le sens de l'harmonie n'est pas autre chose que le résultat de la subjugation de l'homme par la nature, comme l'art de commander ne peut venir qu'à celui qui a pris, au préalable, l'habitude d'obéir.

Ainsi s'explique, à la lueur du *pusionnalisme,* la différence entre la musique (— où les Juifs ont excellé —), cette musique qui n'est jamais sereine, jamais objective, mais toujours tournée vers l'in-

() Quel plus bel exemple pourrait-on citer de controverse touchant l'intellectualisme ou le non-intellectualisme de la poésie que les récentes discussions de M. l'abbé Bremond et de M. Paul Souday à propos de la poésie pure ! Et c'est l'abbé Bremond qui est le protagoniste du *passionnalisme* sémitique.

t beur de l'âme humaine, et les arts plastiques (— où les Juifs ont échoué —), arts qui, par définition, bannissent le subconscient trouble et sont tout entiers bâtis sur la logique harmonieuse, fondée sur la méthode expérimentale et rejetant la passion sans support matériel.

Mais c'est assez nous étendre sur ce
littéraire et artistique de l'âme sémite.

Nous plaçant maintenant sur le terrain plus ardu de la logique et de la métaphysique, essayons de donner sa valeur intrinsèque à cet élément du concept sémitique, et d'expliquer l'origine de ces volitions nées en dehors de la *logique des solides.*

* * *

C'est au fait primordial de n'avoir pas été cultivateur, avons-nous dit, que le Sémite doit son *passionnalisme.* Chez les peuples esclaves de la glèbe, le bouillonnement des passions est infiniment plus faible que chez les non-cultivateurs. Car, si l'on suppose que la somme de vie intérieure est sensiblement égale dans les deux cas, chez le premier une partie de l'activité mentale se trouve absorbée tout d'abord, au profit de la terre. Le reste, fonction du tout, en subit par contre-coup les changements et de la sorte perd son autonomie ; puis l'empire exercé sur les individus par les faits eux-mêmes, émanant du sol, modèrent, tempèrent, régularisent les volitions-

La *logique des solides* exerce sur les volitions de l'homme une action de contrepoids compensateur, et, de la sorte, écarte ce qu'on pourrait appeler *l'esprit de masse,* cet esprit où les volitions et les affections sensorielles ne naissent, n'agissent et ne réagissent que lorsque l'individu se sent étayé de derrière, de devant et des côtés par d'autres individus, ses semblables. Là où l'ensemble des hommes est opposé d'une façon continue et permanente à la nature, cet ensemble acquiert une mentalité différente de celle qu'aurait pu avoir chacun de ses composants, s'il avait été opposé lui-même individuellement et personnellement à la nature, dont l'action se manifeste par la préhension directe du sol et les rapports subséquents. C'est dans le premier cas que la puissance de contagion psychologique de la masse avec toutes ses passions s'exerce tout naturellement sur l'homme dégagé des influences du sol, du terroir, dépourvu du contrepoids permanent de ses impulsions instinctives, du régulateur éternellement égal à lui-même qu'est la propriété foncière. La cohésion psychologique du groupe non terrien a ainsi ce double effet de soustraire l'homme et le groupe à l'attraction logique de la terre, à son aimantation naturelle.

Là, au contraire, où il s'agit d'une population agricole, chaque homme, considéré individuellement, est mis en face de la nature ; dans une population non agricole, ce n'est plus l'individu,

pris comme unité, mais la collectivité qui se trouve lui être opposée. Les psychologies qui naissent et s'éveillent sont donc différentes dans chaque cas. Dans le premier, celui du cultivateur, triomphe « la logique des solides », la méthode expérimentale.

Il appartient au plus haut domaine de la philosophie, à la métaphysique, de rechercher les origines de ces volitions nées en dehors de la « logique des solides ».

Au fond, le *passionnalisme,* qui caractérise les Sémites, est la négation formelle de la méthode expérimentale, qui s'est affirmée, bien longtemps avant Descartes, dans le droit romain, par le triomphe du fait, du fait accompli, du fait matériel sur la volonté abstraite, l'idée *nue,* sur toute idée morale qui n'aurait pas de racine dans la vie profonde, dans la vie de la matière. Les maximes du droit romain : *prior tempore potior jure, — in pari causa, melior est causa possidentis,* paraissent heurter et la justice abstraite et la logique pure, car l'on n'aperçoit pas un rapport de causalité entre l'élément *temps* et l'élément *droit,* ni entre ce dernier et l'élément *fait,* même fortuit. Dans le droit romain, c'est le fait qui domine.

Le droit Talmudique nie le fait et exalte la volonté.

Dans l'exemple célèbre (i) des deux hommes

(z) Baba Meçyia, 2, I (T- B.).

s'étant saisis d'un manteau trouvé, si tous les deux affirment qu'il leur appartient en entier, le législateur talmudique décide qu'il doit être divisé en deux parties égales. Mais si l'un affirme que le manteau lui appartient en entier et l'autre qu'une moitié seulement lui appartient, les trois quarts doivent revenir au premier et un quart seulement au second. Ainsi aucun compte n'est tenu ni du ni du *temps,* mais exclusivement de la puissance des deux affirmations qui se sont opposées. *Ein davar haomed haraçon : "* Rien ne saurait résister à la volonté- "

Cet enthousiasme passionnel de la race, dont nous venons de décrire le mécanisme, dont nous avons recherché les manifestations dans les littératures et les arts sémites, dont nous avons essayé de donner une explication métaphysique, doit être encore mis par nous à contribution pour expliquer le phénomène souvent constaté de *l'incohérence* des histoires arabe et juive. Il a, en effet, banni dans le cours de celles-ci le contrôle et l'influence de la logique qui coordonne et réglemente non seulement l'ensemble des faits constituant la vie, mais encore la succession des événements composant l'histoire.

Dans la vie comme dans l'histoire, l'élément arbitraire est réduit au minimum, et la généralité

des faits obéit à l'admirable nécessité de la logique.

La vie s'écoule d'après certains principes éternels, empruntés aux lois de la nature.

Les saisons se succèdent, les courants marins suivent une route régulière, le régime des vents est pour ainsi dire constant, tout cela en vertu de la logique interne des lois physiques. Tous les phénomènes naturels sont prévisibles, et les questions cosmogoniques mises à part, un croyant parfait n'a pas besoin de l'intervention divine, tellement tout est bien réglé.

De même dans la société humaine, les événements sont déterminés par des causes inévitables, en vertu de la logique interne des lois historiques. C'est qu'en effet, dans la société humaine, *l'intérêt* (et par là nous entendons l'intérêt collectif, épuré de tout élément de passion individuelle) joue avec la même invariable précision que la loi de la pesanteur dans la nature. Sans doute arrivera-t-il parfois qu'une société soit obligée de s'écarter de la ligne de moindre résistance et d'accepter, par exemple, les risques d'une guerre, si la question de dignité nationale, qui fait partie du patrimoine collectif, est engagée. Parfois aussi devra-t-elle risquer un abaissement momentané, si de cette façon, même douloureuse, elle réserve l'avenir. Dans certains cas, il lui faudra même aller à l'encontre de son intérêt actuellement apparent, si cette manière d'agir est conforme aux tendances profondes, indestructibles de la

race. Mais *toujours,* à examiner l'histoire de n'importe quelle nation, on la verra se développer sans cesse selon son intérêt, plus ou moins visible, plus ou moins caché, plus ou moins dilaté ou comprimé selon les circonstances de l'heure. D'une façon générale l'histoire peut toujours être raisonnée.

C'est ainsi que Karl Marx a pu fonder sa théorie du « matérialisme historique » où il affirme, comme on le sait, que tous les phénomènes ou événements historiques sont déterminés par une cause matérielle. Quelque discutables que soient ses autres thèses, celle-ci est singulièrement vigoureuse et l'on ne saurait lui refuser une part de vérité.

Une partie seulement de la vérité. Car la logique est absente de l'histoire sémitique.

Il est aisé de comprendre en effet qu'une race, un peuple, où les réflexes ne sont, pour ainsi dire, pas contrôlés, où la volonté, engendrée principalement par le plus ou le moins de passion qu'on apporte en toutes choses, est « loin d'une voie sûre et sagement définie », ne se guide pas toujours par son véritable intérêt. Il arrive même que la passion aille à l'encontre de l'intérêt, et c'est ainsi que l'on peut voir des masses d'hommes marcher délibérément à la mort pour obéir à la force inéluctable de la passion qui les anime ; et c'est le propre de l'héroïsme.

De tels cas sont fréquents dans l'histoire sémitique, et ce sont eux qui y font apparaître ces figures nobles et désintéressées, agissant à leur

propre détriment pour une cause qui leur paraît juste.

D'ailleurs des cas concrets aideront mieux et plus facilement à démontrer cette absence de logique interne, aussi bien dans l'histoire arabe que dans l'histoire juive.

Que l'on considère la période qui s'est écoulée entre 622 et 65o après J.-C., et l'on s'aperçoit combien il est difficile d'expliquer le dynamisme foudroyant des conquêtes arabes. Ce n'était sûrement pas une expansion économique, ce n'était certainement pas une colossale entreprise de brigandage. Certes, le Prophète savait qu'une partie importante de son armée était composée de gens qui n'en faisaient partie que pour ramasser le butin ; mais ces gens venus à lui seulement par intérêt étaient guidés par d'autres qui ne cherchaient, eux, « qu'une mort glorieuse sur les champs de bataille ». D'ailleurs, il était interdit de faire des acquisitions dans les pays conquis.

Mais alors, à quelle cause attribuer cette explosion (i) ? Était-ce la soif du prosélytisme ? Pour qui connaît le caractère arabe, il est permis d'en douter, le prosélytisme n'est pas un zèle sémite. Au fond, il n'y avait pas de cause, ou plutôt la cause résidait dans une sorte d'enthousiasme intérieur, une passion sans plus de raison que n'en a un caprice de femme, et la meilleure preuve qu'il n'y

(t) Ce point est examiné en détail dans l'Appendice.

avait pas d'autre cause est l'écroulement pour ainsi dire instantané de ce puissant empire musulman qui, vers 65o, avait dépassé la Perse à l'Est et s'était heurté à l'Atlantique à l'Ouest. Il s'effondra faute d'enthousiasme, disparu lui-même avec la disparition des enthousiastes, les premiers musulmans, les Ançares et les Mohadjdjires.

Au surplus, toute l'histoire postérieure des Arabes confirme l'incohérence historique de l'enthousiasme passionnel. La théorie d'Ibn sur la durée moyenne d'un État dénote tout au moins qu'il y a eu un nombre considérable d'États arabes qui, presque aussitôt créés, succombèrent pour n'avoir pas eu de bases solides. Fondés grâce à l'effort passionnel, ils ne peuvent se soutenir uniquement qu'avec lui et selon sa propre intensité. L'effort passionné disparu, ils disparurent comme un incendie faute d'aliment (i).

*


Mais là où l'absence de logique est vraiment flagrante, c'est dans l'histoire juive-

La conduite d'une guerre contre l'Empire romain, ou encore la révolte de Bar-Kocheba, sont bien des actes de folie caractérisée. D'un côté un peuple petit et nullement belliqueux, de l'autre une puissance qui avait conquis par les armes le monde entier connu : quelque chose comme la

(i) Ibn Rhaldoun, *op.* cit., p. 314. L'auteur appelle cet enthou- de masse, venant de la cohésion intérieure, *l'esprit de corps.*

République de Saint-Marin contre la Grande-Bretagne. Cependant la révolte de Bar-Kocheba avait pour inspirateur un des plus puissants esprits juifs de l'époque, Rabbi-Aqiba, dont les traces et les enseignements sont encore suivis aujourd'hui. Et aussi bien pourquoi cette lutte et pourquoi cette révolte ? En somme, la *pax romana* eût été un bienfait pour ces populations qui passaient leur temps à se battre entre elles et à qui la domination romaine eût apporté la paix et la prospérité.

L'histoire juive depuis la dispersion est un véritable paradoxe, un défi au bon sens.

Vivre pendant deux millénaires en état de rébellion permanente contre toutes les populations ambiantes, insulter et à leurs mœurs et à leur langue et à leur religion par un séparatisme intransigeant, est une monstruosité. La révolte est parfois un devoir ; souvent la dignité la commande, mais l'accepter comme un état définitif, quand il est si facile de se laisser absorber et d'éviter, du même coup, le mépris, la haine et l'opprobre vingt fois séculaires ce n'est pas raisonner juste, c'est être illogique, c'est folie.

L'enthousiasme passionnel positif de quelques pâtres arabes leur fait faire la moité du tour du monde en quelque 3o ans. L'enthousiasme passionnel négatif des Juifs les maintient pendant 2.000 ans en état de rébellion ouverte contre le monde entier.

Enthousiasme et passion sont antinomiques

de la logique. Les quarante ans du désert entre la sortie d'Égypte et l'arrivée en Palestine sont également « illogiques ».

Mais ce qui couronne cet édifice d'illogisme, de folie, c'est l'attente effective pendant des millénaires, par des millions d'êtres positifs, intelligents et cultivés, d'un événement surnaturel qui les fasse passer « d'esclavage en liberté » brusquement, sans effort, magiquement : *le Messianisme...* (i).

(1) Il n'est peut-être pas inutile d'analyser cet illogisme juif dans un exemple concret, circonscrit dans le temps et dans le lieu- Il y a quelque temps, un Juif, dont les parents avaient été massacrés dans un des pogromes ukrainiens, abattit, à coups de revolver, dans une rue de Paris, celui qu'il rendait responsable de ces pogromes.

Le monde juif tout entier prit fait et cause pour le meurtrier. Un très grand nombre de témoins furent réunis qui pussent faire à l'audience de la Cour d'assises le récit complet de tous les massacres d'Ukraine. Le défenseur du meurtrier était un des plus grands avocats d'assises de France, d'origine juive, mais complètement latinisé.

Sa tâche était écrasante : le jury parisien, très subjectif, devait par définition être défavorable à son client. Or, c'est un acquittement pur et simple, un acquittement de principe, qui était nécessaire. C'était la condamnation solennelle et populaire, car émanant d'un jury populaire, des pogromes. Seul, l'acquittement conférait au meurtrier la qualité de justicier et légitimait ainsi son geste.

Après une douzaine de jours de débats, quand la matérialité des pogromes eut suffisamment pénétré dans l'esprit des jurés, l'avocat renonça à l'audition d'un grand nombre de témoins des massacres, prononça une plaidoirie magnifique et ohtint l'acquittement de son client-

Si ce résultat réjouit le monde juif, on n'en jugea pas moins très sévèrement, dans certains milieux juifs, cette renonciation par l'avocat à l'audition des témoins, qui eussent crié à la face du monde la grande misère d'Israël. Le défenseur fut hlâmé et n'évita même pas des vexations et quelques hrimades. Quelques très bons Juifs eussent préféré que le meurtrier encourût une condamnation, pourvu que leur passion de geindre fût satisfaite intégralement et quitte à pouvoir se plaindre ensuite de 1' a antisémitisme » des jurés parisiens, excédés par la longueur démesurée des débats qu'eût entraînés l'audition de tous les témoins.

Certains faits de l'histoire juive, examinés à la lumière de cet exceptionnel illogisme, deviennent compréhensibles et reçoivent une explication facile, qu'ils ne trouveraient pas si l'on essayait de lem envisager au point de vue de la logique ordinaire.

1

L'unité de la race, le *passionnalisme* individuel, tous deux conditionnés par le nomadisme, ont nécessairement pour corollaires, dans le contenu du concept sémitique, le rejet du principe d'autorité et le mépris naturel de la discipline.

Nous avons à dessein enfermé notre pensée dans la rigoureuse concision d'une formule : l'évidence s'exprime d'une façon sèche et tranchante.

Pas plus que la Tribu n'admettait les empiétements d'un groupement étranger, pas plus le contribute n'acceptait la prééminence de personne. L'homogénéité de la tribu avait pour sauvegarde à la fois la jalousie de l'indépendance collective et les susceptibilités de la liberté individuelle. Sans doute, dans certaines occasions, la tribu se choisissait un guide. Mais un guide n'est pas un chef, de même que n'en est pas un le montagnard expérimenté dont on retient les services pour une ascension difficile.

Puis le *passionnalisme* individuel avait engendré un esprit personnel d'insubordination. Celui qui,

dans l'ordre affectif, n'aura voulu ni pu discipliner en lui la foule de ses sentiments et de ses idées, ne permettra pas davantage qu'on discipline les manifestations de son activité dans l'ordre politique ou social.

Ainsi, chez les Sémites, les notions d'autorité et de discipline ne pouvaient être reçues, parce qu'inconciliables avec le principe de l'autonomie de la collectivité et de l'individu. Que l'on ne parle pas simplement de méconnaissance de ces notions : méconnaissance dit connaissance dédaignée, méprisée, rejetée, mais tout de même connaissance. Or, elles se trouvaient être strictement inintelligibles aux Arabes et aux Juifs, incompréhensibles, comme la notion de couleur à un aveugle-né. Deux remarques d'ordre linguistique étayent cette affirmation, et ce ne sont pas les références les moins précieuses puisque — n'est-ce pas un lieu commun ? — la langue d'un peuple peut être considérée comme le miroir de son âme.

Ni l'arabe, ni l'hébreu ne connaissent en effet de mot pour exprimer l'idée de discipline (i). L'absence du mot dans le vocabulaire prouve l'absence de la notion dans l'esprit. Et d'autre

(i) L'hébreu moderne a bien forgé le mot *mishma'ath* qui provient du verbe *sh in',* écouter, et vient ainsi immédiatement après la notion *hakhna'a,* soumission. Ainsi, même en ayant oublié sa propre langue, même en partant d'une langue étrangère pour exprimer le mot étranger de *discipline,* le Juif sombre, fatidiquement, pour ainsi dire, dans la notion « obéissance • distincte de celle de la « discipline ».

part, la façon dont l'arabe exprime le principe d'autorité montre sur ce point sa presque totale ignorance. N'est-ce pas dans l'armée que l'idée d'autorité s'énonce, disons-le, avec le maximum de force ? Dans toutes les langues européennes, si riches pour qualifier tous les degrés de la hiérarchie, on dit : « un chef *à la tête* de son armée » en arabe on dit : « un chef *dans* (au milieu de) son armée ».

La première expression implique bien deux notions sous-entendues : l'existence d'une autorité, et, en second lieu, sa primauté par rapport à ceux qui la subissent ; dans la seconde, l'imperceptible notion d'autorité qui s'y trouve est, pour ainsi dire, noyée dans la masse sur laquelle elle devrait s'exercer.

Une remarque s'impose encore. Le principe d'autorité est, chez les Juifs, à ce point

avec le sentiment le plus profond de la race que la Bible va jusqu'à donner une *origine divine à* la défense d'instaurer la royauté. Un passage
4 du Livre de Samuel est tout à fait significatif à cet égard.

Les Juifs demandent un roi à la place des juges qu'ils avaient eus jusque-là, et l'opposition entre la puissance divine et le pouvoir royal est telle que Dieu dit à Samuel : « Ce n'est pas de ton autorité à toi qu'ils se sont lassés, mais de la mienne.

(1) Samuel, Liv- I, ch. vin, p- 7.

Parallèlement chez les Arabes, le principe d'autorité rencontre une irréductible obstruction, d'inspiration également divine. Même au commencement du xv siècle, au moment où le droit divin de l'autorité s'imposait comme une vérité indiscutable et légitimait les absolutismes royaux, un auteur arabe, à la fois législateur, philosophe et homme d'État, soutenait avec une conviction passionnée l'opinion diamétralement opposée :

Je n'admets pas, affirmait en effet Ibn Khaldoun, je n'admets pas le principe qui déclare que le modérateur, régulateur auquel tout le peuple doit se soumettre avec confiance et résignation, soit ordonné par la loi divine (I).

Cette négation de l'autorité, à vrai dire, empruntait toute sa force aux protestations de la race elle-même, si souvent renouvelées au cours de son histoire. On la retrouve aisément aux sources de l'Islam antique, notamment à l'époque des Khalifes Abou Bekr et 'Omar Ibn el Khattab, ces vrais créateurs de la morale et de la philosophie islamiques que la piété musulmane vénère d'une pareille affection en les confondant sous le nom des *Deux Vieillards.*

Abou Bekr, quand il fut nommé Khalife, adressa au peuple l'allocution suivante (2).

(i) Ibn Rhaldoun, *Prolégomènes,* t. I, p- 389-
(2) *Tabari,* t. III, p. 221.

Musulmans, je n'ai accepté le pouvoir que pour empêcher qu'il y eût discussion, lutte et effusion de sang. Je suis aujourd'hui, comme hier, l'égal de vous tous ; je peux faire le bien ou le mal. Si j'agis bien, rendez grâce à Dieu ; mais, si j'agis mal, redressez-moi ; si je m'écarte des ordres de Dieu, cessez de m'obéir, vous serez dégagés du serment que vous m'avez prêté.

Cette allocution peint vraiment l'état d'esprit de l'époque et de la race. Abou Bekr ne conçoit même pas que l'autorité dont il est investi puisse être d'origine divine, et cependant il était en même temps souverain temporel et souverain spirituel et sa puissance, quasi autocratique, était la plus grande de ce temps.

Il ne se reconnaît même pas la souveraineté. Celle-ci réside dans le peuple, qui est institué souverain juge, destinataire et bénéficiaire de ses actes. Son rôle à lui, Abou Bekr, se réduit à n'être que le serviteur de la nation ; l'autorité n'est pas un but en soi-même, un principe intangible, absolu, en dehors de toute discussion, sa destination est purement utilitaire, opportuniste.

Le successeur d'Abou Bekr, Omar Ibn el Khattab encourut des reproches violents de la part de ceux qui étaient encore imbus du vieil esprit mecquois, et qui personnifiaient l'autorité dans un homme, à cause de sa a noblesse » et non pas pour sa valeur d'utilité actuelle (i).

(i) *Tabari,* p. 781.

...Tu as négligé tant de personnes parmi les Mohadj-djires (i) et les Ançares (2), compagnons du Prophète et nobles Arabes, pour choisir un affranchi que tu places à la tête du peuple comme chef qui commande et qui interdit, et comme Imam qui préside la prière.

D'après 'Omar, l'autorité qui commande, puisqu'il en faut une, comme l'a indiqué Abou Bekr dans son discours inaugural, ne doit pas être au-dessus du peuple, mais au milieu de lui *et pour lui.*

Un de ses gouverneurs, celui de Koufa, s'étant fait construire un palais, 'Omar ordonna la destruction de ce palais à cause de la porte :

Tu veux, lui dit-il, probablement placer des portiers et des gardiens à cette porte pour en éloigner et pour refuser d'entendre ceux qui auront une requête à présenter. Tu veux donc suivre les errements de Kesra (Khosroes) en abandonnant ceux du Prophète (3).

* *

Cette non-acceptation constante de la notion d'autorité, qui provoque et explique du même coup la turbulence et la confusion de l'histoire juive à toutes les époques et la grandeur et la décadence de la civilisation islamique, ne faisait pas seulement partie intégrante des fondements secrets de la race. Elle est montée elle-même à la

(1) Ceux qui avaient émigré avec le Prophète de la Mecque à Médine.
(2) Les premiers combattants de l'armée de Mohammed.
(3) *Ibidem,* p. 423-424.

hauteur d'un principe et a trouvé, comme l'adverse principe, des théoriciens et des apologistes. C'est encore à Ibn Khaldoun qu'il faut se reporter si l'on veut en saisir toute l'étendue et toute la profondeur.

Ibn Khaldoun, dans ses Prolégomènes, qui devaient servir d'introduction à l'histoire arabe, oppose à chaque instant, à la notion d'autorité, *l'esprit de corps* qui en est la contradiction- Comme nous l'avons fait nous-même, c'est sur le caractère des Arabes, dont il entreprend une analyse sincère et fouillée, qu'il assied l'incompréhension du principe d'autorité (I).

Indépendants et farouches, ils ne comptent que sur eux-mêmes et se plient difficilement à la subordination. Si leur chef a besoin de leurs services, c'est presque toujours pour employer contre un ennemi *l'esprit de corps* qui les anime. En ce cas, il doit ménager leur fierté et se bien garder de les contrarier, afin de ne pas jeter la désunion dans la communauté, ce qui pourrait amener sa perte et celle de la tribu. Dans un royaume, les choses se passent autrement; le Roi, ou Sultan, doit employer la force et la contrainte afin de maintenir le bon ordre dans l'État.

Et encore :

.-.De tous les peuples, les Arabes sont les moins disposés à la subordination. Menant une vie presque sauvage, ils acquièrent une grossièreté de moeurs, une fierté, une arrogance et un esprit de jalousie qui les

(1) Ibn Khaldoun, *Prolégomènes,* p- 314-

indispose contre toute autorité... S'ils acceptent les croyances religieuses qu'un prophète ou un saint leur enseigne, la puissance qui doit les maintenir dans la bonne voie se trouve *alors dans leurs propres cœurs ().*

Ibn Rhaldoun n'était pas seulement un théoricien. Homme d'État et comme tel ayant la pratique des affaires, c'est sur les mêmes principes qu'il échafaude son système de gouvernement.

Si l'autorité ne fait pas trop sentir sa force et sa puissance coercitive, déclare-t-il (2), ceux qui la subissent montrent un esprit d'indépendance qui se règle d'après le degré de leur courage-.. Si, au contraire, l'autorité s'appuie sur la force et la violence, les sujets perdent leur énergie et leur esprit de résistance, car l'oppression engourdit les âmes... Sous un gouvernement qui se maintient par la sévérité, les sujets perdent le courage ; châtiés sans pouvoir résister, ils tombent dans un état d'humiliation qui brise leur énergie... Un peuple élevé dès sa jeunesse dans la crainte et la soumission ne se targue pas de son indépendance. Aussi trouvons-nous chez les Arabes à demi sauvages, qui s'adonnent à la vie nomade, un degré de bravoure bien supérieur à celui dont les hommes policés sont capables. Les gens qui depuis leur première jeunesse ont vécu sous le contrôle d'une autorité qui cherche à former les moeurs, et à leur enseigner les arts, les sciences et les pratiques de la religion, un tel peuple perd beaucoup de son énergie et n'essaie presque jamais de résister à. l'oppression.

Ainsi se perdit l'esprit d'indépendance ; il céda,

(1) *Ibn Khaldoun,* p. 513.
(2) *Ibidem,* p- 265.

comme on le voit, devant l'influence du gouvernement et de l'éducation, et les hommes se laissèrent alors diriger par une autorité qui *est en dehors d'eux-mêmes.* La loi divine ne produit pas cet effet, parce que sa puissance réside dans les coeurs.

Ce n'est pas à ce peuple-là que l'on peut prêcher la vertu de la résignation.

* *

Ainsi, maintenant, preuves en mains, nous pouvons, avec toute assurance, affirmer que le principe d'autorité n'appartient pas au concept sémitique. La parole de Dieu, rapportée dans le Livre de Samuel, l'allocution d'Abou Bekr, la pensée d'Ibn Khaldoun sont des témoins irrécusables et l'observation directe des Juifs actuels, comme l'étude de l'histoire arabe, le confirment. Trois points nous paraissent donc acquis et marqués : Le principe d'autorité n'est pas d'essence divine ; — ce qu'on peut appeler du nom d' «

» n'a jamais revêtu, pas plus chez les Juifs que chez les Arabes, un caractère absolu — sa destination première est éminemment utilitaire et a pour cause exclusive l'opportunité. Par là s'accuse une différence capitale. Tandis que les autres civilisations fondaient ou ont fondé des établissements plus ou moins durables, sur un principe d'autorité extérieure, souveraine en soi, les Sémites n'ont rien fondé en matière d'institu-

tions permanentes : faute d'avoir compris ou même soupçonné la force et la vertu sociales de ce principe qu'ils faisaient consister dans la volonté intime des individus groupés.

Qu'on se rappelle la magnifique parole d'Ibn Khaldoun : « La puissance qui doit les maintenir dans la bonne voie réside dans leurs chœurs. » Qu'on se souvienne du discours du vénérable Abou Bekr, l'un des « deux Vieillards ». C'est ainsi qu'ils entendaient l'autorité.

Est-ce une autorité que celle qui n'a pas de conscience d'elle-même, qui se contredit, qui se détruit, qui s'annihile en reconnaissant par avance la légitimité ou même simplement l'éventualité de causes ou de forces adverses dirigées contre elle, à plus ou moins brève échéance ? Est-ce une autorité que celle qui se suicide elle-même .en avouant qu'elle se considère comme relative dans son exercice et précaire dans sa durée ? Est-ce l'autorité, celle qui ne parle pas en maîtresse, qui ne fronce pas le sourcil, qui ne brandit pas la foudre — sceptre royal, glaive impérial, faisceau républicain — mais qui balbutie, s'excuse pour ainsi dire, s'exécute par respect des volontés individuelles, dépôt de la véritable souveraineté ? Qu'est-ce que c'est que cette autorité qui n'a pas l'audace de s'affirmer, au besoin par le mensonge authentiqué par la force, par le droit divin, les plébiscites officiels, les votes réguliers des libres électeurs, l'adhésion présumée unanime du peuple ?

En vérité, dérision et fantôme d'autorité !

* *

Mais allons plus loin, et faisons, par un dernier scrupule de vérification, la preuve par neuf, la preuve par le contraire : nous n'étions pas tenus de faire cette preuve, nous la faisons, néanmoins, par acquit de conscience.

La notion de l'autorité — et partant le respect de l'autorité — *est une notion antisémitique.* C'est dans le catholicisme, dans le christianisme, dans les enseignements même de Jésus qu'elle a trouvé sa consécration à la fois religieuse et laïque. Ouvrons Bossuet : Discours sur l'histoire (i).

.-.Il y avait déjà longtemps que les ordonnances du Sénat défendaient les religions étrangères. Les empereurs étaient entrés dans la même politique ; et dans cette belle délibération où il s'agissait de réformer les abus du gouvernement, un des principaux règlements que Mécénas proposa à Auguste fut d'empêcher les nouveautés dans la religion, qui ne manquaient pas de causer de dangereux mouvements dans les États. La maxime était véritable : car qu'y a-t-il qui émeuve plus violemment les esprits, et les porte à des excès plus étranges ? Mais Dieu voulait faire voir que de la religion véritable n'excitait pas de tels troubles, et c'est une des merveilles qui montrent

(s) Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle,* 2' page, chap. xxvi. VI. Nous muivons l'édition de M. Jacquinet (Paris, 1881).

qu'il agissait dans cet ouvrage. Car qui ne s'étonnerait de voir que durant trois cents ans entiers que l'Église a eu à souffrir tout ce que la rage des persécuteurs pouvait inventer de plus cruel, parmi tant de séditions et tant de guerres civiles, parmi tant de conjurations contre la personne des empereurs, il ne se soit jamais trouvé un seul chrétien ni bon ni mauvais ? Les chrétiens défient leurs plus grands ennemis d'en nommer un seul ; il n'y en eut jamais aucun, tant la doctrine chrétienne inspirait de vénération pour la puissance publique, et tant fut profonde l'impression que fit dans tous les esprits cette parole du Fils de Dieu : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Cette belle distinction porta dans les esprits une lumière si claire, que jamais les chrétiens ne cessèrent de respecter l'image de Dieu dans les princes persécuteurs de la vérité. Ce caractère de soumission reluit tellement dans toutes les apologies, qu'elles inspirent encore aujourd'hui à ceux qui les lisent l'amour de l'ordre public, et fait voir qu'ils n'attendaient que de Dieu l'établissement du Christianisme

Arrêtons la citation, et soyons sobres de commentaires : n'ayons pas l'outrecuidance de commenter Bossuet, qui commente Saint-Mathieu (xxii, 2r), lequel commente Jésus.

Jamais les Sémites, et surtout les Juifs, n'ont rien rendu à « César » de ce qui lui revenait : ils pensaient que rien ne lui appartenait et qu'ils ne lui devaient rien. Les imprudents I Ils ignoraient le principe d'autorité dans son essence divine et dans sa vertu sociale...

Si le respect, peut-être même exagéré, de la volonté individuelle s'opposait chez les Sémites, à l'installation et à l'extension du principe d'autorité, il favorisait, par contre, naturellement, l'éclosion et l'épanouissement de l'idée d'égalité.

Le Sémite qui défend avec une farouche énergie sa liberté contre les empiétements, même nécessaires, de l'autorité, ne se permet pas d'entreprendre sur celle de son voisin. Le véritable amour égoïste de sa propre liberté lui commande le nécessaire amour désintéressé de la liberté d'autrui. Dès lors, les différentes libertés individuelles demeurant les mêmes à l'intérieur du groupement, l'égalité n'est pas rompue au profit ou au préjudice de certaines d'entre elles, mais au contraire se maintient en état d'équilibre parfait.

C'est ainsi que dans les coeurs sémites, pour parler comme Ibn Khaldoun, fleurissaient, comme des réalités vivantes, la Liberté et l'Égalité, ces deux principes jumeaux qui, depuis, ne sont plus que des lettres majuscules inscrites dans les préambules des Constitutions modernes et au fronton des édifices publics.

*
* *

L'inégalité humaine est une idée étrangère à la conception sémitique. Que nous la cherchions chez les Arabes ou les Juifs, nous ne trouverons que quelques phénomènes, d'importation étrangère, essentiellement passagers, dus à des contingences et disparaissant aussitôt qu'apparus ; bref d'un caractère tellement fugace qu'il n'est pas possible d'en faire état.

Certes, le vieux monument de la Bible, tolère s'il ne l'institue, l'esclavage, mais il l'entoure de telles conditions que c'est plutôt un louage de services à temps qu'un esclavage perpétuel. Même appliqué à des étrangers, le droit de propriété absolu, droit de vie et de mort, n'existait pas. «Celui qui s'achète un esclave s'achète un maître », dit le Talmud. D'ailleurs la législation postérieure (ii siècle après J.-C-) prohibe formellement, fût-ce à l'encontre des étrangers, l'esclavage perpétuel. A chaque Jubilé, tous les esclaves, quels qu'ils fussent, devaient être libérés- Il n'y a nulle autre trace d'inégalité entre les hommes.

Par contre, l'égalité humaine est magnifiquement affirmée : *tout homme en Israël est fils de roi* (r).

La législation romaine, qui admet une juri-diction pour les *cives* et une autre pour les , n'a pas d'équivalent dans la Bible, ni dans le

) Shabhath, 67, I. (T. B.)

Talmud. L'étranger libre est rigoureusement assimilé au régnicole.

La même note de l'égalité humaine se rencontre aussi chez les Arabes (i). L'esclavage est pour ainsi dire inconnu : les quelques traces fugitives qu'on en trouve, par-ci, par-là, sont loin d'indiquer une institution sociale, comme chez les Grecs, dans les livres d'Aristote, ou chez les Romains. D'ailleurs il est à remarquer que là où la vie est la plus organisée — notamment dans les villes situées le long du couloir Gaza-Aden — l'esclavage n'existe pas.

Il y a bien des *clients*, certes, mais la « clientèle » est inhérente à l'inorganisation sociale, à un besoin de se mettre sous la protection de quelqu'un de plus fort, plutôt qu'à une sorte d'idée d'infériorité ou de supériorité personnelle et permanente.

Par contre, l'égalité humaine se trouve affirmée explicitement et à plusieurs reprises. Et, fait extrêmement caractéristique, l'expression la plus formelle en vient de ceux qui, purs Sémites du désert, n'ont pas subi d'alliages étrangers, de ceux que leur genre de vie n'avait pas mis en contact avec des voisins.

Cette affirmation solennelle de l'égalité humaine est apparue au moment de l'exaltation la plus élevée de l'esprit, au moment où les hommes, dégagés des contingences locales et historiques,

(i) Que l'on ne vienne pas citer l'Algérie et le Maroc; l'influence berbère domine l'influence arabe sémitique.

n'écoutent que la voix du sang, qui, telle une source jaillissante des profondeurs de la terre, remonte des ténèbres du subconscient.

Ce sont les Kharedjites qui affirmèrent cette idée à l'occasion de la question du Khalife éligible.

Ils posèrent comme *dogme de l'Islam pur que tous les hommes sont égaux*- Ils proclamèrent *que même un non-Arabe, même un esclave, peut devenir Khalife et Imam,* c'est-à-dire présider à la prière.

Cette affirmation solennelle a été précédée de controverses passionnées. Elle date du début du siècle.

Les orientalistes les plus distingués, et parmi eux M. Godefroy Demombynes, s'accordent à considérer les Kharedjites comme de purs Sémites du désert, les vrais porteurs des principes de l'Islam primitif, qui, outrés des déchéances du Mohamédanisme abâtardi sous l'influence dissolvante de la Syrie et de la Mésopotamie, se retirèrent lors de la célèbre bataille de Ciffin et formèrent une secte à part, dont la forme habituelle d'activité, depuis le vie siècle jusqu'à nos jours (i), revient comme un leitmotiv tout au long de l'histoire des Arabes Orientaux.

*
* *

Cet égalitarisme affirmé comme principe pénètre toute la vie sociale des Arabes. Son rapport avec

(1) Soulèvement des Wahhabites, héritiers directs des Kharedjites, en 1924. Guerre actuelle (1928) de Ibn Séoud.

l'absence du principe d'autorité et de toute discipline est indiscutable. Certes, les Arabes reconnaissent l'autorité de leurs cheikhs, mais cette autorité n'existe que parce qu'ils veulent bien la reconnaître, que **la sagesse du cheikh est vraiment** utile au groupe, à la tribu. Qu'il vienne à leur déplaire et qu'un autre paraisse pouvoir mieux faire, et aussitôt le cheikh d'abord élu rentre dans le rang.

L'homme, l'individu, est maître souverain de ses destinées personnelles.

Le principe de l'égalité humaine empêche la création d'inégalités sociales. Dès lors, on comprend pourquoi ni Juifs ni Arabes n'ont de noblesse héréditaire ; pourquoi la notion même du « sang bleu » fait défaut. La condition première de ces différences eût été l'admission de la non-égalité humaine ; or, c'est le principe contraire qui est, chez les Sémites, à la base de tout.

La cause accessoire du révolutionnarisme de l'histoire sémitique réside également dans cet égalitarisme outrancier. Comment un État, nécessairement hiérarchisé, pourrait-il subsister, si tous les hommes qui le composent demeurent rigoureusement égaux ?

Ce qui frappe en effet, au cours de l'histoir sémitique, c'est la carence presque totale d'Éta organisés et durables. Certes, il y a eu des royau

en Arabie, mais toujours à la périphérie, où, comme dans le Sawa d et le Yémen, s'exerçait l'influence étrangère, perse ou éthiopienne et byzantine. Et encore cette forme de constitution politique était-elle singulièrement inconsistante et instable.

Doués de toutes les qualités requises pour former politiquement une nation et un État, ni les Juifs ni les Arabes n'ont su construire un monument gouvernemental définitif. Toute l'histoire politique de ces deux peuples est profondément imprégnée d'indiscipline. Sans doute on peut admettre que des causes multiples aient pu déterminer de tels mouvements, mais quelles que soient ces causes : politiques, dynastiques, raciales, économiques ou autres, leur nombre excède véritablement la normale, de sorte que l'on est amené à penser à une cause autre, une cause d'ordre psychologique.

L'existence mouvementée et généralement éphémère des empires et royaumes créés par les Arabes ne doit pas être cherchée ailleurs. Il est même notable qu'Ibn Khaldoun, partant de cette constatation, essaie d'établir toute une théorie selon laquelle la durée d'un Empire n'excède pas normalement deux siècles.

C'est l'anarchie qui est, pour ainsi dire, le régime ordinaire d'un État arabe et les époques telles que le règne de Haroun ar Rachid ou le « proconsulat » de Hadjdjadj, par leur exception même,

permettent justement de souligner l'effroyable confusion qui les précéda et les suivit.

Il n'en est pas autrement chez les Juifs. Leur histoire nous donne des exemples non moins édifiants. Les reproches faits par les Juifs à Moïse, pendant la traversée du désert, sont, de ce que nous venons d'exposer, l'illustration vivante. Toute l'histoire juive postérieure, et sous les Prophètes et sous les Rois, et pendant la domination romaine, comme l'histoire arabe, est remplie à chaque pas de « mouvements populaires » dont la raison matérielle nous échappe. Bien plus, en Europe, au cours des et xxe siècles, le rôle joué par les Juifs dans tous les mouvements révolutionnaires est considérable. Et si en Russie les persécutions antérieures pouvaient à la rigueur expliquer cette participation, il n'en est plus de même en Hongrie, ni en Bavière ni ailleurs. Comme pour l'histoire arabe, il faut chercher l'explication de ces tendances dans le domaine de la psychologie-

Le « Révolutionnarisme » exige, au moins dans sa technique, une très forte dose de allant de pair avec l'esprit de masse, de foule. Les différents individus, en principe autonomes, viennent se fondre, jusqu'à disparaître dans l'ensemble, et le « magma » ainsi créé prend un aspect entièrement différent des figures individuelles,

chacune si caractéristique pourtant, qui primitivement le composaient. Ainsi l'histoire des deux grands peuples sémitiques, et leur évolution si lente, parfois même insensible, présente cependant une suite ininterrompue de révolutions où l'on rencontre à chaque instant des compétitions de personnes, des bouillonnements de passions, de vastes mouvements des masses populaires.

L'âme de la foule n'est représentée nulle part aussi bien que dans la « Conquête de Plassans » ou dans « Germinal s. Les agitations de foules que Zola décrit dans ces livres nous aident singulière ment à comprendre l'âme sémitique et la domination psychologique de la masse par quelques individualités exaltées.

De l'histoire politique des peuples sémitiques, ce qu'on pourrait appeler l'impérialisme est absent. Entre l'armée romaine, partant à la conquête des contrées lointaines, et les armées arabes qui, sous la conduite de Khalid Ibn el Wâlid, portent aux confins du monde alors connu la parole et l'enseignement de l'Envoyé de Dieu, une différence théorique irréductible subsiste. Les premiers cherchent la terre, les seconds ont pour but les

(i) Il est à remarquer d'ailleurs que, de tous les peuples civilisés d'Europe, les plus révolutionnaires sont ceux qui, par le voisinage méditerranéen, sont les plus rapprochés des Sémites.

hommes. Les uns sont mus par l'intérêt, les autres par la Passion.

On observe le même phénomène dans l'histoire interne : chez les Européens, les principales luttes ont pour cause les intérêts opposés, tandis que chez ce sont les passions opposées qui produisent les grands courants nationaux, qui provoquent les révolutions, les coups d'État, les meurtres de souverains, etc.

La saine base d'un État : intérêts opposés s'équilibrant en se combattant, manque. A sa place, des passions animant des masses populaires, passions dépourvues du correctif de la considération des réalités, passions s'égarant au gré des seuls facteurs psychiques..., ces facteurs qui- agitent les masses et qui font sombrer leur puissance matérielle pour des raisons que trouverait mystérieuses celui qui ne tiendrait pas compte des facteurs impondérables.

Telle une aiguille de boussole, influencée par un orage magnétique imperceptible à nos sens, s'affole, égare le vaisseau qui se fie à ses indications et le perd dans les ténèbres de l'Océan.

Un sentiment très vif de l'égalité, une pratique constante de ce principe, des tendances très marquées pour les formes sociales qui l'instaurent ou le rétablissent dans la vie groupée des individus, composent un des aspects les plus caractéristiques et les plus permanents de l'âme sémitique. Il serait néanmoins à cet égard incomplet si nous n'y joignions, cause ou conséquence de cet état d'esprit, la prédominance de l'idée de Justice.

Si l'on a pu affirmer que les religions sémitiques n'ont pas, à proprement parler, de contenu moral, c'est cependant à elles, il faut le reconnaître, que l'humanité doit le resplendissement de l'idée de Justice.

Gardons-nous pourtant de confondre morale et justice. Le contenu moral d'une religion digne de ce nom résulte de l'idée de différence et dérive de la pénétration de la notion de valeur dans la « logique des solides » bergsonienne.

Il n'en est pas de même de la notion de Justice, et particulièrement chez les Sémites, celle-ci opère sur un autre plan. Elle est l'équivalent, dans le

d'équi monde spirituel, de la notion d'égalité, et libre dans le monde matériel.

On peut faire à ce sujet une remarque intéressante. Tandis que philosophes et métaphysiciens abondent en explications sur les origines de la morale, les auteurs, qui recherchent la base du droit pénal, lequel semble avoir son point de départ dans l'idée de Justice, hésitent au fond entre deux hypothèses seulement : la nécessité sociale ou bien l'idée d'équilibre dans l'univers, équilibre rompu par l'effet du crime et que le châtiment rétablit et redresse.

On aura remarqué qu'envisagées à notre point de vue, ces deux thèses ne sont que deux faces d'un même concept, l'utilitarisme, rehaussé ou non de l'idée de justice. Mais ce qui est évident, c'est que l'idée de justice est le complément nécessaire de l'idée d'égalitarisme.

Notons que, dans le concept sémitique, l'idée de justice subroge l'idée morale proprement dite. Nulle part cette subrogation n'apparaît aussi nette que dans le domaine linguistique. On connaît la fixité des mots dans les langues sémitiques, tant au point de vue de leur forme que de leur sens. Or la racine *ç d q*, qui en hébreu exprime en même temps les trois notions *d'aumône*, de *raison* et de *justice*, se complique en arabe des notions de *piété* et *d'amitié*. Il est certain que la
de cinq sens, apparemment aussi
, n'est possible que si, à l'origine, cette

seule racine ç *d q* signifiait le *bien* pris dans son sens le plus large, dominé par la notion de *justice.*

D'ailleurs, et le recoupement est intéressant, c'est l'idée de justice qui, concurremment avec le passionnalisme de la race, est à la base du révolutionnarisme juif. C'est en éveillant ce sentiment de justice que l'on peut déterminer l'agitation révolutionnaire. L'injustice sociale, qui résulte de l'inégalité sociale nécessaire, est cependant féconde : une morale peut la couvrir parfois, la justice jamais.

Égalitarisme, idée de justice, passionnalisme déterminent et conditionnent le «

». L'indiscipline et l'absence de la notion d'autorité favorisent son éclosion dès que l' « objet » du *révolutionnarisme* fait son apparition.

Mais « objet » — ce sont les biens : objet des luttes humaines depuis la plus haute antiquité - lutte éternelle pour leur possession et leur réparti-tion-

C'est le communisme en lutte avec le principe de la propriété privée.

On a dit avec juste raison que toute la civilisation occidentale, .et même la civilisation tout court, est bâtie sur ce principe de la propriété privée [illegible] droit civil.

Dans l'ordre des besoins humains, qui satisfont les instincts profonds, permanents et immuables,

après l'instinct-besoin dela conservation et celui de la procréation, vient celui de la propriété.

Le premier homme qui a clôturé le champ qu'il avait labouré doit occuper une place analogue à celle de l'homme qui, le premier, fit jaillir une étincelle de feu. Droit civil et droit pénal ne font pas autre chose que garantir la satisfaction de ces trois besoins correspondant aux trois instincts primordiaux.

La propriété est une sorte d'entité psychologique. Elle comporte des degrés qui vont de la propriété parfaite, représentant un caractère complet de valeur absolue et permanente, pl
in re proprietas, et aboutissant au simple usufruit héréditaire ou même viager.

Le droit romain, fondement et modèle de tous les droits civils modernes, crée deux sortes de biens: les biens quiritaires, indispensables à la vie et réalisant le maximum de durée et de valeur ; les biens bonitaires, qui sont d'une valeur inférieure.

Cette notion juridique qu'il y a des *qualités* de biens et, par voie de conséquence, des gradations dans le droit de propriété, est soulignée, dans le Code de Napoléon, par la distinction faite entre les immeubles et les meubles. Dans toutes les législations européennes jusqu'à ces tous derniers temps, la supériorité des biens immeubles sur les biens meubles est affirmée.

Seul le premier bien, l'immeuble, est le vrai bien, le bien par excellence ; l'aube n'est que

bien relatif. Bon dans certaines circonstances de temps et de lieu, il peut donner satisfaction à certains besoins ou procurer une somme de jouissance, mais il n'a pas de valeur propre, autonome.

En somme, la supériorité véritable du bien immeuble sur le bien meuble réside dans le fait que la propriété immobilière peut se démembrer en propriété et usufruit, sans perdre sa substance même ; tandis que, dans les meubles, propriété et usufruit pratiquement coïncident.

Nous avons déjà constaté précédemment l'absence de propriété privée foncière et chez les Arabes et chez les Juifs.

L'instinct même de propriété d'ailleurs, résultant de l'attachement à la glèbe, n'existe pas chez les Sémites — ces nomades — qui n'ont jamais possédé le sol, qui n'ont jamais voulu le posséder. De là leurs tendances communistes indéniables depuis la plus haute antiquité. Nous avons cité la législation biblique en matière de propriété foncière. L'Islam sémitique, dans la personne du Khalife 'Omar Ibn el Khattab, professe les mêmes idées. 'Omar ne ménage point les recommandations ni même les défenses itératives à ses fidèles d'acquérir des propriétés immobilières, champs, prairies, maisons dans la riche Syrie ou la plantureuse Mésopotamie. Un principe général se cache sous ces recommandations : c'est le communisme. Bien plus, 'Omar veut étendre ce communisme jusqu'à la propriété mobilière.

Le *Beith el Mâl* Trésor public, devait être le centre, détenteur et dispensateurs de toutes les richesses, en dehors de tout autre titulaire.

C'est lui qui devait servir les pensions à tous les Arabes, à tous les Musulmans, à toutes les personnes communiant dans la même foi, combattant, pour la même cause, serviteurs du même idéal.

C'est là la pensée profonde de 'Omar, éminemment et exclusivement communiste. Et en élargissant la question, il suffirait de citer des textes nombreux et pertinents pour démontrer que toute la tendance, en politique intérieure, chez ce Khalife, si représentatif de l'esprit arabe pur, était nettement socialiste. Certaines pratiques le confirment d'une manière absolue.

La réaction Kharedjite, dont nous avons souligné déjà le caractère profondément démocratique et égalitaire, avait aussi des tendances communistes.

En ce qui concerne les Juifs, leur rôle dans le socialisme mondial est à tel point important qu'il n'est pas possible de le passer sous silence. Ne suffit-il pas de rappeler les noms de grands révolutionnaires juifs du et du xxe siècle, les Karl Marx, les Lassalle, les Kurt Eisner, les Bela Kuhn, les Trotzky, les Léon Blum, pour que les noms des théoriciens du socialisme moderne se trouvent ainsi mentionnés ? S'il n'est pas possible de déclarer le bolchévisme, pris globalement, comme une création juive, il n'en reste pas moins

vrai que les Juifs ont fourni plusieurs chefs au mouvement maximaliste, et qu'en fait ils y ont joué un rôle considérable.

Les tendances des Juifs au communisme, en dehors de toute collaboration matérielle à des organisations de partis, quelle confirmation éclatante ne trouvent-elles pas dans l'aversion profonde qu'un grand Juif, qu'un grand poète, Henri Heine, éprouvait pour le droit romain Les causes subjectives, les causes passionnelles de la révolte de Rabbi Aqiba et de Bar Kocheba de l'an 70 après J.-C., contre la *Pax Romana* et la *Jus Romanum,* comprises et ressenties, subjectivement, passionnément par un Juif du siècle, qui apparemment n'avait conservé aucun lien avec sa race 1

Et les révolutionnaires juifs et les communistes juifs qui s'attaquent au principe de la propriété privée, dont le monument le plus solide est le *Codex Juris Civilis* de Justinien, de Vulpien, etc..., font-ils autre chose que leurs ancêtres qui résistaient à Vespasien et à Titus

En réalité, ce sont « les morts qui parlent »

Cet enthousiasme passionnel pouvait mener très loin, jusqu'au bout, jusqu'à la fin : il pouvait déterminer la disparition de la race par une succession de folies mortelles. Cette sorte de délire provoqué et entretenu par l'abus des passions violentes, pouvait, à la longue et par sa seule action renouvelée, déterminer des phénomènes funestes, à la façon d'accès répétés de *delirium tremens.* Mais cette intoxication avait son antidote, et ce désordre de la pensée trouva son correctif dans la conception et la pratique d'un utilitarisme positif. La considération précise de l'utilité des choses coexiste, dans l'âme sémitique, avec le lyrisme désintéressé et dangereux des passions, et la frénésie des abstractions n'exclut pas
de l'intérêt. Égaré parfois dans le ciel, le Sémite ne perd cependant pas la notion de la terre, de ses biens et de ses profits. Tout au contraire. L'utilitarisme, tel est l'autre pôle de l'âme sémitique, et que l'on ne crie pas à la contradiction Le même mot français ne désigne-t-il pas la
des plus nobles pensers et du lucre le plus mesquin ? Tout, disons-nous, dans le Sémite, est

: d'idées et d'affaires, et, sous ce dernier rapport, quel hymne vigoureux n'a-t-il pas chanté à la glorification de l'intérêt terrestre !

La création, l'origine de cet utilitarisme est pour ainsi dire automatique. La résistance, dans le domaine de la physique, n'est-elle pas égale à la pression, et la réaction ne s'équilibre-t-elle pas avec l'action ?

La naissance de l'utilitarisme était une nécessité naturelle. Il est la résultante d'un parallélogramme de forces : absence de propriété foncière privée — sens de la vie, éternisé dans la race.

Au point de vue psychologique la propriété foncière privée se décompose en deux éléments. La propriété elle-même et l'amour qu'on lui porte — lopin de terre pour le paysan, dont l'expression la plus haute, la plus désintéressée, la plus spiritualisée est le patriotisme — et la jouissance que l'on en tire, les avantages que la propriété procure et qui sont l'objet de nos recherches. Cet amour-là et cette cupidité-ci se combinent harmonieusement dans l'âme d'un terrien.

Chez le Sémite, chez le Juif, le patriotisme terrien comme son expression microscopique l'amour d'une parcelle de la glèbe, n'existe pas. Le volume de l'âme est une constante : des deux éléments, en l'absence du premier, le second envahit tout. Les choses ne sont pas envisagées en elles-mêmes, mais au point de vue de l'intérêt, de l'avantage que l'on peut en tirer.

L'autre côté du parallélogramme est le sens de la vie, éternisé sans la race. Les *Tusculanes* de Cicéron, comme l'expression française : *toul est perdu, fors l'honneur,* indiquent dans la hiérarchie des valeurs la place prépondérante occupée par l'honneur à l'égard de la vie.

C'est le contraire chez les Sémites : la vie est à la première place de leurs valeurs. Tout lui est subordonné et tout est permis, tout est encouragé qui la facilite, la rend plus agréable plus attrayante, plus digne d'être vécue. Et si la femme adultère, d'après la loi mosaïque, doit être lapidée, c'est qu'il s'agit encore de la sauvegarde supérieure de la vie : la pureté de la race.

Ainsi ces deux éléments organiques de l'âme sémite concourent à la création du finalisme utilitaire. Leurs résultats convergent et leur confluent donne l'utilitarisme.

De *cette* disposition de l'esprit qui consiste à ne pas mépriser l'existence des biens de ce bas monde, mais à en désirer l'acquisition pour la puissance intrinsèque que celle-ci confère, de nombreux exemples existent, de nombreuses tendances persistent, qui prouvent et fortifient cet élément du concept sémitique.

Lisez le Décalogue. Ses prescriptions impérieuses font dépendre directement l'abondance,

ou la prospérité de la race, de la piété bien comprise, utilitaire, intéressée, de ses membres. On s'est universellement extasié sur la beauté morale des préceptes énoncés à la conscience humaine. Chateaubriand, qui dans son *Génie du Christianisme a* aperçu et exalté certains aspects du *Génie du Sémitisme,* a été parmi les laudateurs l'un des plus éloquents et des plus harmonieux. Qui ne connaît le magnifique tableau de Moïse, héraut de Dieu, promulguant les Dix Commandements :

Voyez cet homme qui descend de ces hauteurs brûlantes. Ses mains soutiennent une table de pierre sur sa poitrine, son front est orné de deux rayons de feu, son visage resplendit des gloires du Seigneur, la terreur de Jéhovah le précède : à l'horizon se déploie la chaîne du Liban avec ses éternelles neiges et ses cèdres fuyant dans le ciel- Prosternée au pied de la montagne, la postérité de Jacob se voile la tête dans la crainte de voir Dieu et de mourir. Cependant les tonnerres se taisent et voici venir une voix : Écoute, ô Israël, etc. (i)...

Mais c'est ce même Chateaubriand qui, dans son commentaire sur ces commandements, ajoute à l'un d'eux — le cinquième, amour filial — une glose où se dénonce la notion utilitaire.

Rien, constate-t-il en effet, n'est plus admirable, dans leur simplicité pleine de justice, que ces lois

(i) Chateaubriand, *Génie du Christianisme,* première partie, livre II, chap. iv. Nous ne relèverons pas le spectacle du Liban et de ses cèdres fuyant dans le ciel, — vus du Sinaï, séparés par quelque Boo kilomètres.

morales des Hébreux. Les Païens ont recommandé d'honorer les auteurs de nos jours : Solon décerne la mort au mauvais fils. Que fait Dieu ? Il promet la vie à la piété filiale. Ce commandement est pris à la source même de la nature. Dieu fait un précepte de l'amour filial ; il n'en fait pas un de l'amour paternel ; il savait que le fils, en qui viennent se réunir les souvenirs et les espérances du père, ne serait que trop souvent aimé de ce dernier : mais au fils il commande d'aimer, car il connaissait l'inconstance et l'orgueil de la jeunesse.

Qu'est-ce à dire ? sinon, aux termes de cette sentimentale exégèse, que l'intérêt seul explique simultanément et l'omission de l'amour paternel en tant que précepte et l'obligation de l'amour filial, par contre, dans les articles de loi du Décalogue ; et n'est-ce pas encore l'intérêt qui recommande l'observation de cette dernière obligation :

Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre.

Voici une obligation dépourvue de *sanction* (et il ne suffirait pas de constater qu'elle est *naturelle),* mais par surcroît facilitée par l'octroi d'une *prime ;* voici l'amour filial, l'intensité de l'amour filial, imposé à l'intérêt personnel comme fonction et proportion de l'existence,... comme condition de la durée plus ou moins grande de l'existence, de la vie, le bien le plus précieux, quoi qu'on dise. L'amour filial, assurance de longévité.

Utilitaires également les ultimes recommanda-

tions de Moïse, avant de quitter l'Égypte, « d'emprunter » aux Egyptiens leurs objets d'or et d'argent.

Utilitaires aussi les prescriptions si détaillées et si réalistes des paradis talmudique et musulman (I). Les bonheurs qui composent l'éternelle félicité y sont présentés comme la contre-partie, la compensation, le paiement de la foi dans ce monde, comme les intérêts qui viendraient rémunérer, à un taux avantageux, le capital de vertu aliéné sur terre à fonds perdus. Et notons, en passant, pour le contraste antisémitique, la discrétion de l'apôtre Paul qui s'emploie à détourner les Chrétiens de toute curiosité (il n'est pas de curiosité désintéressée) touchant la nature des joies promises aux justes dans le ciel.

Utilitaire bien davantage encore cette allusion de Maç'oudi aux Arabes préislamiques qui disaient (2) :

Nous ne connaissons pas d'autre vie que celle de ce bas monde, nous mourons et nous vivons, et le temps seul nous ravit l'existence.

Paroles à rapprocher de ces autres, représentatives d'un état d'esprit contre lequel fulminaient les prophètes d'Israël : « Mangeons et buvons, car demain nous serons morts. »

(I) Le nombre des fleuves de lait ou d'huile y est spécifié, ainsi que toutes les délices que l'on y éprouve. On sait en quoi consiste le paradis musulman...

(2) Maç'oudi, P airies d *'or* .257.

[redacted]

Adeptes de l'utilitarisme, enfin, ces types d'hommes d'affaires, dont la psychologie sémitique s'est perpétuée de nos jours, depuis les « coupeurs de routes » arabes *(qat'y a-et-tari)* jusqu'aux impies Juifs qui, négligeant les pieuses études et les méditations, s'adonnent au négoce, aux opérations de lucre, aux finances, les *Réshaïm,* pour qui les biens de ce monde sont plus attrayants que ceux de l'autre ().

Certes, le rapport que nous venons d'établir entre un brigand bédouin et un financier juif contemporain peut sembler tout au plus piquant. Cependant sous l'apparente irrévérence du rapprochement, que certains pourraient imputer à la malignité outrancière d'un esprit satirique, se cache une vérité profonde. L'utilitarisme qui est le trait commun à l'un et â l'autre de ces individus ne résulte pas de la simple constatation d'un certain nombre de faits existants : c'est un système, c'est une théorie, de caractère quasiuniversel.

De l'utilitarisme considéré comme système, un des plus grands esprits en étendue, en profondeur, en hauteur, du siècle passé, H- de Balzac, eut l'intuition quand, dans ses Petites Nouvelles, il posait la question de savoir si l'honorabilité, la probité, la fidélité à la foi jurée, ces plus belles vertus humaines, ne sont pas autre chose que des

(s) Constatons que si d'ordinaire le juif est représenté comme le type de l'homme d'affaires ou du financier, parmi les Juifs qui ont conservé la pureté naturelle, ce Juif-là est d'un ordre inférieur qui cède *le* pas au poète, au savant, au docteur de la Loi

procédés d'une efflcacité commerciale supérieure, comme d'autres vertus pourraient n'avoir pour point de départ et pour but que *l'opportunité* (i).

Là se concentre tout le sens de l'utilitarisme : objet, moyen et but, tous éléments considérés dans leurs aspects purement matériels.

Évidemment — nous le concédons à ceux que cette afflrmation pourrait contrister — entre un « coupeur de routes », qui enlève aux passants leurs brebis ou un « chapelet de chameaux », et un homme d'affaires moderne, la différence paraît considérable. La proportion, cependant, est la même que, dans l'ordre biologique, entre une

organique et un organisme supérieur- Dans un cas, l'action est d'une simplicité parfaite ; dans l'autre, au contraire, elle est d'une très grande complexité, avec une multitude de facteurs, chacun agissant à part et réagissant sur les autres. Mais ce qui lie les deux faits, c'est que brigand et financier cherchent toujours un résultat et ne cherchent même que cela. C'est le triomphe de la finalité. Pour eux, la pensée de Pasteur, que tout effort est un but en soi, n'a pas de sens. Ici, au contraire, le moindre effort ne connaît pas de désintéressement. Il tend à un but particulier qu'il atteindra bon gré mal gré. Moyens et

(r) Sans parler de La Rochefoucauld, qui, sous le terme plus noble *d'amour-propre,* reconnut les sources déguisées de l'intérêt, mettons en parallèle, comme décrivant l'Utilitarisme, cette pensée de Vau-
t venargues : « L'utilité de le vertu est si manifeste que les méchants
la pratiquent par intérêt. »

but ne se confondent pas : l'Idée de but prédomine.

En face du passionnalisme, cet enthousiasme illogique, l'utilitarisme, avons-nous affirmé, représente l'autre pôle de l'âme sémitique. Il ne faut pas considérer dans l'utilitarisme que son côté sec et dur, inaccessible à aucun sentiment tendre, en dehors du but à atteindre. Pour comprendre toute sa grandeur et ses conséquences, il faut reconnaître que c'est cette idée-force qui donne, en l'absence de la logique vacillante, un guide absolument sûr et infaillible dans la vie. L'utilitarisme est le facteur de la vie de l'individu- Il est également le facteur de la vie, de la perpétuité de la race.

Le but de cette idée-force, ce n'est pas douteux, est l'homme lui-même, sa vie, son existence. Elle le contraint à reconnaître, au plus profond de son for intérieur, la nécessité de la vie, de l'existence, nécessité impérieuse, contre laquelle rien ne prévaut.

Ainsi ne verra-t-on pas chez les Arabes, ni chez les Juifs de Flagellants. Bien que l'exaltation religieuse puisse atteindre un haut degré, le fanatisme le plus frénétique n'aboutira pas chez eux à l'autocastration, et les formes particulières du masochisme religieux hindou leur

resteront toujours inconnues. Il en est de même pour le suicide. Que l'on se rappelle le rôle joué par le suicide dans l'antiquité gréco-romaine et même dans les temps plus modernes. Or, dans toute la littérature arabe on ne cite pas un seul cas de suicide (i).

Le Talmud, de son côté, ne voit au suicide qu'une seule cause possible : la folie, la démence. L'hébreu n'a pas de mot propre pour exprimer le mot : suicide, l'arabe non plus et c'est une périphrase que l'on est obligé d'employer. C'est dans cette négation du suicide que l'on aperçoit tout le prix qui est attaché à la vie humaine. C'est la vie qui est le but suprême, il n'y a qu'elle qui mérite attention.

Aussi dans la religion juive, cette cristallisation parfaite de l'Esprit sémitique dans sa forme antique, le souci de la vie humaine, est poussé au plus haut degré.

La valeur qu'on attache à *une âme dans Israël* est immense ; pour la sauver, on peut sacrifier tout et même transgresser les prescriptions de la Loi. Si aucune condamnation à mort n'a été prononcée pendant la durée d'un Sanhédrinat, le Sanhédrin était béni et glorifié.

L'aboutissement de l'utilitarisme, et en même temps et malgré l'antinomie apparente, l'aboutissement du spiritualisme sémitique, tel qu'il s'ex-

(i) Nous uoyous que cc fait n'a jamais enclore été mentionné cf cependant on ne. saurait trop exagérer Son importance.

prime dans les Psaumes, dans le livre de Job, dans le Qoran ou dans les Zaçaïd c'est le culte de l'homme souverain. De ces poèmes, l'homme est le seul sujet, il en est le seul objet, à l'encontre de tous les autres.

Cette possibilité de se détacher des contingences de la logique, pour se créer une vie intérieure intense, ce que Renan appelle *l'intolérance sémitique,* est bien l'absorption totale de l'homme en lui-même, avec mépris pour tout ce qui n'est pas lui-même. La logique des solides n'existe pas pour les Sémites, aussi cherchent-ils ailleurs la base de leur métaphysique et la trouvent-ils dans le culte de la vie humaine et de l'homme.

Ce culte de l'homme, en passant par celui des ancêtres, mène à celui de la tribu, puis de la race. Les religions sémitiques ne sont que la spiritualisation déificatrice de la race, du *jus sanguinis,* ou, selon l'expression d'Ibn Khaldoun, « esprit de corps ».

La faculté spiritualiste de l'âme sémitique crée un symbole mental suffisamment puissant, pour faire vibrer en d'autres âmes les cordes correspondantes. Et pour de telles vibrations, trois ou quatre millénaires paraissent un temps bien court.

De là sont nées et la Stabilité et la Solidarité juives, qui ne sont au fond que la même chose.

Au début tout était con-
fondu ; l'intelligence vint qui
mit chaque chose à sa place-

ANAXAGORE.

Ici, arrêtons-nous. Contemplons le chemin parcouru et mesurons notre pensée. Qu'avons-nous trouvé dans le concept sémitique ? Peu de chose, en vérité. Nous avons montré aussi simplement que possible quelques tribus de nomades, Arabes ou Juifs, déambulant avec leurs tentes pour un campement provisoire, rebelles à l'appel du sol, dédaigneux des leçons de l'expérience, enthousiastes de liberté, laissant régner l'indiscipline dans la conduite intérieure de leur esprit et de leur groupement social, incapables de mener à bien de grandes entreprises, voués aux échecs les plus lamentables, obligés instinctivement, pour perpétuer la race, de compenser le périlleux désintéressement du support foncier par la pratique d'un utilitarisme averti.

Voilà ce que l'analyse et l'histoire nous ont permis de reconnaître dans le concept sémitique- Piètre inventaire, constatons-le, plus indigent encore qu'on ne le croit, mais dont l'exceptionnelle richesse est de se concentrer en un seul article, en une seule idée : l'exaltatlon de la race

par la notion d'égalité. *L'unilé,* l'austère et stérile unité : tel est l'indestructible cachet du concept sémitique. *La non-différenciation,* dans tous les ordres : psychologique, social, politique, linguistique, artistique, religieux, telle est en définitive la marque de l'âme sémite.

Le Sémitisme est un concept non différencié à tous les égards, de la même façon que *l'antisémitisme* est un concept différencié. Il ne nous reste plus qu'à démontrer la valeur de cette affirmation.

Mais une notion négative, comme celle de non-*différenciation,* s'étendant sur tant de domaines, qu'est-elle donc ?

Des exemples puisés un peu partout vont nous l'expliquer mieux qu'une définition toujours trop étroite.

a) *Différenciation individuelle.* — Aristote développe l'idée de l'inégalité des hommes entre eux, la trouve juste, bonne et légitime, et élève l'esclavage à la hauteur d'un principe. De même Rome. De même le Moyen Age avec sa notion du noble et du manant ou vilain. Dans les temps modernes, les opinions gobiniennes soutiennent la même thèse. Et ses théories sur l'inégalité des races n'ont-elles pas cours actuellement encore en Allemagne, en Angleterre et surtout aux États-Unis d'Amérique ?

b) Différenciation religieuse. — Nous la trouvons dans le dualisme religieux de la Perse avec le principe du Bien et le principe du Mal, le polythéisme de toutes les nations européennes procédant de la Grèce et de Rome.

Dans le Christianisme, la Sainte-Trinité et le culte voué à la Vierge compliquent et obnubilent la notion d'Unité. Les anges, sorte de divinités inférieures ou intermédiaires entre le divin et l'humain, et puis les Saints, toute une institution faisant le pont entre l'humanité ordinaire et les éléments supérieurs.

c) Différenciation sociale. — Elle trouve son expression la plus intégrale dans les institutions romaines. Elles offrent l'image d'un immense monument aux lignes logiques et harmonieuses, rien ne manquant, rien n'étant de trop ! Puissance qui repose sur la diversification judicieuse et indispensable, puisant sa force dans sa pluralité même. La société romaine est fortement hiérarchisée ; les classes sociales nettement différenciées ; tout dans sa variété concourt pour former un ensemble indestructible.

d) Différenciation juridique. — Elle a emprunté le moule rigide de la procédure romaine avec ses *legis acliones* variées, dans lequel coule librement le contenu vivant du droit ; vivant, donc changeant, s'adaptant à la vie, à sa diversité, à sa complexité. C'est cet ensemble, fait du rigide et du souple, qui donne au droit romain sa force non

surpassée, comme, dans le corps humain, c'est le judicieux mélange d'os et de chair qui met en valeur la force matérielle et la beauté plastique.

e) Différenciation politique. — La Féodalité la montre pleinement avec l'institution de la noblesse héréditaire au Moyen Age. C'est l'époque des luttes entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, car cette idée qu'il n'y a pas de confusion possible entre le spirituel et le temporel survivait toujours dans la conscience des masses populaires et l'idée d'une interpénétration possible entre les deux pouvoirs n'a pu germer dans la conscience européenne.

A cette différenciation, plus tard, Montesquieu apporte une magnifique consécration par sa théorie sur la séparation des pouvoirs : judiciaire, législatif, exécutif. Les idées sont simples, mais ce sont des idées-forces. La vie est un mouvement continu ; pour que ce mouvement ne soit pas désordonné, il faut que plusieurs forces agissent en se contre-balançant, de telle sorte qu'une harmonie s'établisse entre elles. Les divers pouvoirs législatif, exécutif, judiciaire, ont chacun sa propre « sphère d'influence ». C'est leur action harmonieusement conjuguée qui crée l'ensemble puissant de l'État moderne.

f) Différenciations fragmentaires. — Telle est celle de l'Église catholique, modèle du genre différencié. Telle l'Armée, merveilleusement agencée, avec des organes multiples et variés, à fonctions et à destinations diverses, se développant indé-

pendamment l'un de l'autre, mais concourant harmonieusement au même but,

Que signifient ces exemples et quel but en les citant ? La vie est un perpétuel mouvement et, par conséquent, changement. Pour que ces mouvements, ces évolutions, puissent avoir lieu, il est nécessaire qu'il n'y ait pas identité, égalité, car alors manquerait la raison même du mouvement et de l'évolution.

Ainsi, s'il n'y avait de poids sur aucun des fléaux de la balance, ou si tous les deux étaient du même poids, aucun mouvement ne se produirait.

Si le soleil chauffait d'une façon absolument identique toutes les mers, il n'y aurait pas de courants marins.

Si dans la nébulosité primitive la matière unique avait été répartie d'une façon rigoureusement homogène, jamais le noyau qui donna naissance au système solaire et à la vie organique ne se serait formé.

Le principe de la machine à vapeur est fondé sur un écart de température, et toute l'électricité appliquée, sur la différence des potentiels.

Le monde n'est en somme qu'une quantité énorme de vases communiquants. Pour qu'il y ait vie, mouvement et évolution, il est indispensable que les contenus ne soient pas égaux,

Déjà Héraclite disait ILGSV2Gt na et il entrevoyait que la vie est représentée essentiellement par le mouvement, c'est-à-dire variabilité et variations, diversité et différence, en un mot hétérogénéité dans le temps et dans l'espace. Ces vérités exactes dans le monde physique, le sont également dans la vie organique et dans la vie des individus. Elles le sont encore dans la vie des sociétés humaines.

Diversité et, partant) inégalité sont le premier et le seul moteur de toutes nos actions. Car qu'estce donc l'intérêt personnel, unique facteur de l'immense développement de l'humanité, sinon un effort invincible et irrésistible pour passer d'une inégalité inférieure à une inégalité supérieure ?

Le travail lui-même n'est que du mouvement raisonné. Et c'est l'inégalité de la vie qui en donne la raison en déterminant les actions humaines et en suscitant les énergies. Anatole France ne qualifie-t-il pas l'inégalité de divine ?

Mais pour comprendre pleinement la resplendissante, l'infinie, la majestueuse fécondité de la non-égalité, nous allons prendre un exemple. Un exemple misérablement petit d'inégalité purement matérielle, simplement quantitative, et nous apercevrons des perspectives dont les limites se confondent avec l'infini.

Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance, que rien ne leur manque, j'infère

de là que nul homme qui est sur la terre n'est dans l'abondance, et que tout lui manque : il n'y a que deux sortes de richesses, et auxquelles les autres se réduisent, l'argent et les terres : si tous sont riches, qui cultivera les terres et qui fouillera les mines ? Ceux qui sont éloignés des mines ne fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes et misérables ne pourront en tirer des fruits ; on aura recours au commerce, et on le suppose : mais si les hommes abondent de biens, et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région dans une autre les lingots et les choses échangées ? Qui mettra des vaisseaux en mer ? Qui se chargera de les conduire ? Qui entreprendra des caravanes ? On manquera alors du nécessaire et des choses utiles ; s'il n'y a plus de besoins, il n'y a plus d'arts, plus de sciences, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes et à ne pouvoir être secourus les uns des autres, rend les lois frivoles et inutiles ; entraîne une anarchie universelle ; attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez, au contraire, que tous les hommes sont pauvres, en vain le soleil se lève pour eux sur l'horizon, en vain il échauffe la terre et la rend féconde, en vain le ciel verse sur elle ses influences, les fleuves en vain l'arrosent et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance ; inutilement la mer laisse sonder ses abîmes profonds, les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein et en tirer tous les trésors qu'ils y renferment.

Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches et les autres pauvres et indigents, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les récon-

cilie ; ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent ; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protègent, gouvernent : tout ordre est établi, et Dieu se découvre.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu ou suppose une loi divine (I)--.



Que par un effort violent de l'imagination on étende ce principe de l'inégalité au domaine qualitatif, au domaine spirituel et au domaine moral, et l'on aura « réalisé » à la fois et l'infinie fécondité du principe différencié non égalitaire et l'insondable abîme qui sépare ce principe du principe sémitique.

Car celui-ci nous apparaît maintenant dans sa pleine clarté, c'est la non-différenciation, l'égalitarisme. C'est la clef de voûte du système, le point idéal de l'intersection de l'Espace et du Temps. C'est la vérité presque matérialisée, presque palpable, einsteinienne.

Mais expliquons-nous.

 1

ESPACE. — Non-différenciation, égalitarisme, identité. Les trois idées n'en font qu'une seule,

(1) La Bruyère, *Les Caractères*- « Des esprits forts », in *fine.* Contrairement à ce que pense M. G. Lanson, la pensée de La Bruyère est ici d'une profondeur philosophique qui n'est pas loin d'égaler Pascal.

d'une homogénéité parfaite, atomique voudrait-on dire.

Dans le phénomène physique de *l'endosmose* il y a tendance vers l'égalisation. Le résultat de l'égalisation est l' « unitarisme » : identité des liquides, de leur couleur, de leur tension, de leur composition. Des deux côtés de la cloison membraneuse les liquides sont identiques, égaux en qualité, leur matière en deçà et au delà est Une, la même.

Rien ne permettra mieux de saisir le processus même de cette endosmose que la vie : d'un *yiddisch*. A côté de la pérennité de l'hébreu il *y* a des *yiddisch* et le parallélisme est rigoureux avec l'arabe littéral, éternel et immuable, et les innombrables dialectes dont l'aire de dispersion va de l'océan Atlantique jusqu'aux îles de la Sonde.

Le yiddisch allemand du Ghetto de Vilna n'est pas le même que celui de Kowno et celui parlé par les Juifs de Lemberg diffère considérablement de celui parlé à New-York par les Juifs immigrés.

Le yiddisch arabe de Bagdad (car à côté des yiddisch allemands il existe des *yiddisch* espagnols et des *yiddisch* arabes et d'autres) n'est pas le même que celui parlé encore dans certains quartiers d'Alger. Des mots de toutes provenances, de toutes formations y grouillent qui créent une masse magmateuse, sans règles, ni grammaire ni syntaxe, sans bornes, indistincte, obscure, indifférenciée.

*
* *

Renan, dans son Histoire Générale des langues sémitiques, fait cette remarque qu'il est, pour ainsi dire, impossible d'appliquer au Sémite un qualificatif positif. Il n'explique pas cette impossibilité et se borne à dire que diversité, variété, pluralité sont incompatibles avec le concept sémitique unitaire.

Arabes, Juifs, Sémites sont « Égaux ». L'inégalité humaine ne peut exister que chez les gens cultivant la terre. Seule la culture est le véritable travail qui permet de distinguer le travailleur du fainéant, l'homme courageux du paresseux. Seul le travail a permis d'acquérir la première fortune, de l'acquérir et de la conserver. Car on ne conserve que ce que l'on a acquis avec peine, après de multiples efforts.

Acquérir, conserver, transmettre, c'est là toute la propriété. Les travailleurs ont acquis, conservé, transmis, tandis que les paresseux, s'ils ont pu acquérir, n'ont pas su conserver, ni transmettre. Ainsi chez les travailleurs, l'inégalité individuelle a engendré l'inégalité sociale, qui est la différenciation sous une de ses formes.

Le Sémite, Arabe ou Juif, est héréditairement « paresseux » : d'où sa prédilection pour les opérations spéculatives ou spéculatrices ; sciences, lettres, philosophie, poésie lyrique ou commerce et bourse. Nul goût pour l'agriculture,

ni pour les professions exigeant un effort physique.

Les hommes sont égaux. Dans une tribu arabe, il y a 15oo ans comme aujourd'hui, on retrouve toujours cette masse grouillante et fluide, sans cadres et sans retenue. Les hommes, dans la tribu, tantôt sont chefs, tantôt rentrent dans le rang.

Il n'y a pas non plus de cadres sociaux ; il y a allégeance à une tribu, mais les cadres de cette tribu ne sont nullement rigides. On passe comme on veut d'une tribu à une autre. Chez les Juifs, cette homogénéité est toute pareille. Du haut en bas de l'échelle sociale, les hommes, à égalité de savoir, sont pour ainsi dire interchangeables. Aucune cristallisation, par famille ou par souche, ne se produit comme il arrive d'ordinaire dans les groupements humains vivant isolément (1). La notion de valeur ne se rencontre sur aucune individualité qui concrétiserait, qui symboliserait la masse. Diffuse, attribuée à chacun par part égale, cette notion reste forcément à l'état d'idée et, comme telle, elle est *une,* de même que la race.

A l'avènement d'un État, l'absence de différenciation sera toujours la cause de la confusion du législatif, du judiciaire, de l'exécutif, du spirituel, du temporel. Cela mène à la théocratie, où la définition politique du citoyen coïncide toujours avec sa définition religieuse.

(i) Dans son beau libre *Napoléon et Tes Juifs*, M. Anchel constate que les juifs du rite allemand « étaient arrivés au me siècle avoir de noms de famille proprement dits s.

La théocratie est le plus grandiose monument d'unitarisme qu'on ait jamais élevé, et c'est chez les Juifs comme chez les Arabes musulmans qu'elle a rencontré son expression la plus absolue.

Cet unitarisme répondait en effet au voeu le plus profond de la race. Quand les nécessités de la vie politique de l'État juif ont poussé à la séparation du temporel et du spirituel, les Prophètes ont tonné contre cette séparation. Et dans la mémoire juive, seuls les Prophètes sont demeurés.

De plus, dans cet unitarisme politique qui confond tout pour créer l' a UN », le pouvoir lui-même devient quelque chose de secondaire. Le lien qui réalise l'Union véritable, ce n'est pas le pays, car si vraiment le pays exerçait une telle attraction, les Juifs y auraient plutôt subi la domination étrangère, ils y seraient demeuré, ou y seraient retournés, depuis longtemps. Ce n'est pas non plus l'intérêt, puisque l'intérêt de chaque Juif individuellement le pousserait plutôt à se laisser absorber. Mais c'est la religion qui forme le ciment.

Cette religion (ou ces religions) n'est pas comme les autres. Elle n'est pas imposée du dehors, ce n'est pas un corps moral ou métaphysique extérieur au corps physique de la race.

Ni le soleil qui baigne toute la Péninsule, berceau de la race sémitique, n'était glorifié, ni la pluie bienfaisante, qui est la vie dans le désert, n'était directement adorée, ni les sables brûlants ou mouvant., n'étaient directement abhorrés.

La notion de Dieu unique, *Allah Ta'ala*, existait même avant l'avènement de l'Islam. Et le fétichisme (1) qui l'avait précédé avait si peu de racines dans l'âme populaire, qu'à la voix de Mohammed il disparut sans laisser de traces.

La notion du Dieu unique chez les Juifs parait avoir suivi le même chemin. Mais ni chez les uns ni chez les autres elle n'a été importée du dehors. Comme le général est « au milieu » de son armée, Dieu est « au milieu » de son peuple. Qu'un Dieu vienne d'ailleurs, ce n'est qu'un faux dieu, ce ne peut être le vrai Dieu, le symbole, l'incarnation de la race. Et la race étant une, Dieu est un.

TEMPS. — Le concept sémitique, Un dans l'espace, en étendue : individu, société, nation, État, religion, est également Un dans le temps Le même exemple de l'endosmose est toujours valable :

De chaque côté de la paroi membraneuse, les liquides sont devenus égaux, identiques. Mais cette égalité même entraîne leur stabilité définitive, car c'est l'inégalité primitive qui était à l'origine de leur instabilité. Cessant la cause, cesse l'effet. Et dès lors la vie de la matière ne

(i) Le fétichisme arabe primitif n'avait pas de forme proprement religieuse, c'était une superstition grossière, où l'homme insultait son dieu momentané, si celui-ci ne lui donnait pas immédiatement

dépend plus que de la puissance propre à sa vit lité intrinsèque, elle ne relève que d'elle-mêm

Tout s'enchaîne, tout s'explique.

L'extraordinaire, l'absurde persistance de la race sémite.

Et, dans la race, la persistance des types physiques : des Juifs tout à fait occidentalisés conservent parfois dans le facies une ressemblance frappante avec le facies d'un arabe bédouin dont ils sont séparés par une période trois fois millénaire.

Tout dans la façon d'être de tel ancêtre biblique se retrouve à chaque instant dans le Juif actuel. L'histoire du plat de lentilles que Jacob vendit à Esaü pourrait presque figurer dans un recueil quelconque des u Histoires juives n. Le jugement de Salomon qui, pour découvrir la mère véritable d'un enfant, ordonne son dépècement, n'est-ce pas la ruse du commerçant juif qui joue sur les données psychologiques ?

La permanence de certains goûts par ailleurs est significative. Des siècles de vie au milieu des populations slaves et nordiques n'enlèvent pas au Juif sa frénésie, son besoin de gestes ni même l'amour immodéré pour la cuisine relevée et alliacée de la Méditerranée.

Ces exemples de stabilité surprenante au point qu'on est contraint de lui donner le nom de survie, sont tellement abondants qu'ils englobent en fait toute la vie arabe, toute la vie juive. Nous n'en

prendrons qu'un seul, généralement valable et universellement recevable, la langue, le miroir de l'âme, et toutes les particularités de la race, nous les retrouverons dans la langue.

Très *grosso modo*, on peut dire que chaque mot sémitique comprend le plus souvent trois consonnes radicales, armature du mot. Avec une seule racine sémitique on peut faire, idéalement tout au moins, jusqu'à 2.000 formes différentes par l'adjonction de suffixes, de préfixes, de consonnes que l'on intercale dans la racine, et enfin à l'aide de la ponctuation. On sait en quoi consiste cette ponctuation spéciale, points (ou virgules ou traits) placés au-dessus ou au-dessous des lettres, figurant des voyelles.

Or, quelle que soit l'une de ces 2.000 formes, un enfant commençant seulement l'étude de la grammaire retrouvera immédiatement et sans erreur possible les trois radicales... Le gamin juif d'une école sioniste actuelle les trouvera dans le « Chant de Deborah » (le plus ancien des textes hébraïques, environ 1000 ans avant J.-C.), comme le gamin arabe dans le livre antéislamique de « Kitab-el-Aghani ». Mais le phénomène devient d'autant plus saisissant quand nous passons d'une langue sémitique à une autre : la même racine immuable se retrouve automatiquement. Cette stabilité des consonnes est telle que l'ensemble des mots de la lettre d'un docteur ès sciences talmudiques de l'Europe Orientale à un de ses

collègues, contiendra exactement, identiquement, les mêmes consonnes que les paroles d'une chanson triste et mélodieuse chantée, en marchant au clair de lune, par un jeune pâtre arabe en l'antique pays du Hadramaüt.

L'armature consonne du mot est ainsi indestructible, éternelle.

Elle est indestructible, fixe, rigide comme le sens du mot sémitique qui, à travers les âges, à travers les millénaires, conserve irrécusablement dans toute sa transparence la pauvreté du concept primitif. Un dans l'espace, il est un dans le temps. Et pour comprendre pleinement la différence, que l'on nous fasse la grâce de considérer un mot quelconque d'une langue européenne quelconque, dans sa structure comme dans son sens.

Toujours en mouvement, il perd une signification, en acquiert une autre, la change encore pour la transformer par la suite. Voilà sa vie ; les vicissitudes de son sort pourraient parfois remplir des volumes. Chaque mot en lui-même est à l'état continuel de changement ; voyelles et consonnes se transforment et se transmuent sans arrêt, offrant le spectacle merveilleux d'un devenir permanent, avec des perspectives inattendues, avec un relief tantôt saisissant, tantôt s'estompant en demi-teintes et en nuances délicates.

Il semble que les langues sémitiques soient incapables d'un développement harmonieux, incom-

patible avec la stabilité. M. William Marçais (1) fait à leur sujet une remarque tout à fait particulière : chaque nouvelle langue sémitique qui apparaît au cours des temps passés, au bout d'une certaine durée, commence à s'user, grammaticalement parlant- Or, une deuxième langue, naissant plusieurs siècles après la première, vient au monde avec toutes les formes disparues depuis longtemps de cette langue antérieure. N'y a-t-il pas là une sorte de fixité, de *survie* surprenantes ?

Il y a dans le sort de la race, comme dans le caractère sémitique, une fixité, une stabilité, une immortalité qui frappent l'esprit. Tenterait-on d'expliquer cette fixité par l'absence de mariages mixtes ? Mais où trouver la cause de cette répugnance pour la femme ou l'homme étranger à la race ? Pourquoi cette permanence négative ?

Il y a consanguinité entre le Gaulois décrit par Jules César et le Français moderne, entre le Germain de Tacite et l'Allemand contemporain. Un chemin considérable a été parcouru entre cc chapitre des « Commentaires » et les Comédies de Molière. Mais si le premier est le germe, le second en est le plein épanouissement.

La vie, le mouvement, la différenciation, ressortent dans le développement des caractères, et

(I) *Rôle et fonctions du féminin dans les dialectes arabes de lue* du *Nord-* Cours fait à l'École des Hautes Études 1920-*1921.*

leur forme contemporaine n'est que la maturité d'un organisme qui était jeune, il y a plusieurs siècles, et qui, dans plusieurs siècles, atteindra la vieillesse et disparaîtra-

Rien de tel chez les Sémites. Comme les consonnes de leurs langues, ils apparaissent dès l'aurore de la race avec un caractère nettement tranché, aux formes sèches, indigentes, ne pouvant ni grandir ni diminuer, dures comme le diamant, qui raie tous les corps et ne se laisse rayer par aucun.

Je suis ce que je suis, dit l'Éternel. L'Éternel l'Éternelle — c'est la race.

Une dans sa substance non différenciée. Une dans le temps — stable, éternelle.

*

Mais une énigme demeure. D'où vient la non-différenciation, pourquoi cet Unitarisme ?

Nous allons accomplir la révolution du système autour de lui-même et revenir à notre point de départ : au sol et à l'interdépendance de l'homme et du sol.

A la base de toute philosophie se trouve la notion de valeur et à l'origine de toute valeur est la terre.

Le monde, le Dieu différencié, sort tout entier de la légende d'Antée, puisant une force

au contact de la Terre sa mère.

Le monde, le Dieu différencié, unitaire naquit

de la victoire de Caïn, cultivateur enchaîné à la glèbe, sur Abel, le pasteur nomade.

Mais pour les Juifs, la légende d'Antée est nulle et non avenue, et Caïn est et demeure un assassin.

r. — La terre enseigne le travail.	. — Les Sémites nomades sont « paresseux » physiquement et aptes aux travaux de l'esprit.
2. — La culture et l'observation aigu de la nature et de ses lois créent la logique.	2. — Les Sémites dans leur vie comme dans leur histoire sont incohérents-
3. — La possession de la terre crée l'instinct de la propriété privée.	3. — Les Sémites sont communistes ou communisants. Décomposant la propriété, ils en gardent surtout l'élément « jouissance », d'où leur utilitarisme.
4 . — La propriété rend conservateur.	4 . — Les Sémites sont «révolutionnaires », avancés, partisans du progrès.
— Le sol exerce sur l'affectivité et les phénomènes sensoriels une action tempérante et modératrice.	5. — Les Sémites sont passionnels.
6. — Le sol, par son action isolatrice sur les humains, les rend individualistes et diminue leur cohésion morale organique.	6. — Lés Sémites, libérés de cette action isolatrice, possèdent une grande cohésion morale : solidarité chez les Juifs, « esprit de corps » chez les Arabes.

7. — Par l'effet de la propriété terrienne chez les races cultivatrices se crée un véritable a tableau des valeurs » hiérarchisé.	7. — Aucune valeur intrinsèque possible ; par contre, développement de l'Utilitarisme, tendant à s'équilibrer automatiquement avec le Passionnalisme.
8. — L'indice valorique, élément essentiel du a Tableau des valeurs », crée hiérarchie, discipline et principe d'autorité.	8. — Insubordinatior , indiscipline, anarchie.
9. — Cet indice valorique, affectant tous objets : personnes, groupements, notions spirituelles, morales, métaphysiques, etc., déterminelanon-différenciation dans tous ces domaines.	9. — Confusionnisme, égalitarisme, Unitari sme.
— Le principe différentiel determine mouvement, vie, progrès.	— Le principe unitariste, est par son essence même, immuable, de sorte que ceux qui par leur action déterminent le progrès restent identiques à eux-mêmes.
— Mouvements impliquant multiplicité de créations et de disparitions.	— Stabilité, xité Eternité.

Tout s'éclaire, tout s'explique, tout s'enchaîne. Ces constatations sont vraies dans l'absolu. L'examen historique confirme les résultats de l'expérimentation intuitive. Qu'on prenne le système par

un bout ou par l'autre, qu'on commence par le commencement, par la fin ou par le milieu, la découverte d'un élément du Concept détermine nécessairement, obligatoirement, inéluctablement la découverte de tous les autres. Le contact avec un des points de la circonférence en révolution entraîne inévitablement le contact avec tous les autres. C'est un tout homogène, atomique.



DEUXIÈME PARTIE

I

La partie philosophique de notre tâche est terminée. Nous avons décrit le concept sémitique, démonté et remonté le mécanisme. Analyse et synthèse, ces deux méthodes nous ont permis de reconnaître la parfaite unité de ce concept.

Bien plus, cette unité s'est affirmée par un phénomène, assez rare, de parallélisme, dont on n'a pas manqué d'être frappé : les deux branches maîtresses de l'arbre sémite, les deux branches jumelles, l'arabe et la juive, ont été nourries de la même sève ; elles ont vibré aux mêmes souffles, reçu l'ardente caresse des mêmes rayons, elles ont été assaillies des mêmes rafales et les mêmes orages les ont dévastées, sans jamais les jeter à bas. Le même ciel a vu l'errance de leurs tribus. Dans le coeur arabe comme dans le coeur juif, même dédain pour l'exploitation durable de la terre, même farouche amour de l'indépendance, même exaltation du culte de la race. Même dérèglement passionné aussi dans l'esprit, avec l'égal contrepoids de l'utilitarisme. Toujours et partout le

parallélisme s'est rencontré entre Juifs et Arabes, et jusque dans l'illogisme et la stérilité de leurs destins historiques. Ce phénomène de simultanéité et de concordance apparaît à bien des égards comme la preuve la plus forte du concept sémitique.

Il ne nous reste plus qu'à compléter cette description idéale du concept, en montrant de quelle vertu agissante il est aujourd'hui encore animé, et que, loin d'être le résultat d'un jeu de l'esprit, il est une réalité vigoureuse qui supporte la confrontation de la vie. En d'autres termes, après avoir examiné le concept sémitique en soi, il nous faut examiner le porteur de ce concept, l'homme, ce Sémite connu seulement par certains côtés, mal connu, méconnu-

Mais tandis que jusqu'à présent nous nous étions astreints à serrer de près le parallélisme judéo-arabe, ce n'est dès lors qu'en ce qui concerne les Juifs que nous procéderons à cette enquête. Aussi bien, dans le langage courant, tout ce qui est sémite est plus particulièrement juif, et ce qui est antisémite est plus particulièrement antijuif, et d'autre part les qualités de l'esprit sémitique n'ont trouvé, à l'heure actuelle, leur épanouissement que chez les Juifs.

Il est encore un autre motif à notre restriction. Des deux maîtresses branches de l'arbre sémitique, seule la branche juive a conservé sa pureté première. La branche arabe a altéré son unité.

Au lieu de demeurer comme le palmier natal qui ne se développe que dans une seule direction, elle a accepté des ramifications. De tous côtés lui sont venus ces rameaux, non pas à proprement parler parasites, mais adventices : de l'Inde, de la Perse, de l'Afghanistan, de la Turquie, de l'Irak, de la Syrie, de l'Égypte, du Maghreb, sans compter les Bosniaques, les Senoussis et autres. La prophétie d'Isaïe se vérifie à l'égard d'Ismaël : « Il éleva des fils qui le trahirent et l'abandonnèrent- » Et contrairement à Israël qui resta fidèle à son idéal et se perpétua en occupant dans le monde la place qui lui était assignée, Ismaël s'en est retourné à son état primitif, tel qu'il était environ le xii siècle avant J.-C. Il eût été inutile de poursuivre le parallélisme.

Mais la vérité a en elle-même une telle force que, malgré l'étonnante tragédie de l'Islam arabe, malgré l'éclipse qu'il subit depuis Haroun-ar-Rachid, jusqu'à la condition misérable des Hussein et des Ibn Séoud, tous les éléments du concept primitif du sémitisme se retrouvent chez nos contemporains, les Arabes Bédouins de la Péninsule-

Quel bel exemple de pérennité que celui des Wahhabites, ces directs et naturels héritiers des antiques Kharedjites ! Leur utilitarisme de pillards de caravanes est demeuré le même dans l'attaque des convois automobiles qui traversent leur territoire. Dans leur coeur, comme autrefois, comme

toujours, fleurissent le même culte de l'unité, le même passionnalisme dans l'exercice de leur religion, l'inébranlable foi dans l'idéal égalitaire, et l'indomptable esprit d'indépendance de la race. Jamais, malgré les trésors et la force du Foreign Office, le Wahhabite Ibn Séoud ne s'alliera sincèrement au Hachémite Hussein ou à ses fils. L'extraordinaire illogisme qui caractérise les destinées historiques des Sémites soutient aujourd'hui et explique leurs protestations insensées contre les tentatives d'assujettissement anglais. En plein vingtième siècle, les hordes du Hedjaz et du Nedjed, en révolte permanente contre l'Empire britannique, ressuscitent le paradoxal spectacle des Judéens en révolte contre l'Empire romain. Et de même que Rome a passé sans qu'aucun Juif eût consenti de dire : « *Civis romanus sum* », peut-être bien l'Empire britannique se sera-t-il effondré, avant que le dernier des Wahhabites ait accepté de se reconnaître loyal sujet de sa Gracieuse Majesté.

Le même illogisme, à un autre point de vue, aura marqué l'hésitante renaissance arabe. Les Arabes, s'ils ont raison de ne pas vouloir se donner un maître, ont, dans les circonstances actuelles, besoin de se trouver un appui. Cet appui ne pouvait évidemment pas leur provenir d'un chrétien, européen ou américain, d'un étranger pour eux, donc d'un ennemi. Seul, il pouvait leur être apporté par une main fraternelle, par un coeur palpitant

depuis des siècles d'un idéal commun : le sionisme eût pu modérer et vivifier la turbulente et stérile effervescence arabe- Sourds à la voix de l'intérêt, les Arabes ont repoussé jusqu'à présent l'aide matérielle et le réconfort moral des Juifs sionistes.

Après avoir rapidement montré comment chez les Arabes contemporains se retrouvent les éléments primitifs du concept sémitique, le moment est venu d'opérer chez les Juifs la même recherche, et de la conduire, en prenant comme sujets d'observations, aussi bien les Juifs en tant que représentants d'une race particulière, que les Juifs éparpillés sur la surface du monde. Le Juif a-t-il été le porteur du concept sémitique ? Le Juif contemporain, perdu dans la multitude des peuples et dans la complexité de la vie moderne, est-il encore le dépositaire, non peut-être pas de tout le concept originaire, mais de certaines de ses parcelles les plus caractéristiques ? En d'autres termes, le concept sémitique, tel que nous l'avons décrit, a-t-il réellement existé chez les Juifs eux-mêmes, existe-t-il aujourd'hui encore ? Ne doit-on y voir que le fruit artificiel de notre imagination ? S'il a été, et qu'il ne soit plus, ne serait-il qu'une vaine reconstitution historique de notre part ? S'il est, dans quelles conditions et dans quelle mesure subsiste-t-il ? Par quelle activité, dans les

domaines de la pensée et de l'action, se manifeste-t-il ? Par quelles réactions même prouve-t-il sa survivance ? — Quelle partie enfin tient-il dans le concert mondial ?

Dans quelles conditions le Juif a-t-il été le porteur du concept sémitique ? Ce passionnalisme et cet utilitarisme, que nous avons reconnus comme les deux pôles de ce concept, l'ont-ils marqué plus puissamment l'un que l'autre ? ou bien ont-ils en lui réalisé un heureux et rare équilibre ?

Disons-le tout de suite. Une âpre et triste ironie veut que l'être idéal qui incarne le génie de la race unitaire contienne en lui une sorte d'antinomie intérieure, deux principes contradictoires qui se complètent, aussi opposés par essence qu'indispensables l'un à l'autre pour le plein épanouissement de l'individu. Le déséquilibre, sauf de magnifiques exceptions, a été et est la règle.

Au point de vue ethnique, on distingue d'ordinaire deux sortes de Juifs ; la branche portugaise et la branche allemande. On ne prête guère attention aux Yéménites de l'Arabie du Sud, aux Fallaches de l'Abyssinie, aux Juifs noirs de l'Inde, aux Juifs chinois aux yeux bridés.

Mais au point de vue psychologique, il n'y a que deux espèces : Les *Hassidim* et les *Mithnagdim.* Dans les Hassidim, on reconnaît les Passion-

nels. Ce sont les mystiques, les cabalistes, les démoniaques, les passionnés, les désintéressés, les enthousiastes, les poètes, les orateurs, les frénétiques, les irréfléchis, les chimériques, les voluptueux. Ce sont les Méditerranéens, ce sont les catholiques du Judaïsme, du catholicisme de la belle époque. Ce sont les Prophètes, qui vaticinaient comme Isaïe sur le temps où « voisineront les loups avec les brebis, où des glaives on forgera des socs pour les charrues des Halévi, qui chantait : « Que ma main droite se dessèche si je t'oublie, ô Jérusalem! que ma langue colle à mon palais si je ne prononce pas ton nom », et qui dans le délire enthousiaste, en débarquant en Palestine, baisait la poussière natale et méprisait l'approche du barbare dont la lance le transperça. Ce sont les milliers et milliers de misérables Juifs des Ghettos, qui, lors des Croisades, se massacraient entre eu ou se laissaient massacrer au cri millénaire de : « Écoute, Israël._ », plutôt que de se renier et de renier leur Dieu ; ce sont les innombrables victimes et les innombrables martyrs qui jalonnent la route de l'humanité, du fond de la barbarie vers un âge meilleur.

Les Mithnagdim, ce sont les Utilitaires, les Protestants du Judaïsme, les Nordiques. Froids, raisonneurs, égoïstes, positifs, ils voient à leur aile extrême les éléments vulgaires, âpres au gain, sans scrupule, les arrivistes, les impitoyables...

Depuis le banquier, l'homme d'affaires impas-

sible jusqu'au mercanti, à l'usurier, jusqu'à. Gobseck et jusqu'à Shylock, ils comprennent toute la tourbe des êtres au coeur sec, à la main crochue, qui jouent et spéculent sur la misère tantôt des personnes, tantôt des nations. Dès qu'un malheur se produit, ils veulent en profiter ; dès qu'une disette se déclare, ils accaparent les marchandises disponibles. La famine est pour eux une occasion de gain. Et ce sont eux qui, lorsque se déclenche la vague antisémite, invoquent le grand principe de la solidarité de la race, pour attirer vers eux la protection due aux porteurs du Flambeau.

Ces deux catégories si opposées existent, telles qu'elles sont décrites parnous avec leur appellation propre, et les Juifs entre eux distinguent immédiatement le *Hassid* du *Mithnaghed* (1).

Cette distinction entre les deux éléments, les deux pôles de l'âme, date depuis toujours. Déjà dans la Bible, à côté de la « sombre flamme des Prophètes », du lyrisme passionné des Psaumes et du Cantique des Cantiques, nous trouvons et les conseils « utilitaires » de Moïse aux Juifs, d'emprunter la vaisselle d'or et d'argent des Égyptiens,

(i) Singulier de *Hassidim et Mithnagdim* Dans tout ce qui précède et suit, nous parlons, bien entendu, des tendances d'esprit et non pas des sectes religieuses.

et le moyen d'acquérir le droit d'aînesse, employé par Jacob au préjudice de son frère Esaü, et toutes les prescriptions sèches et déplaisantes du Livre de Lévitique.

La même séparation se retrouve, aussi nette aussi vigoureuse dans le grand monument du Talmud. Les différences sont encore plus accentuées peut-être, plus nettement tranchées, avec des arêtes plus vives : la *Hagada,* jardin merveilleux des légendes, où l'imagination seule règne, où la fantaisie se donne libre cours, où les limites, la mince cloison entre le Possible et l'Impossible sont supprimées, où tous les objets inanimés ont une âme, où toutes les notions ont un corps ; et la *Halakha,* partie ritualiste, désert aride des prescriptions (six cent treize au total), tant de *faire* que de *ne pas faire,* qui enserrent l'homme, le ligotent, le dépouillent de tout ce qui fait le charme de l'existence et la douceur de vivre, par des raisonnements froids, secs, impitoyables, qui compriment le coeur et brisent son essor. « Tout homme qui abandonne l'étude (des livres sacrés) pour contempler la nature et dire « qu'il est beau ce chêne..., comme ces feuilles sont fraîches » mérite la mort (i). »

De tout temps ces deux influences contradictoires et complémentaires, issues de l'âme juive, ont réagi sur elle.

(i) *Pirké Aboth 83, Mishnah, 9,*

Les types extrêmes, passionnel ou utilitaire, dans leur pureté quasi absolue sont très rares. L'immense majorité se compose de ces Juifs courants, Juifs moyens, en qui les deux propriétés sont mélangées d'une façon quelconque. Les données de l'expérience et de l'observation confirment le postulat théorique, au propre comme au figuré, ceux-là sont des « désaxés », car les deux pôles ne sont pas nettement opposés l'un à l'autre.

D'où ces mouvements désordonnés, ces destinées ne se développant jamais régulièrement, cet avenir mystérieux qui déroute toujours les prévisions du terrien de tradition. Un « Jacob » (1) est, au point de vue psychologique, proche parent d'un Elzéar Bayonne (2)-

Ainsi le Juif, seul Sémite que la civilisation chrétienne connaisse, provoque la répulsion ou la crainte ou la haine, ou le mépris universel, tantôt plus, tantôt moins. Ce phénomène psychologique ne peut s'expliquer que par le sentiment de tout être sain en présence de quelque chose d'informe, de maladif, d'incomplet.

Le Sémite complet est certainement différent du terrien, il ne peut être compris de lui et ne peut certes le comprendre intimement, mais il ne pro-

(1) *Jacob* Bernard Lecache.
(2) Mel hior de Vogué, *Los morts qui parlent*

voguera ni haine ni mépris. Bien au contraire, le Sémite complet sera l'objet d'une admiration sans borne, à l'égal de l'auteur d'une oeuvre gigantesque, dont le pourquoi, comme le mécanisme, comme le but échappent à son partenaire non Sémite.

Ces types presque surhumains sont rares, sont l'exception, sont des unités individuelles. Ce sont les créateurs mêmes des religions, Moïse comme Mohammed. Combien de parallèles n'établirait-on pas entre les deux !

L'entreprise chimérique ! l'un veut libérer son peuple de l'esclavage et le ramener dans sa patrie. Quel législateur, quel homme d'État oserait une telle entreprise ? Il l'entreprend et la réussit.

Et si la masse juive se délecte du lyrisme passionnel des Psaumes, si elle délaisse la morale des Pirké Aboth, Moïse demeure son héros national, en souvenir de cet exploit. Et après 3o siècles de rêve, de légende, elle à nouveau de ses cendres sous plus la forme du Sionisme. Certes, il n'y a eu rien de chimérique que l'entreprise elle-même, et cependant le chef qui l'ordonna et qui la fit exécuter, se doublait d'un législateur à l'esprit plus que positif. Chose incontestable en effet, la partie proprement religieuse du Pentateuque (Lév.) contient plus de dispositions ressortissant à l'hygiène corporelle et alimentaire qu'à la morale-

L'Islam nous offre un spectacle presque analogue. Ses débuts surtout : une poignée de bri-

gands s'élançant à la conquête du monde alors civilisé, en dépit de ses armées, de ses organismes politiques, économiques, etc... Et cette folle équipée, ce rêve d'un esprit déséquilibré, épileptique, s'accomplit et s'achève.

Comment ? N'est-ce pas Mohammed lui-même qui l'indique ?

Il faut donner à ceux qui cherchent une mort glorieuse sur les champs de bataille une place en première ligne des combattants, et à ceux qui ne cherchent que le butin, abandonner les places où l'on peut en trouver.

Il serait oiseux de chercher un état d'esprit analogue chez d'autres fondateurs de religions. Cette mentalité est spécifiquement sémitique. C'est un dosage exact d'utilitarisme assez commun et de volonté irrésistible, parce que procédant de la passion intérieure. Le reste, morale et logique, est superflue.

La logique, qui est d'essence supérieure, est remplacée par le sens pratique de l'utilitarisme ; la morale, qui donne la force d'âme, est suppléée par la passion, qui forge une volonté encore plus forte.

Ainsi le Sémite complet est positif et passionné. Les deux éléments exercent une influence réciproque, chacun modérant ce qu'il y a de trop excessif et, par conséquent, de non viable dans l'autre, et créent un être à part qui facilement

arrive à dominer. Car rien ne peut arrêter un tel homme. Et l'antisémitisme moderne, dressé contre ce qu'il se plaît l'hégémonie juive, constate par son existence même ce fait, que le système « utilitarisme-passion » est, du point de vue de l'efficacité, supérieur en rendement au système « morale-logique ».

Mais en réalité, si le système « morale-logique » est toujours nécessairement exactement dosé dans ses divers éléments, l'autre système l'est au contraire très rarement. C'est pourquoi, ainsi que nous l'avons indiqué, le Sémite complet est rare. Quand il se rencontre, il monte aux cimes, malgré les préventions que l'on peut avoir contre lui. Pour s'en tenir aux temps modernes, le système sémite crée des Disraëli, des Gambetta, des Walther Rathenau, des Trotzky, si nous nous limitons au domaine des hommes d'État. Et l'on voit ce spectacle étrange d'une race qui produit des hommes de pareille envergure, mais qui collectivement n'a rien créé, qui nationalement n'a pas enrichi le patrimoine humain.

C'est le grand drame du Judaïsme du Sémitisme tout entier, que ce déchirement intérieur. Melchior de Vogüé semble avoir eu conscience de ce caractère double quand, à côté de l'arriviste forcené, il esquissa son inspecteur d'Académie. Le colonnel Lawrence le sentit aussi. « Ces Arabes, dit-il, méchants petits sémites qui se dressaient à des hauteurs et atteignaient parfois des profondeurs

inacessibles à nos pauvres âmes, bien que nos yeux pussent en entrevoir le mystère. Ils réalisaient notre conception de l'absolu par leur capacité illimitée pour le bien et pour le mal (). »

C'est l'opposition éternelle de Shylock et de Jessica. C'est le mélange illogique et monstrueux des qualités les plus rares et des défauts les plus abjects, mélange de force irrésistible et de faiblesse irrémédiable.

Abîme et sommet. La vertigineuse hauteur de l'un encore rehaussée par l'insondable profondeur de l'autre. Qui connaîtra jamais les indicibles souffrances de l'ascension, les mortelles affres de la chute ? Mais aussi quelle joie ineffable, surhumaine, divine d'être sur le pic qui surplombe l'univers, au delà du bien et du mal, au-dessus de la raison, pure ou pratique, d'être l'Homme, d'être Soi, qui s'égale à Dieu, qui lutte avec Lui, qui L'absorbe.

C'est Israël, c'est Ismaël qui fournissent ces hommes au monde.

Une autre forme de l'association Passionnalisme-Utilitarisme, avec l'adjonction de l'élément Unitarisme, confirme chez les Juifs le dépôt du pur concept sémitique. Chez eux l'ardente,

(1) C[1] Lawrence, *La Révolte dans le désert*, traduction de B. Mayra et Lt-C[1] de Fonlongue, 1928, p- 382.

aspiration vers l'unité s'est traduite dans le culte passionné de la race qui, lui-même, s'est spiritualisé dans la notion de la Divinité la plus idéalement Une qu'on ait pu concevoir. En même temps — de même que des prescriptions rigoureuses préservaient, en l'isolant, la race de tous contacts et de tous mélanges étrangers — un rituel minutieux à l'excès, inspiré de préoccupations nettement utilitaires, défendait l'approche de la Divinité et la rendait inaccessible à tous hommages et à toutes adorations extérieures. Ainsi l'idéalisme de la notion de Dieu et le formalisme du rituel judaïque apparaissent comme l'expression la plus élevée et la plus stricte de l'originaire concept sémitique.

L'idée de Dieu, l'image de Dieu, telle qu'elle se reflète dans la Bible, passe par trois stades bien distincts.

Premier stade. C'est l'Être suprême assoiffé de sang, jaloux, terrible, guerrier. Les rapports de l'Hébreu à son Dieu sont des rapports d'inférieur à supérieur, qu'on craint et qu'on essaie d'apaiser-

Deuxième stade. Les conditions commencent à s'égaliser. Le pacte conclu entre Dieu et Abraham développe toutes ses conséquences, les rapports deviennent, pour ainsi dire, contractuels. Dans la Hagada talmudique, les patriarches engagent

avec le Seigneur des controverses, des débats judiciaires (1). De véritables instructions s'ouvrent, des lettres de l'alphabet hébraïque sont appelées à déposer en qualité de témoins. La Thora, la Bible, intervient dans ces débats et son intervention est prépondérante. Dieu plaidant contre Israël perd parfois son procès.

L'égalité des parties s'affirme.

Enfin dans le troisième stade, le caractère subjectivement divin de Dieu se perd. Dieu devient une sorte d'Être fictif. Ces légendes mêmes, dont nous venons de citer une, pour qui connaît l'esprit aigu de leurs auteurs, donnent l'impression que ceux-ci, tout comme leurs lecteurs ou leurs auditeurs, considèrent Dieu à la manière d'un être fictif et la divinité, au fond, sous l'angle d'une personnification, d'une symbolisation de la race.

Des preuves ?

L'absence tout d'abord de tout prosélytisme juif. Il est incontestable que tout porteur de Vérité essaie de la communiquer à autrui.

La notion de divinité implique nécessairement deux éléments essentiels et primordiaux : l'Universalité de Dieu et sa réalité, c'est-à-dire la vérité de son existence. Une croyance complète, intégrale, implique donc le devoir absolu et impérieux

(1) Le procès de Dieu contre le représentant de la race juive, le Patriarche Abraham, *Shabbath,* 104, r, *Explication de l'alphabet hébraïque.*

de faire sortir son prochain de l'erreur. Saint Augustin ne disait-il pas qu'il est du devoir strict de tout homme voyant son prochain courir vers l'abîme de l'arrêter, même par la force ? Or, que disent les docteurs de la loi juive en matière de conversion au Judaïsme ? « Quand un Gentil voudra se convertir à la loi mosaïque, vous essaierez de l'en détourner. Vous lui exposerez en toute sincérité et en toute loyauté tous les risques et tous les dangers qu'il courra en qualité de Juif et vous ne l'accepterez parmi vous que s'il persiste (i). »

Est-ce ainsi que l'on prêche une Vérité absolue ? Et ces recommandations très strictes ne ressortissent-elles pas plutôt aux préliminaires d'un con trat d'association entre humains qu'à l'adhésion à une vérité divine supérieure, longtemps ignorée et qui vient d'être révélée ?

Et même cette association n'est pas souhaitée. Si un docteur commande assez hargneusement de demander à tout candidat à la conversion : « Qu'as-tu donc eu pour vouloir te convertir ? », rabbi Helbo va beaucoup plus loin : « *Qashim ghérim l'Israël kassapahath, »* dit-il, les convertis sont pénibles à Israël comme le sont les croûtes sur la tête à l'homme qui en est affligé (2).

La deuxième preuve, c'est dans le domaine

(s) Y ébamoth, 46, I. La citation reproduit simplement le sens général-

(2) *Y Yébamoth,* VIII, 47 **(T. B.).**

linguistique que nous la trouvons. Dans l'hébreu ancien, le verbe « mourir » s'applique à tous les êtres vivants, hommes et bêtes. Pour les Hébreux, on emploie une périphrase : Rejoindre son peuple (Héasef léamo). Il y a un peuple hébreu, en deçà et au delà de la vie ; la mort n'existe pas, le présent non plus (I). Entre le passé et le futur, il n'y a pas de cloison étanche imperméable, et les futurs Juifs, à naître dans l'avenir, ne feront pas autre, chose en mourant, que de joindre leur peuple. Les Juifs ne sont pas une partie d'un vaste Tout qu'ils réintègrent en mourant, mais ils sont un Tout à eux seuls, défiant l'Espace, défiant le Temps, défiant la Vie, défiant la Mort. Dieu peut-il être en dehors de ce Tout ? S'il existe, nécessairement il se confond avec ce Tout.

Troisième preuve. Lors de la rédaction définitive de la Bible et de sa consignation par écrit (peu avant la destruction du second temple par Titus (en l'an 70 après J.-C.), la majorité des docteurs de la loi, rédacteurs officiels de diverses parties des Livres sacrés, jusqu'alors simples traditions orales, s'opposèrent à ce que le « Cantique des Cantiques » fût compris dans la Bible, à cause de son caractère à la fois profane et érotique.

Seul rabbi Aqiba, un des personnages le plus

(1) En effet la grammaire hébraïque comme la grammaire arabe ne connaissent pas de temps présent ; on se sert tout au plus du participe présent, les seuls temps sont le passé et le futur.

marquant du monde juif, docteur célèbre, esprit puissant et véritablement encyclopédique (1), conspirateur et inspirateur de la dernière révolte de Bar-Kocheba, exigea impérieusement que le Cantique des Cantiques fît partie de la rédaction officielle. Et voici ce qu'il se borna à dire pour justifier son opinion :

Si toute la Bible est sainte, le Cantique des Cantiques est le Saint des Saints » (2),

De cette affirmation il ne donnera d'ailleurs la moindre explication.

Il en est une cependant qui s'offrait par sa vérité humaine. La vertu propre, l'ardente poésie de ce magnifique épithalame symbolisait à tel point le passionnalisme de la race, que cela seul suffisait à l'imposer et à lui assigner une place officielle. Peu importait que le nom du Seigneur ne fût pas mentionné dans ce texte prétendu seul symbolique,... symbolisme, de fait absurde et ridicule pour qui connaît bien l'hébreu.

Une quatrième et dernière preuve résulte de l'interdiction, absolue, plusieurs fois énoncée, tant dans l'Islam que dans le Judaïsme, de représenter Dieu d'une façon quelconque par la statue

(i) Quatre docteurs sont entrés dans l'orangerie (le jardin de la philosophie grecque) : l'un mourut, le deuxième devint fou, le troisième renia Dieu, rabbi Aqiba entra indemne et sortit indemne *(Haghigha,* 14, I) (T. B.).

(2) *Midrash Shir hashirim* (T- B.).

ou par l'image *(pessel ou maçéva).* Représenter Dieu était impossible : c'était figurer matériellement l'idée exaltée de la race. Une idée, une abstraction, un symbole mental ne se représentent pas ().

Ainsi la divinité dans le Judaïsme est contenue dans l'exaltation de l'entité représentée par la race, Entité passionnelle, — flamme éternelle- C'est l'essence divine. Mais cette entité, il faut la conserver, la perpétuer- On créa alors les notions du « pur » et de « impur », différentes des notions du « fas » et du « néfas » latin. Celles-ci sont les premiers rudiments de la loi morale ; celles-là sont uniquement d'utiles disciplines qui contiennent l'homme à qui le rude travail des champs, la constante observation des lois de la nature n'ont pas fait courber le front sous le joug inexorable de la logique. Qu'importe que ces digues et barrières soient artificielles ? Elles étaient nécessaires, car où mènerait le dynamisme passionnel de la nature juive si rien ne l'arrêtait ?

On creusa, on approfondit ces notions du « pur » et de « impur s. « Étant donné qu'aucun

(i) Aussi, comme nous l'avons déjà dit, dans le domaine artistique, les Juifs sont-ils musiciens, car la Divinité juive peut s'exhaler en sons, qui n'ont pas d'existence propre mais qui agissent exclusivement par les sensations qu'ils éveillent en nous. Par contre les Juifs ne jouent qu'un rôle secondaire dans les arts plastiques, on l'artiste crée un autre monde en dehors dn sien.

travail n'est permis le Samedi, un oeuf qui a été pondu le samedi peut-il être mangé ou non ? » (1). Plus les événements historiques deviennent défavorables (c'est l'époque des guerres avec Rome, de la destruction du Temple, de la dispersion), plus la distinction entre *permis* et *défendu* est aggravée, plus nombreuses deviennent les prescriptions de *faire* et de *ne pas faire,* pour atteindre finalement pour l'homme le total formidable de 613, dont 248 de *faire* et 365 *de ne pas faire* Et que l'on ne croie pas qu'il s'agit d'une sorte d'exaspération, d'une manière de se replier sur soi-même, au risque de produire des absurdités, d'une façon de se consoler des malheurs extérieurs, en s'acharnant sur une besogne quelconque pour les oublier. Non. C'est en toute lucidité, sciemment, que les docteurs, après avoir gravement délibéré, décidèrent d'augmenter le nombre de prescriptions, de les aggraver, de les rendre aussi strictes que possible. Ils n'ignoraient cependant pas que ces prescriptions n'avaient aucune valeur propre, intrinsèque. Mais ils sentaient que leur ensemble rigoureusement observé, par la crainte du châtiment céleste, servirait aux Juifs épars et dispersés dans le monde entier de ciment d'union, qu'il leur donnerait une cohésion unique et bâtirait entre eux et le reste du monde un mur infranchissable. Et si jamais un Juif tentait de s'évader

(i) *Beiçah,* 2 I (T. B.).

de ce mur de prescriptions et de strictes observances, alors le terrible anathème, l'excommunication majeure, « l'outlawry » le frapperait, la même qui frappa Spinoza. Et ce mur de prescriptions empêcherait également toute invasion du dehors, personne, sauf un Juif, né Juif, ne pouvant accepter pareil joug intolérable.

Les docteurs de la loi l'on dit formellement et explicitement : il faut élever un mur autour de la Thora : *Ghéder lathora. «* Il faut monter la garde auprès de la garde elle-même » (la Thorah — la Bible).

Les Juifs ont été les porteurs privilégiés d' concept sémitique-

Ici, nous 'avions prévu une objection. Nous l'attendions. Elle est nécessaire. C'est une de ces objections dont la présence, et la réfutation qu'elle comporte, soutiennent la vérité de l'affirmation.

Mais on dira : « Vous venez de décrire l'âme juive, vous venez de décomposer le concept sémite en ses éléments constitutifs. Votre effort peut paraître intéressant, comme l'est tout effort de pensée loyale. Craignez, comme nous, que votre oeuvre soit vide. Votre examen n'a évoqué qu'une apparence. A votre appel, de la nécropole des idées, n'a surgi qu'un fantôme inconsistant et léger. Le linceul de pourpre enveloppe à jamais la poussière sémite. L'âme juive a palpité, mais aujourd'hui elle est inerte ; le concept sémite a rayonné, mais aujourd'hui il est éteint. L'une n'est plus qu'une ombre de l'autre, et l'autre qu'un squelette : l'esprit a cessé de souffler et la vie s'est retirée. Ils ont été et ne sont plus. »

Telle est l'objection : le concept sémite a pu

avoir une existence historique, ce n'est plus une réalité. Une pareille affirmation est contraire à la vérité et aux enseignements quotidiens de la vie.

En premier lieu, elle se heurte à l'idée même de durée, de pérennité contenue dans le concept sémite. L'éternité est fonction de l'unité. Avoir été, être, devoir être sont les conditions même de la durée. L'appellation de la divinité juive Jéhovah, Iahvé, résume les trois modes. du Passé, du Présent, du futur;

Les apologistes les plus convaincus, les plus profonds du christianisme et -du catholicisme : Pascal, Bossuet, Chateaubriand, ont rendu un éloquent témoignage à la pérennité de l'idée juive.

Soutenir que celle-ci est morte à tout jamais, qu'elle a épuisé toute sa vertu, c'est nier l'aveuglante clarté de l'évidence, c'est délibérément fermer les yeux au spectacle sans- cesse renouvelé de la vie. L'âme juive, au contraire, continue à

et dans tous les domaines de l'activité humaine nous retrouvons aujourd'hui encore les preuves de sa vitalité et de sa puissance. Il y àurait tout un livre — qui ne serait pas- une simple énumération — à écrire sur la place qu'occupent dans le monde moderne intellectuel et économique les Juifs et -les néo-convertis qui n'ont pas- dépouillé le vieil homme et dont le récent changement de confession n'a pu faire disparaître la « marque » sémite.

Pour nous, dont l'ambition est plus modeste,

nous réduisons volontairement cette étude particulière aux proportions d'une rapide démonstration. Pensant avec Alfred de Vigny (1) que « l'idée est tout, le nom propre n'est rien que l'exemple et la preuve de l'idée », nous voulons simplement montrer que le concept sémite, tel que nous l'avons analysé, n'est ni une création abstraite de l'esprit, ni une reconstitution historique, mais que les différents éléments que nous lui avons attribués (unitarisme, passionnalisme, égalitarisme, révolutionnarisme, utilitarisme) se vérifient à la pierre de touche de la vie.

A ne considérer que la France (car la même revue d'effectifs pourrait se passer dans les autres pays du monde), voyons quelle place y tiennent les Juifs. Dans cette heureuse contrée qui, par la longue épreuve des siècles et par son destin historique, a su fondre tant d'éléments divers et opposés dans la plus belle et la plus forte unité morale qui soit actuellement, quel a été l'apport des Juifs dans l'ordre intellectuel, quelle est la qualité de cet apport, et peut-on y retrouver, atténuées sans doute mais combien sensibles, les caractéristiques de l'âme juive ?

Il convient, en premier lieu, de noter la place considérable par le nombre et par le classement qu'occupent les Juifs dans les professions libérales. Dans les lycées et les Facultés, la jeunesse

(i) Préface de Cinq-Mars;

juive se fait remarquer par son ardeur au travail, par une sorte d'avidité, louable en soi, à acquérir le plus d'idées et de science, comme un capital destiné à porter intérêt. Les palmarès des établissements scolaires, les promotions des grandes écoles attestent chaque année, par les résultats obtenus, la qualité de cet effort.

Dans les grandes administrations du pays, dans les hautes juridictions de l'État, dans l'Université, la magistrature, le barreau, dans le corps médical, etc., les Juifs ont su atteindre à un rang honorable toujours, éminent parfois. Tout au plus songe-t-on à leur reprocher un manque de discrétion dans le succès et un esprit d'arrivisme qui pourrait bien n'être que la forme utilitaire de l'émulation loyale.

Au théâtre, les Juifs ont fourni d'admirables artistes. C'est surtout dans la tragédie qu'ils ont excellé. La tragédie française, qui est essentiellement une *crise*, oppose en un conflit véhément la passion, c'est-à-dire les forces indisciplinées de l'âme, et le devoir, c'est-à-dire le régulateur logique et moral des actions humaines. Dans cet éternel antagonisme, en quoi se résout douloureusement la contradiction de l'âme juive, le vieux passionnalisme sémite a fait entendre d'inoubliables accents. Les plus beaux cris tragiques ont été poussés par des voix juives, et, pour ne prendre qu'un exemple, Phèdre n'a jamais eu de plus parfaites interprètes que Rachel et Sarah.

Dans le domaine des lettres; où il est tant de voies, nombreux également les Juifs qui ont acquis une notoriété personnelle, voire même la maîtrise. Le théâtre contemporain s'enorgueillit de compter un Georges de Porto-Riche, d'un passionnalisme sublime, et un Henry Bernstein dont l'oeuvre, idéale et brutale, symbolique et matérielle, doit, sans aucun doute, beaucoup aux tendances héréditaires de l'auteur.

Dans le roman s'épanouit le talent âpre, heurté, confus de Charles-Henry Hirsch et l'humour aux relents indéfinissables de Tristan Bernard, et tant d'autres de valeur égale. La critique littéraire est représentée par des esprits subtils, hardis, Mobiles, comme Suarès, Benda, qui pèsent et évaluent les idées et les oeuvres avec la précision et la défiance d'un argentier. La poésie est en honneur parmi les Juifs, qui se souviennent d'avoir été les premiers poètes lyriques du monde ; et il ne faut pas oublier que c'est à M. Gustave Kahn que revient la priorité du vers libre qui, en même temps qu'il brisait l'esclavage du rythme et de la rime classiques ou parnassiens, permettait à l'âme d'exprimer, par les symboles nuancés, ses désirs, ses, regrets, ses révoltes.

Tous ces gens-là ont une belle indépendance.

Dans les Arts, il faut bien reconnaître que les Juifs n'ont pas marqué, en dehors de M. Aronson, de Mme Hana Orloif et de Picabia, dont les sources d'inspiration sont étrangères. La plastique de la

sculpture et de la peinture n'est que -la reproduction des formes et des contours terrestres. La musique leur a permis d'entendre des voix- intérieures; après Bizet le Méditerranéen, après le grand Ravel, c'est Darius Milhaud, c'est Honegger..- Mais Michel-Ange construisit Moïse : « Dieu tout entier respire en ce marbre penseur- » Les ingrats travaux d'érudition ont trouvé chez les Juifs de patients et sagaces défricheurs. Les Reinach, les Sylvain Lévi, les , tant d'autres que soutient le chaste amour du texte et de la vérité, construisent des monuments qu'envient les Bénédictins.

Enfin, dans les régions les plus élevées de la pensée les plus sereines — sur les sommets où souffle l'esprit, calmes, graves, *ironiques,* cherchant à réduire dans l'unité les contradictions de la métaphysique et les mesures erronées des dimensions, voici Bergson, voici Einstein. Ils prouvent la Pensée qui brise en fin les inexorables limites du temps absolu pour faire entrer cette entité, jusqu'à présent rebelle dans son indépendance, dans l'unité, dans l'Unitarisme -universel, l'un par -l'intuition totale d'essence passionnelle, l'autre par le froid calcul.

Dans la vie politique et sociale, l'âme juive se traduit Par des reflets- qu'il est possible de discerner. Dans la plupart des États, c'est-à-dire de

ceux qui ont quelque droit au titre de civilisés, les Juifs se font remarquer par la libéralité de leurs opinions. En France, plus particulièrement, ils sont rares ceux d'entre eux qui se sont affiliés à des organisations d'extrême droite et qui soutiennent de leur personnalité ou de leur crédit les doctrines monarchiques ou plébiscitaires différenciées. Même parmi les convertis qui se sont inscrits à des groupements de restauration, le geste a été moins dicté par une intime conviction que par une sorte de snobisme mondain et par le zèle outrancier qui caractérise toujours les alliés de la dernière heure.

D'une façon générale, à peu près partout, les Juifs sont républicains. La République, qui tend au nivellement, a toujours été une de leurs aspirations les plus chères. Non pas la République qui affirme et consolide les privilèges des possédants, mais une République où circulent les courants de justice et dont la mission théorique est de faire disparaître le plus d'inégalités sociales. Pour eux, la République ne s'est pas cristallisée dans une formule constitutionnelle : c'est un progrès constant, une marche lente, mais sûre, vers le rapprochement des sommets et des abîmes, unification, égalisation individuelle, sociale, politique.

Et souvent ils acceptent ou provoquent la lutte pour le respect d'une idée. Est-il besoin de rappeler de retentissantes circonstances où ainsi les Juifs se sont dépensés corps et biens ?

Ce n'est pas seulement ce passionnalisme fervent qui conditionne l'attitude des Juifs dans l'ordre politique et social : c'est encore, et sur le même plan, le sentiment très vif, le culte de l'unité qu'ils ont hérité. Leur haine de toute autorité dynastique ou personnelle, leur sincère amour des institutions républicaines, leur dégoût de toute injustice, trouvent aujourd'hui encore une explication dans l'unitarisme idéal de leur race. Ils éprouvent toujours le besoin de rechercher l'unité. Dès lors, ils sont sentimentalement amenés à rejeter d'une façon plus ou moins absolue tout ce qui contrarie ces efforts. Pour eux, ce qui est différencié est une atteinte au principe de l'unité ; l'injustice, l'inégalité sont des différenciations. Il convient donc de les repousser, ou tout au moins de les amoindrir. Pour minime que soit le résultat obtenu, ce n'en est pas moins un hommage rendu à l'unité. Ainsi s'expliquent les tendances socialistes et communistes qu'on leur reproche : en pure théorie, ces doctrines qui, attaquent le régime capitaliste contemporain si différencié, leur apparaissent comme une simplification de rouages sociaux et économiques, diversifiés à l'extrême, donc comme un rapprochement idéalement souhaitable vers l'unité. Par là s'explique également — et sans qu'il soit besoin de faire intervenir comme motifs un goût dépravé de publicité ou un désir malsain de démagogie, — l'attitude apparemment paradoxale de certains Juifs qui, en France ou à l'étranger,

bien que possesseurs de fortunes considérables, font ouvertement profession de foi socialiste ou communiste.

* *

C'est dans ce que l'on est convenu d'appeler le monde des affaires que l'âme juive, par l'utilitarisme qui l'imprègne si fortement, s'est donné libre carrière : commerce, négoce, banques, finances, industries. C'est même cette caractéristique qui de tous temps, en tous lieux ont valu aux Juifs de traditionnels sarcasmes et des réprobations assez souvent, reconnaissons 1e, justifiées. Mais tous les Juifs ne s'adonnent pas à l'usure la plus sordide. Ce que nous entendons par utilitarisme juif en affaires est quelque chose de plus relevé. C'est un sens très aigu, très averti, parfois même très subtil, de la quantité et de la qualité d'intérêt que présente non seulement une chose, mais encore un fait, une initiative de l'homme dans l'ordre économique. C'est un discernement psychologique issu d'une critique souvent profonde et hardie de la valeur des objets et des actions humaines. Sans doute, la préoccupation immédiate du gain particulier préside à ce calcul, mais cet utilitarisme est d'un intérêt capital pour la collectivité tout entière : s'il met des oeillères à l'activité humaine, s'il l'empêche de brouter, telle la chèvre de M. Seguin, à gauche l'herbe du sentiment ou à droite les tendres pousses de la morale,

il l'aiguille tout entière dans une seule direction et, sous la menace de la concurrence, la force à s'y consacrer complètement.

D'après une doctrine généralement répandue, on attribue aux Juifs exilés de France au Moyen Age, l'invention de la lettre de change : celle-ci est à l'origine du grand commerce international, elle prélude à l'unification des prix des marchandises dans l'espace, comme les opérations à terme, autre invention juive, déterminèrent l'unification, ou tout au moins les tendances vers l'unification, des prix dans le temps.

Les Juifs sauvegardèrent leurs intérêts, mais les relations commerciales se perfectionnèrent, pour atteindre le prodigieux développement du capitalisme moderne. Plus encore qu'un vulgaire esprit de lucre, c'est cette intelligence déliée des affaires qui leur assura dans le passé et qui continue de leur assurer, dans le domaine mercantile, une prééminence incontestable et enviée. L'influence juive à cet égard est un phénomène dont personne ne songe à discuter la réalité ni à sous-estimer la valeur. Voici comment s'exprime un de ceux qui ont le plus complètement étudié ce phénomène : « je tiens à dire tout de suite — affirme Werner Sombart (1) qu'à mon avis l'influence que les Juifs ont exercée sur la formation et le développement du capitalisme moderne a été à la fois exté-

(1) Werner Sombart, *Les Juifs et la vie économique.* Avant-propos.

zieute et intérieure ou spirituelle. Extérieurement les Juifs ont essentiellement contribué à imprimer aux relations économiques internationales leur cachet actuel et à hâter l'avènement de l'État moderne, cet abri du capitalisme. Ils ont donné ensuite à l'organisation capitaliste elle-même une forme particulière en créant nombre d'institutions dont la plupart régissent encore aujourd'hui le monde des affaires, et en prenant une part prépondérante à la formation d'un certain nombre d'autres. Leur influence intérieure sur la formation du système capitaliste a été non moins grande, parce que ce sont eux qui, à proprement parler, ont infusé l'esprit moderne dans la vie économique et développé jusqu'à ses extrêmes conséquences l'idée qui forma le noyau intime du capitalisme. »

Auprès d'une pareille affirmation que les faits appuient d'eux-mêmes, que viendraient faire des statistiques et des noms empruntés aux annuaires commerciaux du monde entier ? Que de Juifs parmi les grands capitaines d'industrie, parmi les magnats des finances, parmi tous ceux qui dirigent et accélèrent le rythme de la production moderne, les pulsations de la vie contemporaine ! L'atavique utilitarisme sémite raillé, honni, jalousé, est resté aujourd'hui un des facteurs les plus puissants de l'activité humaine, et les noms de Trotsky et de Rothschild marquent l'amplitude des oscillations de l'esprit juif ; entre ces deux bornes est enfermée toute la société, toute la civilisation du xx siècle.

On conçoit aisément qu'une influence aussi générale, aussi prépondérante, aussi universelle, ait éveillé les jalousies, ait froissé les susceptibilités nationales. Mais qu'elle soit exercée, dans tous les pays du monde et dans tous les domaines de la pensée et de l'action, par une minorité éparpillée qui ne s'est même pas fondue dans les milieux autochtones, cet étonnant phénomène d'irradiation a provoqué d'inévitables réactions, dont l'ensemble a reçu le nom d'antisémitisme. Oui oserait soutenir que l'antisémitisme n'est pas la reconnaissance officielle de la permanence et de la force du concept sémitique ? Tour à tour et selon les degrés de latitude et le degré de civilisation : racial, religieux, sentimental, politique, économique, caractérisé par des nuances différenciées, ne prouve-t-il pas à lui seul l'éternelle et universelle unité dans laquelle se sont concentrés les différents éléments du concept sémitique ?

Dans la plupart des pays du monde,
a posé ce que l'on est convenu d'appeler la « question juive 'i. ou le « problème juif ».

Un homme d'État anglais, un de ces froids humoristes qui jouent si gravement aux échecs, affirmait que l'une des conséquences- les plus définitives de la Grande Guerre a été d'apporter une solution- mondiale à la question juive par la création du Foyer National Juif en Palestine.

On ne risque pas de se tromper en soutenant qu'en France du moins cette affirmation solennelle n'a pas causé cette impressionnante sensation qui accueille et diffuse les certitudes révélées : une si grande découverte a passé presque inaperçue. Ce n'est pas que le souci plus égoïste d'intérêts moins lointains ait détourné la France de ce problème juif qui propose à la pensée de si captivantes recherches, qui est demeuré l'un des facteurs de la conscience universelle et qui dans certains pays a revêtu une actualité sanglante. Ce n'est pas non plus que sa faculté d'émotion ait dans la circonstance réputé étranger ce qui est profondément humain,

et même sa légendaire indifférence en matière de diplomatie et de géographie ne saurait être incriminée. La raison majeure, l'unique raison est qu'en France il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y saura jamais de « Question juive »comprise autrement que sous une forme individuelle. L'esprit français est plus que latin ; car des nations latines ont connu ou connaissent les sombres exagérations de

religieuse et les tumultueux élans- de -la foi politique. Parce qu'il a découvert, conservé, développé les modes de la pensée cartésienne, parce qu'il ne reçoit les idées que selon leur degré de clarté et de netteté, il n'admet rien de trouble ni de -confus.- Dès lors, imprégné de cette méthode, il ne conçoit que fort difficilement les préjugés de race. L'antisémitisme en France ne serait qu'un non-sens de -l'intelligence française. La preuve est que les représentants les plus jaloux du-nationalisme le plus intégral -sont en réalité immunisés de ce virus par leur culture et leurs traditions.
Qui essayerait de convaincre d'antisémitisme Monsieur Maurras et Léon Daudet perdrait son procès.

L'affaire Dreyfus elle-même n'a jamais été un- symptôme de fureur anti-juive. Ce n'était pas un antisémitisme de principe: c'était un antisémitisme de commande et de tactique. Rien de ces incendies qui-ravagent périodiquement, comme des forêts desséehées; les peuples en proie à la haine ou à l' ignorance; rien non plus de ces subites

explosions imputables à une malveillance ou à une imprudence accidentelle : tout simplement une pétarade assez vive destinée à accompagner, en le masquant par le bruit et la fumée, le dernier assaut livré à la République par les vieilles gardes antirépublicaines.

En vain objecterait-on l'Afrique du Nord : des mouvements antijuifs s'y produisent de temps en temps. Mais il faut garder présent à l'esprit ce fait que, ethniquement, les populations de ce régions sont seulement en train de devenir françaises, si politiquement elles le sont déjà devenues. Le décret Crémieux, qui avait naturalisé en masse tous les Juifs algériens, avait rompu l'ancien équilibre. Dès que le nouveau sera établi, ces oscillations disparaîtront. Il faut attendre — ce qui ne saurait tarder — la fin d'une digestion qu'a rendue laborieuse l'assimilation d'éléments disparates. Notons d'ailleurs que l'antisémitisme Nord-Africain est moins le fait de véritables Français de France que celui de néo-Français d'origine espagnole, maltaise, italienne, à qui un récent décret de naturalisation n'a pas en même temps octroyé le privilège de parler, sentir et penser français. Le temps s'emploie et réussira à laver d'abord ces mosaïques si diversement badigeonnées d'erreurs séculaires et de préjugés nationaux : il finira par les revêtir de l'inaltérable et uniforme vernis français. Ce jour-là, l'antisémitisme aura déserté les deux rives de la Méditerranée française.

Ainsi, quelque intéressante que puisse être à bien des égards la question juive, tenons pour assuré que la France n'y est pas directement intéressée. La question a été résolue en son temps par les obligations qui avaient été imposées aux Juifs français et par les droits qui, dans l'intérêt général du pays, leur avaient été accordés. Les Juifs furent presque organiquement intégrés dans la vie nationale française, à ce point que leurs qualités et leurs défauts sont des facteurs de l'existence et de la prospérité commune. Des esprits aussi éclatants que radicalement opposés, comme Jaurès et Maurice Barrès, rendirent un hommage éclatant à cette constatation.

Il n'en est pas de même partout, en Europe et dans le vaste monde.

A côté de pays comme la France, l'Angleterre, l'Italie, la Belgique, la Hollande, d'autres encore, où prédomine l'équilibre intérieur, où la cristallisation de la vie nationale a fait du Juif un véritable citoyen, il en est d'autres où ce double phénomène d'assimilation et de résorption quasi totales ne s'est pas encore réalisé. Pays où l'organisme vital, non encore dans la plénitude de ses fonctions normales, tolère le Juif simplement, ou ne l'accepte que partiellement, ou le rejette totalement. Pays de tolérance, pays de régime, pays d'expulsion violente.

Il y a l'Allemagne.

Il y a les États-Unis d'Amérique.

Il y a la Pologne, la Roumanie, la Hongrie, la Russie.

C'est dans ces pays que se pose véritablement la *question juive,* parfois même avec un point d'interrogation sanglant.

En Allemagne — la constatation en a été souvent faite — métaphysique et réalité sont séparées par des cloisons étanches. Si les Juifs allemands, par certains traits de leur positivisme ancestral, peuvent s'adapter et se modeler à la réalité allemande, par contre, ils ne peuvent pas s'accorder avec la métaphysique allemande : entre celle-ci et ceux-là on ne peut même pas dire qu'il y ait divorce, puisqu'il n'y a jamais eu de possibilité d'union ou de rapprochement. L'alliance entre la métaphysique germanique et le vieil esprit sémitique est une de celles qui jurent le plus. L'incompatibilité est absolue. D'où vient qu'à la différence de ce qui se passe en France, où l'antisémitisme est personnel et quantitatif, l'antisémitisme en Allemagne est radical, idéal et qualitatif. L'Allemand est un homme à catégories raides : il est antijuif d'une seule pièce. Le Français, passé maitre dans l'art des nuances, sait distinguer entre les Juifs : il sait quelle différence établir entre le « Youdi » marocain et le « Polak » de l'Est européen, il discerne entre le Juif nationalisé et le Juif natura-

lisé, entre le Juif fortement enraciné en France et le Juif nouvellement transplanté. L'Allemand ne s'embarrasse pas de pareilles distinctions, et son antisémitisme patent ou latent est toujours massif.

Il y a les États-Unis d'Amérique, originairement composés de pièces et de morceaux bariolés comme l'habit d'Arlequin, où de nos jours encore les descendants des pè erins du *Mayflower* coudoient les descendants des déchets européens, africains, asiatiques. Source de jeunes énergies, mais aussi réservoir où viennent se perdre en bouillonnant de tumultueux et troubles courants. Pour canaliser et pour clarifier ces tributaires étrangers, il a fallu que l'État construisit des ouvrages d'art et opposât de solides défenses à l'irruption de courants aussi désordonnés. C'est ainsi que le pouvoir central et les pouvoirs fédéraux ont été amenés, sur la terre autrefois classique de la liberté, à réglementer, à restreindre, à prohiber, nombre de ces particulières licences et permissions dont l'ensemble compose la liberté individuelle.

Les moeurs, dont l'influence s'avère dans ces pays moins discrète que partout ailleurs, ont également fait sentir leur autorité. Un certain rigorisme puritain, sous couleur de contenir les appétits et de refréner les passions, s'est manifesté par des procédés qui imposent à l'activité de l'être et de l'intelligence certaines interdictions ou de pénib!es dissimulations. Il ne semble pas

qu'en Amérique le Juif, en qui habite toujours l'atavique esprit d'indépendance et de libre examen, se soit adapté avec beaucoup de souplesse à ces méthodes de taylorisation, et que dans ces pays neufs, où l'on est obligé de faire peau neuve, ou tout au moins de déguiser la paternelle défroque, il ait suffisamment dépouillé le vieil homme pour endosser l'uniforme complet taillé en confection. Dans cette Amérique faite d'étrangers, il est le moins américanisé des étrangers. Car New-York n'est pas l'Amérique.

Il risque de le rester longtemps encore, peut-être toujours.

Les États-Unis peuvent contempler un présent resplendissant et imaginer un avenir illimité 1 Seule la perspective du passé est courte et bornée. Ils n'ont pas derrière eux cette magnifique avenue où l'histoire, à travers les gloires et les couleurs, a patiemment édifié de vénérables monuments et conservé pieusement les ruines elles-mêmes, comme l'héritage le plus précieux des véritables nations. Ce peuple nouveau, comme un homme nouveau, souffre de l'indigence et de l'obscurité de ses origines. Comme un financier enrichi se compose une galerie d'ancêtres, cette démocratie d'affaires éprouve le besoin de se créer une illustration rétrospective. De là cette sorte d'elginisme moral, si ridicule à la fois et si touchant, cette fureur d'antiquités qui pousse l'Américain **à importer chez lui, pêle-mêle, sans discernement,**

le xiii siècle chrétien de France, la Renaissance italienne, les débris du siècle de Louis XIV, toutes les reliques du passé de cette vieille Europe qu'il méprise et qu'il envie. Quand ce décor factice, bien que meublé de pièces authentiques, aura à la longue créé une mentalité et un idéal également artificiels, le Juif en Amérique se sentira peut-être plus dépaysé que partout ailleurs, car il sera probablement le seul à n'avoir pu apporter sa pierre ou son tableau à la maison que la naissante nation américaine est en train de se bâtir.

Somme toute, dans la plupart des pays civilisés, dans ceux-là mêmes où tout sentiment de bienveillance leur est refusé, la condition des Juifs est supportable. C'est en Europe Orientale qu'elle est vraiment douloureuse. Sur ces confins de notre continent, il semble que les clartés de l'esprit humain ne se soient pas suffisamment propagées, comme il y a certaines terres où les rayons du soleil ne parviennent pas à chasser victorieusement des ombres néfastes. Dans ces contrées, Pologne, Roumanie, Russie, Hongrie, où ils sont en nombre considérable, l'existence des Juifs a été et est encore précaire, critique, parfois même tragique. La loi ne leur manifeste que des sévérités et les mœurs ne leur réservent que l'opprobre et la haine. Heureux encore s'ils n'éprou-

vaient que ces injustices et ces répulsions et s'ils ignoraient les exactions, les pillages et l'assassinat officiel. Une cause criminelle récente, dont les péripéties se déroulèrent aux Assises de la Seine, a révélé les détails qui ont fait frémir la conscience universelle, et l'aurore du vingtième siècle a été trop souvent obscurcie par la fumée des incendies et la brume sanglante des pogromes.

Il serait toutefois inexact de soutenir que l'ignorance et la superstition religieuse aient seules conseillé ces pratiques abominables contre les Juifs. Des considérations d'ordre politique et économique se donnent l'apparence, non de justifier ces excès, mais d'expliquer ces erreurs.

Ces pays de l'Europe Orientale, que la Grande Guerre a remaniés, ressuscités ou créés, sont jeunes. Ils ont un territoire, une armée, une administration, un peuple, ou plutôt des peuples ; ils n'ont pas encore acquis cette différenciation sociale parfaite qui est la consécration des nations parvenues à maturité. A certains égards, leur constitution est médiévale. Ils ne connaissent que trois ordres : la noblesse, le clergé et les paysans ; ils n'ont pas de classes moyennes, de Tiers État, il leur manque cette bourgeoisie qui, au témoignage de l'histoire, a définitivement consolidé les bases des États. Sur les confins de l'Europe vers l'Est, antisémitisme violent et pogromes ne seraient précisément que les phénomènes spasmodiques qui accompagnent l'enfantement de

la bourgeoisie dans ces États, et *numerus clausus* et boycottage économique seraient les défenses que, devant la ruée des Juifs vers la bourgeoisie, les autochtones élèveraient pour barrer ou interdire partiellement les avenues qui y conduisent : professions libérales, commerce et industrie. La hâte des uns, la méfiance des autres expliqueraient le conflit-

Polonais, Roumains, Hongrois veulent que leur bourgeoisie se forme lentement par l'accession de l'élite de leur classe paysanne à un degré supérieur. Les Juifs, qui depuis des siècles habitent ces régions, veulent forcer l'entrée de cette bourgeoisie en masse et immédiatement.

Ils disent, les Juifs : « Nous vivons avec vous depuis toujours, depuis l'aurore de votre race. Notre place est marquée parmi vous. Vos grands poètes nationaux, Mickiewicz par exemple, nous considèrent symboliquement comme des alliés, sinon comme des parents. Il doit en être de même dans la vie réelle quotidienne. C'est d'ailleurs votre intérêt : votre État, le nôtre n'acquerra toute sa force que par notre collaboration. Votre entêtement est criminel vis-à-vis de nous, que vous persécutez et massacrez, vis-à-vis de vous-mêmes, qui compromettez à la face du monde votre dignité et votre avenir. »

A quoi ces peuples répondent : « Comme vous, nous déplorons les pogromes. Mais suffit-il seulement de soigner une éruption cutanée quand la

cause du mal est profondément enracinée? Ces pogromes ne sont que des boutons de fièvre. On peut à la rigueur supprimer les boutons les uns après les autres; la fièvre disparaîtra-t-elle pour cela ? Vous voulez former notre bourgeoisie. Fort bien. Mais pourquoi ne cherchez-vous pas à vous installer pareillement dans notre clergé, dans notre noblesse, dans notre paysannerie ? Déjà isolés par votre race, vous voulez vous isoler dans une classe : pourquoi ne pas vous mélanger intimement à nous, en vous fondant dans notre masse ? Nous vous admettrons partout à condition que vous ne fassiez qu'un avec le corps même de notre peuple, à condition que vous vous habilliez comme nous, que vous mangiez comme nous, que vous parliez comme nous, que vous viviez et mouriez comme nous et avec nous. Mais tant que vous persisterez à demeurer un corps isolé, étranger à l'ensemble de la nation, impossible de vous donner accès dans notre bourgeoisie. Un devoir de prudence nous interdit de vous livrer la citadelle qui commande tout l'État : vous en feriez inévitablement un fief de domination et d'oppression. Nous voulons bien partager l'égalité avec vous, nous nous refusons à instaurer votre suprématie. »

C'est ainsi que, dans les contrées orientales de l'Europe, la question juive se pose avec une actualité, une acuité irritante, en comparaison de laquelle les diverses formes sous lesquelles elle se présente dans les autres parties du monde ne sont

que des épisodes plus ou moins accentués. Le rapide examen de ses différents aspects auquel nous nous sommes livrés en démontre suffisamment la variété, et l'affirmation du diplomate anglais que nous rapportions tout à l'heure - peut-être trop absolue dans ses conclusions prématurées — en souligne l'ampleur.

Le problème juif existe donc. Mais est-il simplement d'ordre national et se doit-il résoudre d'une façon particulière à l'intérieur des pays intéressés ? ou bien se propose-t-il avec ce caractère international qui le rend digne de l'examen du monde civilisé délibérant en Société des Nations ? En d'autres termes, le statut juif doit-il être réglé à Moscou, Varsovie, Bucarest, Berlin et dans telles autres capitales ? ou bien doit-il être élaboré à Genève ?

Les uns disent : Il appartient à chaque pays de déterminer ainsi qu'il lui convient la condition légale de ses Juifs, comme il a toujours appartenu à un État souverain de faire la police de ses étrangers ou de modifier la situation de ses ressortissants. Un règlement international en la matière risquerait de froisser les susceptibilités particulières et d'empiéter sur les souverainetés nationales. Bien plus, il mécontenterait le loyalisme et l'orgueil de ces Juifs qui se considèrent dans cer-

tains pays, tels que la France, l'Angleterre, l'Italie, comme citoyens de droit et de coeur de ces pays devenus véritablement pour eux une patrie.

D'autres objectent : Le peuple juif, malgré sa dispersion, à raison même de sa dispersion, a conservé partout et toujours son unité. La guerre a été une conflagration générale. La paix qui en a résulté, et qui est une création continue, doit être un règlement général. Le peuple Juif, dont l'histoire a été une protestation millénaire, doit pouvoir revendiquer et obtenir le droit des minorités ethniques, ou le droit des peuples de disposer librement d'eux-mêmes. Historiquement et pratiquement, la question juive est internationale.

Il semble que cette dernière conviction se répande de plus en plus parmi les hommes d'État des grandes puissances. Rappelons que ce sont les Anglais qui, par leur offre à l'organisation sioniste du territoire dit de l'Ouganda, comme terre de colonisation juive, ont montré d'une façon positive leur compréhension de ce vaste mouvement d'idées. Ce sont les Américains du Nord qui, par leur insistance à maintenir à Constantinople jusqu'à la fin de l'Empire Ottoman un ambassadeur d'origine israélite, ont pressenti l'avenir. Il faut ajouter qu'un homme d'État français, M. de Monzie a contribué à ce que la France, mandataire de la Société des Nations en Syrie, limitrophe de la Palestine, ne demeurât pas étrangère au règlement de ce problème universel.

Il faudrait cependant se garder d'une exagération qui serait en même temps une erreur : le Sionisme, la création d'un État autonome juif en Palestine, n'est qu'une solution partielle et encore prématurée de toute la question juive.

Il ne faut pas en effet oublier que la Palestine, si grande dans le souvenir des hommes, a une superficie inférieure à la légende, et le berceau de la petite tribu d'Israël est trop étroit pour pouvoir devenir aujourd'hui le foyer de tous les Juifs. Puis, économiquement et politiquement parlant, il faudra l'oeuvre des siècles pour édifier et consolider un véritable État juif. D'ailleurs, il est
de croire que le sionisme ait reçu déjà sa forme définitive. Nous considérons que la profonde aspiration des masses juives vers cette solution messianique n'est encore qu'à ses premiers balbutiements. Un État ne se crée pas uniquement par la décision de quelques hommes d'État. Cette constatation n'a pas été déjà sans amertume pour la Société des Nations- Enfin il y a des Juifs, qui plus ou moins ou même intégrés dans diverses nations, n'éprouvent ni le besoin ni le désir d'en sortir et pour qui un nouvel exode serait un véritable exil-

Il semble quant à nous qu'il faille distinguer, ou plutôt, pour reconnaître au problème juif son authentique universalité, adopter en les combinant les deux tendances préconisées pour sa solution.

Dans les pays où la condition des Juifs est instable et douloureuse, il faut que les nations aînées convainquent leurs soeurs cadettes d'abandonner le vieil esprit de haine et d'ignorance, d'abjurer les méthodes qui compromettent leur intérêt et leur dignité et de communier avec le monde entier dans la seule religion de la tolérance et de la justice. Ce serait désespérer de la noblesse humaine que de ne pas croire à la possibilité d'un pareil résultat.

Mais dès à présent, et en attendant, il convient d'aménager et d'organiser le nouvel État juif. Refuge des persécutions ou déversoir des trop-pleins juifs, la Palestine abritera ceux des Israélites que la souffrance éprouvée chez les nations marâtres, ou une foi exaltée aura ramenés dans la terre des Aïeux.

Ainsi seulement fidèle à sa tradition, pourra, se perpétuer ce peuple qui le premier apporta un idéal à l'humanité gémissante et dont la disparition serait une perte inestimable pour la conscience universelle.

II

C'est la race sémitique, affirme Renan, qui a la gloire d'avoir fait la religion de l'humanité. Bien au delà des confins de l'histoire, sous sa tente restée pure des désordres du monde déjà corrompu, le patriarche bédouin préparait la foi du monde... Entre toutes les tribus des Sémites nomades, celle des Beni Israël était marquée déjà pour d'immenses destinées.

Ce magnifique hommage de Renan à la race sémitique, à Israël, est cependant incomplet. Sous la beauté de la forme, il manque, au fond, un élément de vérité. Israël n'a pas fait que « pré-par e la foi du monde », et ce serait déjà là un titre éclatant de gloire, un titre vénérable, mais un titre périmé, auquel seul le passé conférerait la noblesse et qui dormirait dans l'inerte recueillement des archives de la pensée humaine. Israël n'a pas joué qu'un. rôle d'inspirateur. Dans les concepts postérieurs au sien, et jusque de nos jours, il a joué un rôle actif de collaborateur, et c'est notre devoir de rechercher, aussi scrupuleusement que possible, quelles ont été les actions et les réactions de son Passionnalisme et de son

Utilitarisme, dans le Christianisme naissant, dans le catholicisme romain, dans les tendances nouvelles de ce catholicisme, dans les différents mélanges de christianisme, de catholicisme, de judaïsme que constituent les principaux modes de pensée issus de la Réforme.

Ferment ou levain, le concept sémitique juif est encore un catalyseur. La voix qu'Israël fit entendre sous sa tente de Judée a encore, dans le monde et dans la conscience, d'indiscutables résonances.

Entre le judaïsme et le christianisme, celui du moins qui s'exhale de l'admirable enseignement personnel de Jésus, il semble au premier abord que tout dans l'esprit et dans la lettre, dans l'inspiration comme dans les moyens et les conséquences, ne soit qu'opposition, contradiction, divorce, et que rien ne leur soit commun, ni le point de départ, ni la voie, ni le but. Songe-t-on à établir une comparaison entre un torrent et une source ? L'un, descendu des hauteurs, se précipite avec une fougue impétueuse, plus violente de rencontrer des obstacles, à travers des terres ingrates qu'il dédaigne de fertiliser ; l'autre, née au penchant d 'une colline, incline son cours paisible, qui deviendra fleuve, vers d'aimables vallées qu'elle fécondera.

Il est incontestable que Jésus a voulu répudier l'esprit et détruire la loi judaïques. Une telle volonté, plus qu'humaine, presque divine, a

dominé, sur le calvaire, par le Coeur qui est devenu sacré, la tristesse de vivre et l'angoisse de mourir. Une telle volonté, rebelle à tous les enseignements de la raison, sourde à tous les appels de la terre, affranchie de la servilité qui est due envers l'État, libre, fière, tendre et farouche, exaltée, désintéressée, passionnée, une telle volonté illogique n'a pu être conçue, n'a pu germer, fleurir, s'épanouir, se faner, que dans un coeur juif. Jésus fut Juif certainement, et de tous les Juifs, même après Moïse, celui qui tenta — tout est religion et rien n'est imposture — de communiquer aux hommes une idée relative de l'absolu divin.

Qu'importe ! Il osa trop, mais l'audace était belle. En vain soutiendra-t-on qu'entre le vieux judaïsme et le jeune Christianisme il n'y a rien de commun.

Un grand philosophe juif, Ahad Ha'am a résumé d'une façon saisissante l'antinomie apparemment irréductible qui existe entre le Judaïsme et le Christianisme primitif. Il a confronté deux préceptes : celui de Hillel et celui de Jésus. Tout le monde connaît Jésus, et presque tout le monde ignore Hillel. Et pourtant Hillel ne fut pas ignoré de Jésus.

« Hillel (1), cinquante ans avant lui, avait prononcé des aphorismes qui ont avec les siens beaucoup d'analogie. Par sa pauvreté humblement

(i) Renan, ***Vie de Jésus,*** et les références indiquées par Renan.

supportée, par la douceur de son caractère, par l'opposition qu'il faisait aux hypocrites et aux prêtres, Hillel fut le maître de Jésus, s'il est permis de parler de maître quand il s'agit d'une si haute originalité. »

Hillel disait :

Tu aimeras ton prochain *comme* toi-même.

Jésus disait :

Tu aimeras ton prochain *plus* que toi-même.

Et le savant philosophe juif Ahad Ha'am de conclure, en pesant littéralement ces deux préceptes : Une lettre les sépare, ou plutôt un abîme. D'un côté la Justice et de l'autre l'Amorti Ce ne serait donc qu'une lettre, si l'on se réfère au texte de l'Évangile, qui eût tracé entre un pur enseignement judaïque et un pur enseignement du Christ une démarcation qu'on a, par la suite, élargie en fossé (I).

Justice ! Amour ! Le concept Justice est absolu, le concept Amour est relatif, mais tous deux sont désintéressés.

Jésus a voulu détruire la Loi judaïque ? Oui. Cette loi n'était qu'un ensemble dur, étroit, subtil, minutieux, de prescriptions et de sanctions ayant

(i) En effet, en hébreu, la différence entre ces deux locutions ne tient qu'à une lettre, *Ka/* **dans le premier cas, mem dans le second.**

pour objet la conduite de l'homme, même éperdu d'idéal, dans la pratique normale de la vie quotidienne. Jésus n'a fait que mépriser, ainsi qu'il convient, les Pharisiens, chasser les marchands hors du parvis du Temple et sourire, non sans une cinglante ironie, de la sophistique. D'autres après lui viendront, ses continuateurs, qui n'auront pas ses scrupules ni son ingénuité.

Mais malgré tout, cette Loi judaïque — deux tables de pierre qui étaient devenues un mur — cet utilitarisme mosaïque contre lequel il se heurtait et qu'il voulut renverser, a été l'occasion et le thème de son activité. « Une masse énorme de traditions avait étouffé la Loi sous prétexte de la protéger et de l'interpréter. Sans doute ces mesures conservatrices avaient eu leur côté utile, il est bon que le peuple ait aimé sa Loi jusqu'à la folie, puisque cet amour frénétique, en sauvant le mosaïsme sous Antiochus Épiphane et sous Hérode, a gardé le levain nécessaire à la production du Christianisme (I).



Même si Jésus a voulu répudier l'esprit et détruire la loi judaïques, il n'en reste pas moins que par sa vie, par son exemple, par sa prédication, par sa mort, par sa Passion, il n'ait illustré d'inoubliable façon certains aspects de l'âme sémitique, de l'âme juive.

(i) Renan, *Vie de jésus,* P. 343, 410 édition.

Jésus revendiqua toujours la plus entière indépendance à l'égard du pouvoir public et ignora volontairement la notion d'autorité étatique. Sa pensée sur ce point se formula dans la célèbre parole :

Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu.

Ce sera, entre autres, l'erreur préméditée de l'Église catholique romaine différenciée, que de méconnaître cette affirmation de Jésus et, par une interprétation tendancieuse, d'y faire voir la reconnaissance officielle et divine du principe étatique souverain et l'obligation de l'hommage envers les autorités nationales. Le « Rendez à César » est bien de Jésus.

Mot profond, commente Renan (i), mot profond qui a décidé de l'avenir du christianisme ! mot d'un spiritualisme accompli et d'une justesse merveilleuse, qui a fondé la séparation du spirituel et du temporel, et a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation 1

Serait-il téméraire de notre part et inexact d'ajouter à cette glose si riche cette constatation que ce mot si profond provient d'un emprunt évident à l'un des éléments les plus certains du

(1) Renan, *Vie de Jésus,* p. 361.

vieil esprit sémitique, qui nie et méprise l'État ?

De ce vieil esprit sémitique, Jésus, en outre, par tous ses enseignements, atteste et répand la vertu révolutionnaire, en l'exaltant encore. Renan emploie même — et le fait mérite d'être noté en regard des tendances socialistes de l'âme juive - le mot communisme () et il ne craint pas d'affirmer hardiment :

L'idée de Jésus fut bien plus profonde, ce fut l'idée la plus révolutionnaire qui soit jamais éclose en un cerveau humain (2)-

En définitive, il est permis de constater que tout en gardant son originalité propre qui devait faire de lui une religion presque universelle, le christianisme à son aurore, s'il a rejeté la notion étroite et égoïste de la race, incluse dans le concept sémitique, et les prescriptions utilitaires de la loi qui sauvegardaient le culte de la race, n'en a pas moins conservé, enseigné et voulu propager l'esprit indépendant et révolutionnaire- Toute personne de bonne foi, sur cette question si délicate et si passionnante des rapports du Judaïsme et du Christianisme naissant, peut adopter le jugement de Renan qui, malgré les réticences dont il est enveloppé, à raison de ces réticences, ne s'éloigne pas considérablement du nôtre :

(1) Renan, *Vie de Jésus,* p. 187.
(2) Renan, *Vie de Jésus,* p. 129.

Est-il plus juste de dire que Jésus doit tout au judaïsme et que sa grandeur n'est pas autre chose que la grandeur du peuple juif lui-même ? Personne plus que moi n'est disposé à placer haut ce peuple unique, qui semble avoir reçu le don particulier de contenir dans son sein les extrêmes du bien et du mal. Sans doute Jésus sort du judaïsme, mais il en sort comme Socrate sortit des écoles de Sophistes, comme Luther sortit du moyen âge, comme Lamennais du catholicisme, comme Rousseau du xviii siècle. On est de son siècle et de sa race, même quand on proteste contre son siècle et sa race. Loin que Jésus soit le continuateur du judaïsme, ce qui caractérise son oeuvre, c'est la rupture avec l'esprit juif. *En supposant qu'à cet égard sa pensée puisse prêter à quelque équivoque,* la direction générale du christianisme après lui n'en permet pas (i).

(s) Les passages soulignés l'ont été par nous. Renan, *Vie de Jésus,* **P. 47'.**

Le Christianisme, éclos sous le ciel de Judée dans une atmosphère sémitique, devait devenir, avec certaines additions postérieures et certains travestissements, l'Église catholique romaine.

Entre ces deux termes : Judaïsme et Église catholique romaine, aucun point de rencontre ne peut être cherché, aucune équivoque n'est permise, semble-t-il. Ce sont deux contraires, deux antinomies, deux blocs qui s'affrontent. L'un est l'incarnation la plus pure et la plus étroite du concept non différenciée — racial; l'autre est l'incarnation la plus haute et la plus complète du concept différencié — terrien. A première vue, ce sont deux édifices ayant leur architecture propre et des aménagements intérieurs distincts.

Mais, une fois encore, cette séparation pourtant si accusée entre les deux concepts, n'est pas absolue à la façon de la profondeur de l'abîme qui écarte les deux bords d'un précipice. Sans vouloir à toute force, en torturant l'histoire, la philosophie et la morale, établir entre le judaïsme et le catholicisme romain un terrain de conciliation ou de réconciliation idéale, sans daigner recourir à cette complai-

sante explication que « les extrêmes se touchent », il n'en reste pas moins que certaines analogies se présentent dans le fond et dans la forme et que certaines similitudes d'inspirations, certaines communautés de tendances, certains rapprochements de méthodes, font du judaïsme et du catholicisme deux groupes différents, certes, mais non pas totalement étrangers ni irréductiblement hostiles- Ces communications, pour peu nombreuses qu'elles soient, n'en sont que plus frappantes. Une fois encore, dans cette pesée assez délicate des apports et des rapports du judaïsme au catholicisme, on ne pourra nier la présence et l'influence de la plupart des éléments qui caractérisent le concept sémitique.

* *

Indiquons tout d'abord, sans trop insister parce que ces aperçus ne sont pas nouveaux, cer taines connexités qui sont plutôt des correspondances et même des sympathies.

Il convient de rappeler le rang honorable que tiennent les Juifs dans l'ordre des affections et des inimitiés du Catholicisme. Alors que l'Église mobilise sa force combative et fulmine contre les hérétiques, elle a toujours réservé aux Juifs une bienveillance toute spéciale, et malgré les massacres commis par les Croisés et les bûchers allumés par la Sainte-Inquisition, elle les a fait, pour

ainsi dire, bénéficier d'un traitement de faveur. C'est qu'en effet les hérétiques sont les véritables ennemis de la religion catholique, parce qu'ils en attaquent l'unité, le dogme et la vérité, tandis que les infidèles, les Juifs surtout, sont les « témoins » de l'authenticité historique de cette religion et qu'ils sont revêtus du respect que l'on doit à de vivantes pièces à conviction. On comprend dès lors aisément que, ne fût-ce que par intérêt, jamais l'Église catholique n'ait souhaité la destruction totale des débris d'Israël, et ne pourrait-on pas, autrement que par les raisons financières, mais par un sentiment de sympathique tolérance, expliquer la très réelle et très efficace protection que les Juifs trouvèrent dans les villes papales de Rome et d'Avignon ? Était-ce lâcheté et plate capitulation de leur part, que l'émouvante adresse qu'ils portèrent, pour la défense de leur cause, entre les mains du Souverain Pontife, un jour, il y a quelque vingt ans, lorsqu'ils étaient accusés de meurtre rituel ? Signalons d'autres rapprochements entre le Catholicisme et le Judaïsme. La finesse d'esprit catholique romaine tire ses sources lointaines de la scholastique médiévale, comme la subtilité juive du *pilpoul* talmudique. Tous deux n'ont-ils pas une égale vénération pour les attributs du culte : croix, ostensoir, ciboire d'un côté, saints rouleaux de la Thora, talith, philactères de l'autre ? N'attachent-ils pas plus d'importance à la pratique religieuse qu'à la recherche

intelligente, à la compréhension intime du dogme ? Les Savonarole, les Torquemada, les François d'Assise, les sainte Thérèse, tous ces embrasés de passion farouche ou ingénue, ne sont-ils pas les proches parents, au point de vue psychologique, des extravagants prophètes d'Israël ? Les peuples latins, méditerranéens ne sont-ils pas les enfants de ces pays de soleil et de lumière qui sont les plus proches voisins de la Judée, de cette contrée, où, pour employer la belle expression de Renan, on vit d'air et de jour ? Dans un ordre d'idées supérieur, le plus haut, l'affirmation réputée augustinienne : *Credo quia absurdum*, ne fait-elle pas pendant à l'irrationnelle espérance d'Israël qui, malgré logique et bon sens, s'alimente au feu intérieur de sa volonté ?

Mais surtout du Judaïsme — et ce sont des cons dérations dont l'importance est capitale — catholicisme a emprunté, pour une direction diffe rente il est vrai, mais dans le même esprit, le sens utilitaire qui consiste, pour la préserver, la réa - liser, la propager, à mettre au besoin, des moyens d'action plus ou moins intéressés au service d'une idée. A cet égard, on peut affirmer que le concept catholique, dans sa sphère propre, fut tout autant, sinon plus, utilitaire que le concept sémitique, et l'on peut ajouter que nul utilitarisme ne fut aussi nuancé, aussi divers, aussi humain, aussi intéressé également. Tour à tour, en même temps parfois il est pathétique, esthétique, moral, politique il deviendra même international. Mais surtout, i

ses débuts, il a été administratif en coulant dans le moule romain la pensée chrétienne et par là il a imprimé au concept le cachet de la différenciation.

Il n'est pas douteux qu'à ses toutes premières origines le christianisme n'ait été qu'un spiritualisme judaïque sans forme. Ceux qui entouraient Jésus n'étaient que des Juifs. A l'écouter, sans doute, ils sentaient dans leur coeur, ignorant les disciplines de la raison et les catégories de la logique, battre, résonner, vibrer le rappel des espoirs irréalisés, le lyrisme consolateur des rêves, la corde frémissante du passionna lisme, en un mot l'âme véhémente et insatisfaite de la race.

Mais le christianisme primitif n'était que la parole et l'exemple de Jésus. Une parole n'est qu'un souffle de voix, un exemple, un souvenir qu'attendent le silence et l'oubli. C'est l'utilité des statues qui rend durable par le marbre et le bronze la mémoire des grands hommes. Ce fut une sorte de pieux utilitarisme qui poussa les premiers et les plus fervents chrétiens à rendre durable par le monument des Évangiles la mémoire de la grande idée morale du Christ. Ce fut l'oeuvre et le mérite de l'Église catholique que de traduire en dogmes, que de réaliser, avec quelle magnifique interprétation, ce qui n'était que données spirituelles, paraboles, symboles. Elle a pour ainsi dire

rendu palpable, visuel, auditif, l'Immatériel, la vision et le Verbe. Elle a rendu sensible, et c'est là un exemple d'utilitarisme supérieur — l'héritage idéal de Jésus.

Toujours dans le même esprit — et c'est là le merveilleux exemple de l'utilitarisme psychologique et esthétique de l'Église catholique, elle a, dans son rituel et dans la pratique extérieure de la religion, introduit une pompe et un décor dont la munificence n'a jamais été égalée. Les fleurs dont le parfum est une promesse, les lumières dont le scintillement est une gloire, l'encens dont le nuage est une prière, les voix humaines dont l'accord monte de la terre au ciel, l'orgue dont les modulations vont du balbutiement jusqu'au terrifiant éclat du tonnerre, tous ces ors, toutes ces blancheurs, toutes ces pourpres, composent une harmonie, une extase, à la faveur de laquelle la raison séduite se refuse à discuter des « mystères » jamais approfondis.

Nul culte, reconnaissons-le, ne fut paré d'autant de majesté, de poésie, de tendresse, et ne s'est si habilement adressé au coeur, en passant par les yeux et les oreilles. Mais, par contre, que l'on n'oublie pas que toute cette splendeur n'est qu'à l'intention d'un utilitarisme exquis et raffiné sans doute, mais d'un utilitarisme tout de même différencié jusqu'aux recherches des effets les plus précieux.

L'utilitarisme judaïque, que sauvegardait l'Idée,

était, en comparaison, pauvre, indigent, dur, revêche, terre à terre, antipathique ; l'utilitarisme catholique a été, est demeuré riche, doux, soyeux, d'un abord accueillant et facile.

Mais au fond, question d'esthétique mise de côté, n'apparaît-il pas que ces deux utilitarismes, si opposés et si heurtés qu'ils soient dans leurs manifestations, furent inspirés, dans le concept sémitique aussi bien que dans le concept catholique, par le besoin, l'intérêt d'appuyer ce qu'il y a en eux d'intérieurement idéal, d'une aide tout extérieurement matérielle.

Cette aide extérieure et matérielle, l'Église catholique pour réaliser son expansion, allait la demander ou plutôt l'emprunter à la plus puissante et à la plus différenciée organisation administrative qui ait jamais existé : celle de l'Empire Romain

Jésus et son entourage composaient une petite communauté enthousiaste, mais ne songaient pas aux moyens matériels de donner à cette communauté une puissance terrestre. Ce furent les continuateurs de Jésus qui, dans le dessein de porter la bonne nouvelle, eurent l'idée géniale d'utiliser l'admirable système rayonnant de l'Empire romain, ce réseau hiérarchisé de voies et communications. Cette progressive occupation des cadres différenciés de l'administration romaine

sur laquelle elle calquait son organisation intérieure — diacres, curés, évêques, métropolitains, pape — aboutit en définitive à l'expulsion de la force romaine par la puissance de l'Église et fit l'Église héritière de la différenciation romaine. L'histoire peut suivre pour ainsi dire à la trace les étapes de ce lent et sûr acheminement. Bornons-nous à constater le résultat. L'Église, que les chrétiens ont édifiée sur l'enseignement passionné de Jésus, n'est devenue catholique que parce qu'elle avait eu l'art de devenir auparavant romaine. Catholique romaine : tel est le titre officiel de l'Église. Ayant occupé Rome, l'Église ne pouvait que contenir le monde. Ainsi s'explique-t-on que Rome soit le siège du successeur de saint Pierre. Mais aussi s'explique-t-on cet étrange et déconcertant phénomène que le royaume céleste, que le «royaume de Dieu » que le Christ rêvait de fonder, soit demeuré jusqu'à présent un empire terrestre. Si les successeurs de Jésus n'ont pas atteint le but qu'Il avait désigné, c'est qu'ils se sont trompés de chemin, en empruntant la voie romaine. Mais reconnaissons-le, leur erreur fut de bonne foi. Persuadés que la prédication de leur Maître contenait un idéal d'une essence divine, ils ont essayé de le réaliser avec des moyens matériels. C'était leur devoir, c'était leur droit. L'utilitarisme n'est pas odieux, même dans ses manifestations les moins relevées, quand il est au service d'un idéal qui, sans son secours, risquerait de n'être qu'une

utopie. Mais, de même qu'on ne s'est pas fait faute de constater que l'utilitarisme judaïque, par certains aspects peu sympathiques, a entaché la pureté du concept lui-même, qu'il nous soit permis de constater que l'utilitarisme catholique, par l'emprunt du moule différencié romain, a détourné presque jusqu'à nos jours le christianisme de sa première orientation idéale ().

Mais voici que de nos jours une évolution se produit qui mérite le nom de révolution. Renan, qui n'a jamais passé pour prophète, disait avec quelque clairvoyance pourtant de l'avenir que « le perfectionnement du christianisme sera de revenir à Jésus ». Voici que, sous l'impulsion de l'Apôtre de Rome, le catholicisme abandonne peu à peu la formidable différenciation romaine, retourne vers Jésus, adopte dans la conduite des choses terrestres certains des éléments de l'âme juive la plus pure, que le Christ avait magnifiquement exaltés : inauguration du règne de l'égalité, indépendance à l'égard de la notion de l'État, relative et transitoire, proclamation de la suprématie de l'Idée, élan généreux vers des formes sociales plus justes. Le Saint-Siège descend des collines romaines pour respirer enfin l'air enthousiaste de la Judée-

(t) C'est à dessein que nous omettons d'étudier le double phénomène du « fanatisme » catholique et du finalisme de Loyola, pourtant si foncièrement étrangers et au christianisme primitif et au libéralisme romain. Ils confirment entièrement notre théorie, mais nous entraîneraient trop loin.

Il vient tout d'abord de consacrer officiellement le principe de l'égalité des races. Si, au début de son existence, le christianisme avait proclamé l'égalité humaine, cette notion tirait ses origines d'une considération théologique, sans rapports avec l'égalitarisme sémitique. Tous étant frères en Jésus-Christ, c'est la qualité fraternelle, c'est la parcelle divine incluse dans le coeur de chaque homme qui, se trouvant égale à elle-même, emportait l'égalité humaine. Cette égalité ne se manifestait qu'en cette unique occurrence. Partout ailleurs, la différenciation individuelle subsistait et la constitution de l'Église comme la résignation qu'elle enseigne étaient le témoignage irrécusable de ce non-égalitarisme. Toutefois la vertu de cette simple égalité fraternelle en Jésus-Christ était tellement grande que, en dehors de la hiérarchie propre de l'Église, aucune autre inégalité ne s'introduisit.

Mais cet égalitarisme de fait ne s'est jamais étendu aux nations. Il n'y avait pas d'évêques de couleur. Or, seul un évêque a le pouvoir d'ordre et, sur ce point, notamment pour l'ordination, il est l'égal du Pape, s'il lui est inférieur au point de vue juridictionnel.

Cette question de la nomination des évêques de couleur a une importance que l'on ne saurait exagérer. En réalité, c'est l'affranchissement total, au point de vue religieux, des races de couleur de la suprématie des races blanches. Le catho-

licisme se souvient aujourd'hui seulement que l'un des rois Mages était un homme de couleur.

L'égalité humaine, individuelle et collective, est ainsi affirmée hautement.

Et en même temps que cette révolution profonde s'opérait, toute l'orientation politique du Vatican évoluait également. Pendant des siècles, Rome a été le soutien des classes dites possédantes et des partis de conservation sociale. L'évolution du monde, le triomphe presque général des idées du concept sémitique, égalitarisme, démocratie, tendances socialisantes, a opéré un miracle. Le Vatican devient pacifiste en politique, il soutient les partis démocratiques, quelle que soit la résistance de certains épiscopats nationaux. Le catholicisme, religion universelle, peut triompher avec les masses comme il espérait dominer avec les élites.

Et en plus, d'autres phénomènes se manifestent. La relativement récente théorie du Christ-Roi et la toute dernière affirmation de la Primauté du Spirituel par Jacques Maritain sont les signes avant-coureurs d'un réveil du Catholicisme. Ces créations nouvelles dégagent des parfums d'un spiritualisme galiléen. Le dualisme différencié primitif tend vers l'unité. On brise le moule ancien ; on rejette le manteau militaire romain. L'esprit seul, l'esprit pur, sans support matériel animera ce grand corps. L'idée de l'État, comme entité, s'estompe, cette notion différenciée s'effrite. Et l'idée-force est tellement

grande que le pacifisme vient tout seul, qui est un pas vers l'internationalisme. Bierville — ce nom est tout un programme. Les catholiques s'y réunissent, non pas en congrès eucharistique, mais pour la Paix. A la qualité nationale de chaque congressiste ils accolent leur qualité religieuse. Celle-ci n'empiétera-t-elle sur celle-là ? Et l'unité éparse ne triomphera-t-elle de la disparate réunie localement ?

Et l'on ne peut pas s'arrêter dans le parcours du cycle. Le révolutionnarisme suit automatiquement : dynamique au Mexique, latent en Allemagne avec la formidable puissance du *Zentrum*, il vient de donner les premiers signes d'effervescence. Est-ce encore, est-ce toujours le concept terrien différencié ?

Ainsi, après des millénaires, le vieil esprit sémite continue de souffler où il veut, dans Rome, dans la Ville et par elle dans le monde, et voici par le Souverain Pontife lui-même, réintégré dans l'officiel concept catholique, l'éminente et éternelle dignité de l'antique concept sémitique qui fleurit dans l'unité et rejette toute différenciation. Sont-ce des signes précurseurs ? La religion, avant de se diviniser dans l'Amour, se confondra-t-elle avec la Justice ? Alors, simplement ainsi, et le résultat serait déjà amplement suffisant, le royaume de Dieu, que Jésus rêva et que tout Juif attend, ne serait plus totalement inaccessible à la conscience humaine.

*
* *

Cette influence catalytique que nous avons reconnue à l'association passionnalisme-utilitarisme dans le christianisme primitif, dans le catholicisme romain, dans le tout récent catholicisme social, ce jeu de pénétration, cette pression, nous la retrouvons aisément dans le domaine du protestantisme, ou mieux des différents protestantismes. Cette présence et cette action du concept sémitique, dans cette sphère, paraît d'abord évidente.

On a dit en effet que le Protestantisme était à mi-chemin entre le Judaïsme et le Catholicisme. Par la revendication de la liberté de pensée, par le droit à la libre discussion qu'il invoque, par l'irrespect avec lequel il traite des a vérités » depuis longtemps admises, le Protestantisme s'apparente à l'idée sémitique et ruine le principe d'autorité inclus dans la pensée catholique.

Mais le principe d'autorité disparu, la Réforme, au lieu d'être Une, comme le Catholicisme, se scinde immédiatement en une multitude de sectes. Il n'y a pas de Réforme, il y a des Réformes, pas

d'Église, mais une poussière d'églises, selon la forte expression de Bossuet; il y a une masse hétéroclite de croyances diverses, qu'on distingue mal l'une de l'autre, où l'on passe facilement d'une secte à une autre. D'un côté la lumière, l'éclat toujours égal à lui-même ; de l'autre, la confusion dans l'esprit, l'anarchie dans la religiosité. La religion perd sa force, elle n'exerce plus d'influence dans l'État. Au lieu de pénétrer toute la vie sociale, pour la mener toujours plus haut vers l'idéal, elle devient simplement chose privée dans le domaine individuel. Mais même dans un domaine ainsi restreint elle n'arrive pas à remplir tout. La philosophie de chaque existence devient pour aindi dire double : côté de l'esprit et côté de pratique quotidienne de l'existence. Ainsi l'on aperçoit aisément que dans les concepts si variés du Protestantisme, plus encore que par la négation du principe d'autorité dans le domaine spirituel, le système sémitique Passionnalisme-Utilitarisme se retrouve sous le double vocable Idéalisme — Sens pratique.

* *

Cette constatation générale n'est pas suffisante. Il faut aller plus loin, plus profondément. Comme le Protestantisme admet de nombreuses variétés, l'on doit essayer, en prenant les espèces les plus représentatives, de doser en chacune d'elle qualitativement et quantitativement les

actions et les réactions du Passionnalisme et de l'Utilitarisme. Cette analyse, mise en regard de celle que nous venons de faire en ce qui regarde le Christianisme primitif, le Catholicisme romain, le récent Catholicisme internationaliste permettra de vérifier le phénomène de présence que nous attribuons au concept sémitique et de dégager définitivement la place indiscutable qu'occupe l'âme juive dans le monde contemporain.

Trois principaux protestantismes sollicitent : le protestantisme germanique, le protestantisme anglais, le protestantisme américain-

Le principe de libre discussion, la négation du principe d'autorité, l'intellectualisme rationaliste, qui furent à la base de la Réforme, ont produit en Allemagne ce jardin merveilleux de poésie et de philosophie qui fait le juste orgueil de cette race.

Toute fruste et frémissante des possibilités qui s'entrechoquent en son sein, l'Allemagne - trouble encore à l'heure actuelle, car les divers éléments qui la composent n'ont encore pas eu le temps de se cristalliser — fait de la forêt et de son ombre mystérieuse son symbole. Il semble que le mystère enveloppe et caractérise l'Allemagne ; la vie intérieure allemande en est imprégnée. Elle respire cet air, et comme l'air atmosphérique estompe le contour des objets, leur enlève et la précision des lignes et la netteté des couleurs, leur ravit leur réalité vraie pour lui conférer une

réalité imaginaire, de même le mystère qui pénètre la vie intérieure allemande la transforme, la , la transpose. La philosophie allemande est brumeuse ? Oui. Le mystère, sa crainte, son espérance sont partout ; ils empêchent la précision géométrique du Français, le goût du raccourci violent de l'Anglais.

C'est sur ce terrain mystérieux, comme une forêt de légende, que croît la Réforme. Et de cette communion naît la fleur sensible du piétisme. Il y entre un sentiment profond, noble, désintéressé et une poésie ardente et pure. Et tout l'être est embrasé. Il ne fera pas de distinction entre la vie pratique et la vie idéale. Les deux vies se confondront dans un seul magnifique élan.

L'homme ne connaîtra pas le déchirement - du coeur ardent et de l'esprit lucide — force et faiblesse à la fois des nations trop civilisées. Les Allemands seront tout un, d'une seule pièce. Cette unité nous donnera la lourde épée germanique et nous donnera aussi les poètes allemands et les penseurs allemands, ces romantiques de l'autre siècle, glorieuse phalange, dont les oeuvres immortelles ont à jamais illustré le nom allemand.

Mais cette même poésie, cette même philosophie pure, cette dernière même quand elle parle de la raison pratique, par le déséquilibre qu'elles provoquent dans l'âme nationale, appellent automatiquement le contrepoids qui balance leur influence. La réplique à Goethe est Bismarck ;

à la poésie et à la pensée désintéressée fait pendant l'action, qui par le fer et par le sang et par l'unique recherche du but à atteindre, quels que soient les moyens, assure et consolide la vie matérielle. C'est l'explication et la nécessité de l'utilitarisme . Le peuple allemand n'a encore pas trouvé son équilibre, mais son protestantisme, à travers les cahots de l'histoire, l'y mène lentement, l'y conduit sûrement. Cet équilibre sera réalisé par dosage exact, dans l'âme populaire, et de la pensée et de la poésie désintéressée contenues, et de l'esprit pratique utilitaire limité.

La Réforme anglaise, pour qui l'observe , est une sorte de compromis entre le Protestantisme proprement dit et le Catholicisme. Et ce compromis en outre a une teinte presque juive, un faux air sémitique.

L'Anglais a ce besoin d'ordre, d'essence latine, qui fait que l'Église anglicane est l'Église épiscopale. Les récentes discussions relativement au Prayer's Book, ce commencement de déchirement intérieur, qui se manifesta au Parlement lors du vote, indiquent la profondeur des courants catholiques. L'Anglais oscille entre le rationalisme positif et quelque peu finaliste, à la sèche, à la philantropic dure de ses « têtes rondes », et la séduction et le charme de l'intense

poésie intérieure, de la sentimentalité enveloppante des souvenirs de la malheureuse reine d'Écosse.

Mais ce mélange est par surcroît tout imprégné de judaïsme.

N'a-t-on pas dit que le *cant* anglais avait un vague relent hiérosolymitain ? Le dimanche dans une paroisse anglaise ne ressemble-t-il pas au samedi d'une communauté juive ? Et cette vénération de la Bible, cet amour du Livre, ne sont-ils pas identiques ?

A un autre point de vue, pareille identité dans les scrupules de la morale sexuelle. La Loi mosaïque ordonne de lapider la femme adultère, la morale anglaise bannit de la politique et de la société un homme d'État qui aimait ardemment, fidèlement la femme d'autrui et était aimé d'elle.

Témoignage encore de communauté d'esprit ce fait que, lorsque la Réforme s'installe, lorsque le désir de l'indépendance fait secouer le joug romain, la nouvelle Église anglicane place théoriquement à sa tête le chef civil de la nation, confondant sur sa tête, réunissant entre ses mains, et le pouvoir civil profane et le pouvoir spirituel divin, tous les deux combien faibles !

Enfin un même sentiment de liberté explique chez tous deux le mépris pour toute codification. Longtemps les nations vécurent sous l'empire de la coutume, mais toujours le besoin, l'impérieuse nécessité de la codification se présentait à un

moment quelconque. La codification romaine donna le *Codex Juris civilis,* la codification française créa le code Napoléon.

Jamais les Juifs n'admirent la codification en elle-même, pas plus que les Anglais ne l'admettent encore aujourd'hui. Longtemps, on le sait, la Bible resta à l'état de légende, de transmission orale avec interdiction absolue de la fixer par écrit. Il fallut la dispersion, la dernière, celle des Romains, pour que les docteurs réunis prescrivissent d'urgence l'arrêt de son texte *ne varietur.* Et la loi anglaise, qui n'a pas encore aboli les décrets datant du temps de la bataille d'Hastings, tout en ayant adapté sa jurisprudence aux nécessités les plus modernes, suit les mêmes errements que ceux des docteurs de la loi juive qui, sans changer une « lettre » à la loi sanguinaire de la Bible : « oeil pour , dent pour dent », surent cependant à tel point assouplir la dure lettre d'autrefois aux multiples nécessités du présent, avec un tel art d'adaptation que tout, depuis les deux tables de la loi, s'est conservé intact. Le Talmud anglais, si l'on peut parler ainsi, c'est le recueil de toutes les décisions de jurisprudence, depuis le temps jadis jusqu'à ce jour. Des deux côtés règnent l'unité, le même mépris de la différenciation entre la loi et les moeurs. Des deux côtés, on chante le même hymne à la vie quotidienne variée, mais une, devant laquelle droit, morale, logique, doivent plier. Et là ne s'arrête pas le parallélisme.

Le caractère anglais lui-même porte l'empreinte profonde du Sémitisme. Idéalisme très haut d'un côté, sens pratique aigu de l'autre.

Ainsi comme le radium, qui s'irradie sans rien perdre de sa substance, le Judaïsme par la Bible engendra véritablement le Protestantisme anglo-saxon. Et cette filiation intellectuelle de par ses suites et conséquences, devient encore plus visible, plus évidente. Comme le Sémite complet, être idéal et rare, il existe un type de l'Anglo-Sa xon complet. Par un juste dosage d'idéalisme et de sens pratique, il acquiert et donne à sa nation une puissance inégalée et inégalable. Qu'on examine avec un esprit philosophique l'histoire de l'Angleterre. Y a-t-il la moindre place pour le système logique-morale ?

Logique ? Mais toute l'histoire des Iles Britanniques n'est qu'une incohérente persévérance, persévérance quant au but, incohérence quant aux moyens.

Morale ? Manteau de pourpre doublé, renforcé, imperméabilisé par l'énorme, l'immense, la bienheureuse hypocrisie, qui couvre l'intérêt, le suprême intérêt de l'Empire.

Il y a en troisième lieu le Protestantisme américain. Mais l'Amérique, même longtemps après la guerre de l'Indépendance, resta une colonie anglaise. L'Angleterre lui donna et sa langue et

sa civilisation et sa religion puritaine. Le moule primitif fut conservé. Puis ce fut l'immigration : tous les « en marge » de la société, ou de la civilisation européenne, s'abattirent sur la terre outre-atlantique. Le moule, primitivement suffisant, dut se doubler d'une poigne de fer pour maintenir ce ramassis d'étrangers dans les cadres normaux d'une vie morale. Chaque immigrant avait deux côtés : le bon qu'il avait laissé en Europe, mais dont il gardait une plus ou moins vague réminiscence, et le mauvais : ses instincts, que les plaines sans limites autorisaient à se déchaîner. Le puritanisme n'eut qu'un seul souci, ne se donna qu'un seul devoir : briser le mauvais côté. Le bon côté, en effet, ne l'intéressait pas, puisque ce qui est bon chez un Allemand du Nord, ou un Italien de la Calabre, ou un Hollandais, ou un Juif du Ghetto polonais, lui demeurait étranger, incompréhensible. Ainsi, chez les immigrants, les côtés positifs de leurs âmes diverses disparurent. Les côtés négatifs furent emprisonnés par le
, qui cependant ne les pénétra pas et leur resta toujours étranger. Une unité morale ne se créa pas et l'histoire des États-Unis dénonce cette vacance. Il y eut la guerre du Nord contre le Sud : elle fut autant psychologique qu'économique. Il y a maintenant une opposition entre l'Est et l'Ouest. Il y a cette verrue, cette excroissance, qui a nom New-York.

Des oppositions pareilles existent partout : en

France, Lillois et Tarasconnais ; en Angleterre, l'habitant des Hautes-Terres et le cockney londonien ; en Allemagne, le paysan du Brandebourg et le citoyen de Cologne. Mais partout, inconsciemment, il y a l'unité philosophique de la nation, une sorte de ciment métaphysique que le présent trouve consolidé du passé, des passés.

Rien de tel en Amérique. Pas de race. Pas d'idéal. L'idéal perd ses droits : il ne trouve pas de terrain où s'exercer.

C'est aux États-Unis que sévissent la haine de l'intelligence et de la divine sensibilité, où fleurissent l'hypocrisie dans les moeurs et l'intolérance dans la pensée. L'homme, au lieu d'être le serviteur de l'idée, n'est que l'esclave conscient et consentant de l'or. La dernière parcelle d'idéal s'est volatilisée et le souffle d'Olivier Cromwell depuis longtemps est exhalé, la liberté dans tous les domaines est morte.

Escroquerie, l'origine des premières grandes fortunes américaines, bâties sur la ruine des porteurs de titres des diverses compagnies de chemin de fer.

Vénalité de l'administration et de la magistrature, dont les scandales inouïs, combien amortis cependant, nous parviennent par la voix atténuée de la presse asservie.

Utilitarisme forcené dans son intensité et dans ses moyens les plus vils. Non pas même sous cette qualité inférieure que, trop communément et à tort, on caractérise et honnit sous le nom d'utilitarisme juif, mais tout uniment le

règne patent de la platitude et de la bassesse.

Et son autre terme, le passionnalisme, se manifeste dans le désir violent, insensé, morbide, de créer une race, une race américaine. Et, celle-ci créée, d'imposer sa domination à la vieille Europe, au monde méditerranéen, au monde tout court.

Les deux termes du concept sémitique, les deux pôles de l'âme sémitique, se retrouvent, mais nus, dépouillés, indigents. Hideuse caricature, répugnante grimace. Ni l'éternité juive, ni l'ordre et la grâce latines, ni la profondeur germanique, ni la plénitude et la sagesse anglaises.

Un nouveau Moyen Age s'avance. Les barbares blancs de l'outre-Atlantique montent à l'assaut de la civilisation. La lutte n'est pas, comme le pense M. Henri Massis (« La Défense de l'Occident»), entre l'Orient et l'Occident, mais entre l'Europe et l'Amérique-

Celle-ci a répudié toutes les valeurs morales spirituelles, intellectuelles, de celle-là et n'en a pris qu'un système mutilé, qu'un tronçon de méthode, et elle croit dans son orgueil aveugle l'enseigner au monde sous le nom de *l'Efficiency* américaine.

La lutte est engagée. Elle ne pourra se terminer que par le triomphe de l'Europe, qui possède l'armature morale et spirituelle dont les pièces essentielles sont Sémitisme et Catholicisme (r).

(1) Les idées contenues dans ce dernier chapitre ne sont qu'une esquisse à très grands traits de notre opinion. Nous la reprenons d'une façon beaucoup plus approfondie et détaillée dans un ouvrage qui paraîtra ultérieurement.

A toutes les époques, dans toutes les civilisations, dans toutes les religions, grâce au jeu des différents éléments qui composent le concept sémitique et se concentrent dans l'association passionnaliste-utilitaire, nous avons pu relever la présence de ce concept, indiquer ses inspirations, peser son action de levain, préciser son rôle catalytique, démontrer enfin, comme nous nous y étions engagé, son inaltérable vertu d'aimantation.

L'unité d'une petite tribu de nomades : ISRAËL, dont l'errance satisfaisait les besoins du bétail, a créé, en dehors de toute imposture, un idéal et une religion. Toujours l'homme a voulu, par des croyances adorables, masquer la déception angoissée de vivre. Mais les premières étoiles que dans une nuit constellée saluèrent de frémissants humains, ce furent celles que les pâtres de Judée ont contemplées. Il ne faut pas s'étonner si de cette contemplation a jailli sur un peuple

dispersé, sur l'humanité toujours errante, un rayon, une auréole, une gloire. Et c'est proprement le *miracle juif*, d'où procèdent les affirmations chrétiennes.

Parvenu au terme de notre tâche, imitons le voyageur qui, lorsqu'il a trouvé le repos de la halte sur une hauteur, embrasse du même regard le lieu d'où est partie sa marche, le chemin déjà parcouru et la route qui lui reste encore à faire.

Ou plutôt, qu'il nous soit permis d'évoquer le sublime décor que le seul poète de l'idée et du symbole déroule sous les yeux de Moïse, « homme de Dieu », gravissant la Montagne Sainte.

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'oeil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent ;
Puis, au delà des monts que ses regards parcourent
S'étend tout Galaad, Ephraim, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé,
Vers le midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,

Un certain nombre d'objections viennent à l'esprit, à propos de la non-différenciation sociale et politique chez les Sémites. Nous tenons à y répondre immédiatement, d'abord en ce qui concerne les Juifs, ensuite en ce qui concerne les Arabes-

Une remarque d'ordre général : la non-différenciation est due au facteur psychologique ; il peut parfois s'atténuer devant les nécessités de la vie en groupement organisé, quitte à reprendre le dessus dès que les contingences qui ont déterminé son affaiblissement n'existent plus.

La constitution de la société juive à l'époque environnant la naissance de Jésus-Christ, considérée du dehors, offre l'aspect d'une civilisation différenciée.

Il y a d'abord la haute aristocratie, les Saducéens, qui fournit les chefs militaires, les hauts dignitaires de l'État et les Grands Prêtres ; ensuite vient la classe des Pharisiens, puis enfin la grande masse de *Am Ha' areç,* laborieux peuple des campagnes.

Un examen plus serré détruit l'impression causée par ces apparences.

Qui sont les Pharisiens ? On imagine volontiers un petit groupe de subtils docteurs de la lui, discu-

tant à perte de vue sur des textes sacrés, fort souvent à la manière byzantine (si l'on veut nous permettre cette expression qui anticipe sur les événements), et couvrant de leurs vociférations la voix de la nation tout entière. Telle est l'impression d'Anatole France (I).

En réalité, les Pharisiens ne sont nullement ce petit groupe de docteurs. Il suffit de lire attentivement le Talmud pour s'en rendre compte. Ce sont des artisans, ouvriers, petits commerçants, et aussi des personnes exerçant une profession libérale quelconque. Bref, c'est la population citadine, dont les éléments, après la conquête de la Palestine par les Sémites, se sont fixés *dans les villes* comme après l'autre conquête, celle des Musulmans, les conquérants, négligeant l'appropriation du sol, se sont groupés de préférence dans les centres.

C'est cela l'écrasante majorité du peuple juif, masse grouillante, diffuse et sans différenciation, d'où de temps en temps émergent des esprits particulièrement brillants, les docteurs de la loi.

Pour ce qui est du *Am Ha'areç,* le peuple des campagnes, ce n'est d'aucune manière la base sur laquelle le reste de la nation est construite.

Il y a même une antinomie profonde entre les deux : contrairement aux citadins, les habitants des campagnes sont d'origine autochtone et de race étrangère à celle des envahisseurs.

Ils ne furent pas exterminés, comme la parole inexorable de la Bible semble l'indiquer ; soumis, ils se sont pliés à la religion des vainqueurs. L'exil consécutif à la conquête romaine ne les a pas affectés ; attachés comme ils l'étaient à la glèbe, ils *y* restèrent, et la nouvelle conquête musulmane les a aussi prestement con-

(1) Sur lu pierre blanche.

vertis à l'Islam que la première conquête juive les avait convertis au Judaïsme.

D'ailleurs, ni la première conversion, ni la seconde n'ont été complètes- Toutes les luttes incessantes contre le paganisme, luttes qui constituent, pour ainsi dire, la trame de certaines parties de la Bible, ce paganisme contre lequel fulminèrent les Prophètes, ne furent pas autre chose que la lutte entre envahis seurs sémites et envahis non sémites, jamais réellement fondus dans l'ensemble de la nation.

De nos jours également, *les fellahs* ont conservé maintes traces et vestiges de leur religion primitive, bien antérieure au premier monothéisme sémitique qui les a à peine touchés aux environs **du xii** siècle avant J.-C.

Et ce particularisme est tellement vrai qu'actuellement encore, les Bédouins se dénomment eux-mêmes *'Arab,* vrais Arabes, par opposition aux *Fellahin* cultivateurs, et aux citadins, qui, les uns et les autres ne le sont point.

La troisième couche, les Saducéens, ne sont dans la nation qu'une infime minorité, comme la noblesse mecquoise primitive, ou une partie des descendants des compagnons du Prophète, laquelle sut s'élever, acquérir des fortunes et finalement, en s'alliant aux étrangers, perdit tout contact avec le noyau même de la race et disparut complètement.

On n'a pas beaucoup de documents sur la constitution interne du Ghetto (I) depuis la dispersion, de sorte que le seul moyen d'étude est l'observation

(t) Parmi les écrivains qui ont traité ce sujet, citons M- Mendelé Mokher Sepharim et, en France, les frères Tharaud et M. Navon.

directe. C'est un fait que ces sociétés juives sont autonomes-

Dans certains États de l'Europe orientale, cette autonomie est même légalement constatée. Or, le confusionnisme, forme de la non-différenciation, y règne en maitre. Tous les pouvoirs, temporels et spirituels, sont réunis entre les mains du Rabbin. Celui-ci juge les différends qui naissent entre les administrés, il édicte des règlements, il prélève la dîme ; bref il représente en réduction tous les organes de l'État.

Et quand un sujet se montre absolument ingouvernable, il lance contre lui l'anathème-excommunication majeure.

Bref, même après z.000 ans d'exil, les Juifs ont conservé une forme gouvernementale théocratique unitaire.



La non-différenciation arabe paraît de prime abord moins certaine que celle constatée chez les Juifs, et l'on peut se demander si leur état n'est pas dû Qimplement à un certain degré de barbarie. Ce serait une erreur de considérer l'Arabe comme un être sauvage. La question du progrès technique mise à part, c'est un véritable être civilisé. Tous les voyageurs qui ont fait sa connaissance sont unanimes sur ce point. D'ailleurs, un être réellement sauvage aurait besoin de plusieurs générations pour s'adapter à un niveau de vie supérieur. Or, un Arabe du désert passe sans transition de l'état de pâtre à celui d'empereur tout-puissant ou de législateur, et ses compagnons, d'autres pâtres ou bûcherons, créent des empires et en dirigent les destinées. Aucun chef Hottentot n'a jamais rien fait de pareil et Tamerlan, malgré sa puissance, ne sut que détruire.

La civilisation, comme dit Montaigne, ne consiste pas *dans les chausses.* Le Bédouin, s'il apprécie la force et la vigueur physiques, les place cependant bien au-dessous de l'esprit. Les qualités de finesse, de « sens politique », sont mises au premier plan. Et n'est-ce pas un auteur français qui, ayant passé quelques dizaines d'années dans les milieux arabes, remarque qu'aucun ministre d'un État démocratique ne possède la somme de savoir-faire et de diplomatie que développe un Cheikh quelconque pour diriger sa tribu ? Ainsi est-il possible de conclure que les phénomènes particuliers de vie rencontrés chez les Arabes, et qui ont tant de ressemblance avec les mêmes formes chez les Juifs, ne sont pas des phénomènes passagers dus au genre d'existence, mais qu'ils ont des causes psychologiques profondes.

Une objection sérieuse pourrait être faite à notre théorie du Sémitisme ; elle s'appuierait sur le fait de l'existence, depuis Mohammed, de nombreux États arabes. Le sens de la différenciation politique ne serait donc pas étranger à cette branche des Sémites. Bien plus, on pourrait nous opposer que l'organisation sociale des Arabes citadins (surtout les Mecquois) avant Mohammed était du type nettement différencié. L'égalitarisme individuel, base de toute !la société du désert, est inexistant. La propriété privée est organisée et protégée. La forme gouvernementale est aristocratique ou plutôt oligarchique.

Tous ces faits semblent contredire notre théorie. En réalité il n'en est rien.

* *

Remarquons tout d'abord qu'il ne peut être question d'une théorie sémitique absolue. Il n'y a qu'un concept, quine produit son plein effet qu'entre Sémites purs

Or, il est incontestable que, s'il a existé et s'il existe plusieurs États musulmans, il n'y en eut pas beaucoup d'arabes. Tous les États berbères, égyptiens, persans, turcs, afghans, sont de races non sémitiques et dans lesquelles plusieurs éléments se sont juxtaposés sans se mélanger. Mésopotamie et Syrie ne sont pas non plus des États arabes. De sorte que les conclusions à tirer de l'existence de ces États sont à éliminer.

Reste, par contre, la question de la Mecque, où tous les éléments ethniques sont incontestablement d'origine et de race sémite. Cependant l'organisation politique de la Mecque est, ainsi que nous l'avons dit, du type différencié, nettement opposé à celui du désert- Il est certain que là, d'autres facteurs que le facteur psychologique ont agi et ont déterminé la création de ce qu'on a appelé la « République marchande de la Mecque ».

Mais la question vaut la peine d'être étudiée de près et nous croyons qu'elle ne l'a pas encore été par les orientalistes.

La Mecque se trouve située au milieu du grand couloir Gaza-Aden, et c'est à elle qu'aboutit la piste qui traverse l'Arabie centrale en la reliant à Bahreïn et à Bassorah. Sur le couloir Gaza-Aden il y aurait beaucoup à dire- C'est la plus grande voie qui ait jamais existé en Arabie, et son rôle, dans la formation politique, sociale et même religieuse des Arabes, est incommensurable. Comme route, elle remplit toutes les conditions requises d'une grande artère. Relier une suite de pays riches, être jalonnée par des « points d'eau » suffisamment rapprochés et abondamment pourvus, présenter un tracé sûr d'orientation facile et sans surprises géographiques, ne pas être isolée comme système, c'est-à-dire pouvoir relier ses points terminus à d'autres systèmes de communication,

toutes ces conditions de voie « impériale » se trouvent réunies dans le couloir Gaza-Aden. A son extrémité nord, il se soude à la grande artère Égypte-Mésopotamie et offre des débouchés vers ces deux pays, ainsi que vers la Palestine et la Syrie. Déjà, de la ré ion d'Aqaba un embranchement se détache vers gypte (i). Des pays qu'il traverse, en descendant vers le Sud, le premier est le Median, abondant en minerais (2) gisant, paraît-il, à ciel ouvert ; ensuite et successivement, c'est le territoire de la puissante tribu Beni-Solaïm, le riche Nedjd, qu'il écorne à sa limite ouest; la fertile région du Khaïbar, où les cultures abondent, grâce aux Juifs industrieux venus du Nord après la destruction du Temple. Puis c'est le pays de Yathrib qui prit, après la naissance de l'Islam, le nom de Medineth (3) et où l'extrême pointe de l'expansion juive se heurte et reflue sous la poussée des Arabes chassés du Yémen et de l'Arabie méridionale, dite Heureuse, par la conquête éthiopienne, antérieure à la domination persane. Ensuite vient le territoire de la Mecque, qui, pauvre en lui-même, n'a pu que jouer un rôle commercial, mais, ainsi que nous le verrons, de tout premier ordre- Au sud de la Mecque, c'est la région de Taïf, célèbre par la salubrité de son climat et où l'on commence déjà à sentir la proximité de l'Arabie Heureuse, pays que le chroniqueur décrit ainsi : « Le cavalier monté sur le cheval le plus fougueux fait des parasanges et des parasanges sans

(s) L'importance de la région d'Aqaba, pour tout système politique dans la partie S. E. de la Méditerranée, est incalculable- On ne s'explique pas que les Sionistes n'aient pas demandé cette véritable clé de voûte de l'État palestinien, sans laquelle l'Etat juif, s'il existe, risque d'être jeté à la côte par la mer arabe qui l'environne-

(2) Encore totalement inexploités.

(3) Medibeth en Nebi, ville du Prophète, car c'est là qu'il se réfugia persécuté par les Qoraïchites.

sortir de l'ombre. » Et ce pays aboutit à Aden. Aden est le terminus de ce grand couloir, mais ce n'est pas une impasse : la grande voie s'y soude à la route du littoral de l'Océan Indien et du golfe Persique, qui aboutit elle-même à la riche Perse, à travers l'Iraq, fécondé par les deux fleuves : le Tigre et l'Euphrate- Le terminus-jalon d'Aden a d'autre part une importance toute particulière : c'est de là que part la voie maritime vers l'Éthiopie, avec laquelle l'Arabie entretient des relations commerciales, et vers l'île de Soqotra.

* * *

Ainsi la situation géographique de la Mecque en faisait une sorte de « plaque tournante » pour tous les voyages, tous les échanges en Arabie ou à travers l'Arabie.

On a des raisons très sérieuses de supposer (i) que les relations commerciales des Arabes s'étendaient encore, avant Mohammed, jusqu'à Zanzibar d'un côté, et de l'autre jusqu'aux îles de la Sonde ; si l'on réfléchit qu'elles atteignaient au Nord Constantinople, à supposer même qu'une partie seulement de ce courant passât par la Mecque, c'est assez pour se rendre compte que de telles conditions étaient amplement suffisantes pour faire de cette ville un important centre commercial.

Ces raisonnements théoriques sont confirmés par les auteurs. Maç'oudi (2), le célèbre historien arabe, raconte qu'on lisait l'inscription suivante en caractères primitifs sur une pierre noire placée au-dessus de la porte de Dafar : « Les Qoraîchites qui font le commerce. » D'autre part, encore aux temps des Djohor-

(1) Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle.*
(2) *Prairies d'or.* Traduction de Barbier de Meynard, 1. III, p. 77-178.

mites, c'est-à-dire des Arabes « préhistoriques », à l'entrée des marchandises à la Mecque, des droits devaient être payés — cela à la partie haute de la ville, comme à la partie basse (i). Le plus ancien chroniqueur arabe, Tabari, mentionne à plusieurs reprises que les Mecquois vivaient du commerce et qu'ils ne vivaient que par le commerce. On peut concevoir qu'ils étaient des dépositaires, des transitaires et des commissionnaires pour les blés et les vins de Syrie et de Palestine, pour les célèbres étoffes rayées du Yémen, pour les dattes apportées par les Bédouins du désert aux « points d'eau », où, lors des passages des caravanes, se tenaient de véritables marchés pour les troupeaux des nomades, pour les denrées d'Éthiopie.

Cette théorie, que la Mecque ne serait qu'une agglomération, entourant de vastes entrepôts, et une espèce de bourse de commerce, a été émise par le R. P. Lammens, le savant arabisant de Beyrouth. Certes, toutes les assertions de ce grand orientaliste ne sont pas absolument incontestables, mais pour ce qui est de son idée au sujet de la « République marchande de la Mecque », il semble bien qu'elle s'étaie sur des considérations que nous avons tirées de la position géographique de la ville, considérations confirmées, avec leur objectivité habituelle, par les anciens auteurs arabes

Donc, les Qoraïchites, habitants de la Mecque, devenus citadins de par leur situation géographique, s'adonnaient au commerce. Inéluctablement, la vie sédentaire et l'exercice du commerce, en augmentant la somme des richesses, les répartissent inégalement selon les lois naturelles. Ces richesses se consolident, la notion d'homme se double de celle de patri-

(i) Op. *cit.,* p. 99-

moine. Les fortunes se stabilisent par l'établissement d'une loi successorale. L'inégalitarisme individuel devient social. Il y a des familles riches et puissantes qui régentent la cité ; au-dessous se forme une couche de bourgeoisie moyenne et enfin, au bas de l'échelle sociale, la grande masse des prolétaires : artisans, portefaix, *clients,* débiteurs insolvables, etc...

Ainsi la différenciation naquit en plein pays sémitique sous l'influence inéluctable des facteurs géographiques et économiques. C'est à dessein que nous nous sommes tant étendus sur le caractère spécial de la Mecque. Les conditions particulières dans lesquelles se trouve cette cité ont exercé une influence décisive sur le caractère de ses habitants et, par voie de conséquence, sur leur organisation sociale- On aperçoit de cette façon les altérations du caractère sémitique quand à côté du facteur psychologique, seul souverain au désert, d'autres facteurs s'exercent à son endroit.

Et alors se produit la réaction ; le Sémitisme se révolte- Les premières « Surath » du Qoran sont d'une telle virulence contre les « Hypocrites » que l'on peut se demander si sous ce terme il n'y avait pas d'hostilité contre l'ensemble des gens de la ville- D'ailleurs le premier acte de l'Islam naissant est une déclaration de guerre des premiers musulmans (les Ançares) qui ? A la Mecque. Toute la tendance du règne de Mohammed et des deux Cheikhs, Abou Bekr et 'Omar Ibn el Khattab, est une hostilité marquée contre les . Ceux-ci, ne pouvant s'accommoder du nouveau régime de Mohammed à base égalitaire et démocratique, sont exilés en Syrie. Par contre, le prolétariat mecquois, dès la première heure avait suivi le Prophète et avait formé avec les membres de sa famille ses premières troupes- Ce fait, qui n'a peut-être pas suffisamment attiré l'attention des arabisants, est cependant formellement attesté par Tabari.

*
* *

Le mystère de l'éclosion de l'Islam s'éclaire ; c'est la réaction invincible de l'Esprit unitaire du désert contre la différenciation citadine. Certes, il y a d'autres causes, notamment la naissance de la conscience nationale arabe, l'unification nationale, symbolisée dans la religion, etc... Mais l'antinomie du désert et de la ville, des deux principes, domine tout.

Le brusque effondrement de l'Islam mohammedien, que déjà `Omar Ibn el Khattab avait pressenti, n'a pas d'autre raison que le retour offensif victorieux des Qoraïchites, qui avaient appelé à la rescousse, dès le règne d''Othman, les éléments syriens et islamiques non sémitiques. L'Islam arabe unitaire, dans ses prétentions à l'universalité, a eu et a encore des soubresauts, comme les mouvements « Kharedjites », appelés maintenant Wahhabites ; mais, hors la Péninsule; il a été vaincu partout. C'est une sorte de leitmotiv qui traverse l'histoire arabe : l'unitarisme, éternellement vivant en deçà des limites de la Péninsule, après avoir anéanti la seule forme différenciée existant chez ses habitants, demeure impuissant à s'imposer au dehors. Il était réservé à l'autre grande branche du monde sémitique de réaliser une telle entreprise.

Fontenay-aux-Roses- — 1929.
mp. des *Presses Universitaires de France*— Louis Bellenand.— I. 165-

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, Boulevard Saint-Germain — PARIS-VII

EXTRAIT DU CATALOGUE

Bos (C.). — *Psychologie de la Croyance.* vol. in-16 — 5 fr. »

BRUNHES (J.). — *La Géographie Humaine.* 3 vol. grand in-8 ensemble .. — 110 fr. »

CAUSSE (A.). — *Les plus vieux chants de la Bible.* 1 vol in-8 . — 15 fr. »

DE LACROIX (H.). — *La Religion et la Foi.* 1 vol. in-8 -- — 35 fr. »

DE SCAMPS (Baron). — *Le Génie des Religions.* vol. grand in-8. .. — 25 fr. »

FINOT (J.). — *Le Préjugé des Races.* 1 vol in-8 — 20 fr. »

HADDON (A. C.). — *Les **Races** Humaines et leur répartition géographique.* 1 vol. in-8 écu — 30 fr. »

HOFFDING (H.) — *Philosophie de la Religion.* vol. in-8 . .- — 14 fr.

LAGNEAU (J.). — *De l'existence de Dieu.* 1 vol. in-16 — 9 fr. »

LONGUET (A.). — *L'origine commune des Religions.* 1 vol. grand in-8 .. — 12 fr. »

MONOD (Wilfred). — *Du Protestantisme.* 1 vol. in-16 de la Collection " Les Religions". .. — 12 fr. »
(Sous presse dans la même collection : J. **WEILL,** *Le Judaïsme).*

NAMER (E.). — *Les aspects de Dieu dans la Philosophie de Giordano Bruno.* 1 vol. in-8 — 15 fr. »

NOYES (Carleton). — Le Génie
, HENRIETTE LEGOUIS,
1 vol. in-8 .. — 50 fr.

OLDENBERG (H.). — *Le Bouddha,* **sa** *vie, sa doctrine, sa communauté.* 1 vol. in-8. — . — 20 fr. »

PICARD (C.). — *Sémites et Aryens.* 1 vol. in-16 — 2 fr. 10

Imprimerie E. Durand, 18, rue Séguier, Paris

KADMI-COHEN

NOMADES

Essai sur l'âme juive

Prix: 12 francs

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN